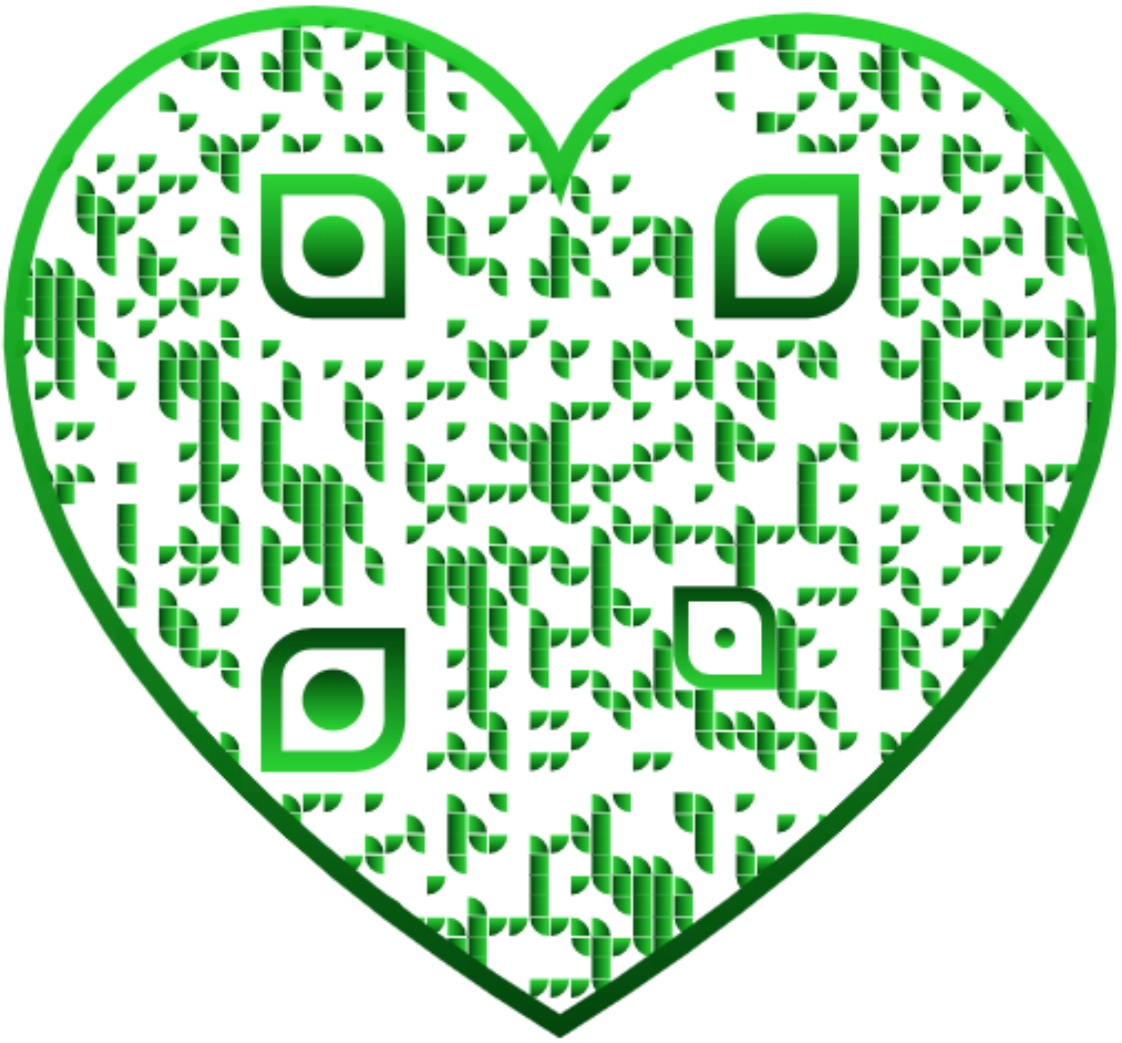
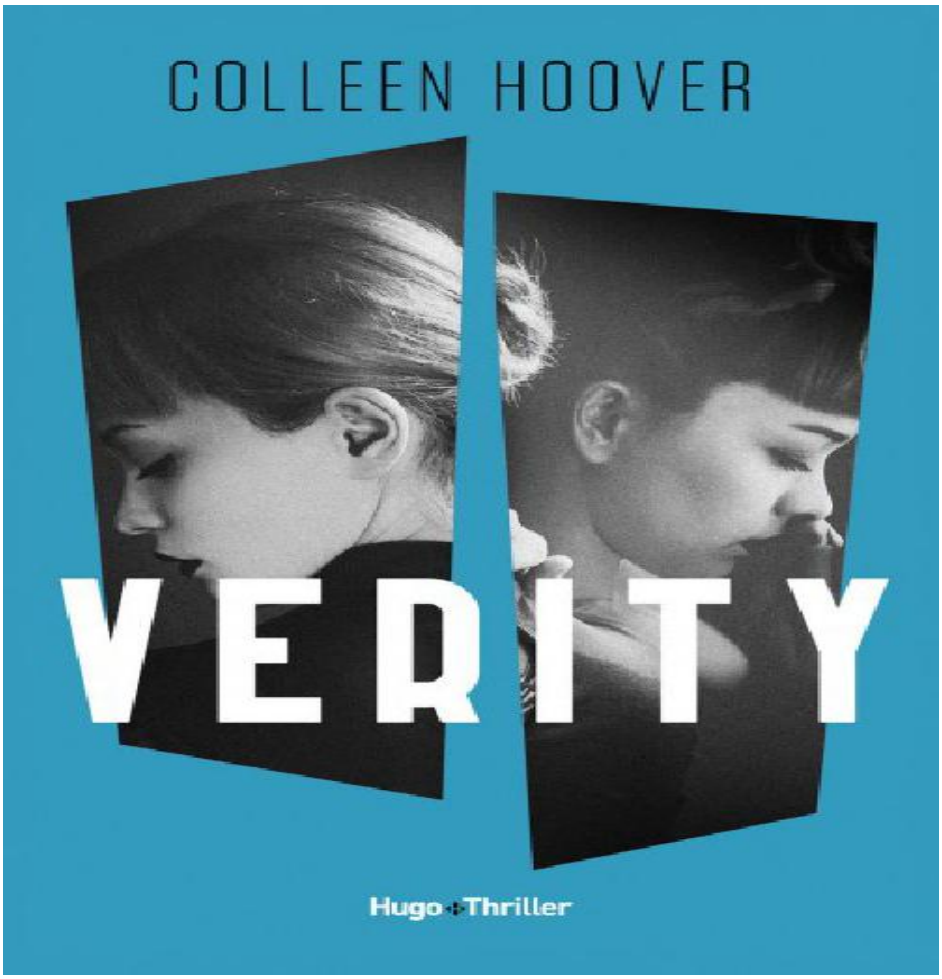
COLLEEN HOOVER

VERITY

Hugo Thriller




COLLEEN HOOVER
VERITY
Hugo Thriller

COLLEEN HOOVER

VERITY

Traduit de l'anglais par Pauline Vidal

Hugo Thriller

Titre original : *Verity*

Copyright : © 2018, Colleen Hoover

Pour la traduction française :
© 2020, Hugo Thriller, département de Hugo Publishing
34-36, rue La Pérouse
75116 Paris

Collection Hugo Thriller dirigée par Bertrand Pirel
Ouvrage dirigé par Sylvie Gand
Graphisme de couverture : Rémi Pépin
Visuel de couverture : © Ebru Cidar / Arcangel

Conception graphique Hugo Thriller : Emmanuel Pinchon

ISBN : 9782755648720

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Ce livre est dédié à la seule personne
à qui il pouvait vraiment l'être.

Tarryn Fisher, merci d'avoir accepté la noirceur
des hommes autant que leur lumière.

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Remerciements

Collection Hugo Thriller

Collection Hugo Poche Suspense

1

J’entends son crâne exploser, puis son sang gicle sur moi.

Le souffle coupé, je recule sur le trottoir, me prends le talon sur le rebord et me rattrape au montant d’un panneau de stationnement interdit pour ne pas tomber.

Il y a quelques secondes, cet homme se trouvait devant moi, au milieu d’une cohue qui attendait le feu vert pour traverser, mais il est descendu trop tôt sur la chaussée, se faisant happer par un camion. J’ai plongé en avant pour l’arrêter – sans l’atteindre parce qu’il était déjà tombé – et ai fermé les yeux au moment où sa tête passait sous le pneu ; je l’ai juste entendue sauter comme un bouchon de champagne.

Il était dans son tort, les yeux fixés sur son téléphone comme il devait traverser souvent, sans aucun problème jusqu’à ce jour. *Mort par habitude.*

Les gens poussent des cris étouffés, mais ne hurlent pas. Le passager du camion saute à terre et s’agenouille devant le corps. Je m’écarte de la scène tandis que plusieurs personnes se précipitent afin de l’aider. Inutile d’approcher l’homme sous la roue pour comprendre qu’il n’a pas survécu. Il suffit de voir mon chemisier blanc éclaboussé de sang pour savoir qu’il a plus besoin d’un corbillard que d’une ambulance.

J’essaie de m’éloigner, histoire de respirer un bon coup, mais le signal piétons est passé au vert et la cohue se met en mouvement, m’empêchant de remonter le courant. Certains ne lèvent même pas la tête de leur téléphone

en passant devant l'accident. Je ne tente plus de résister au flot, tâchant seulement de ne pas regarder la victime. Derrière le véhicule, le conducteur parle au téléphone, les yeux affolés. Trois ou quatre personnes prêtent main-forte au passager tandis que d'autres, cédant à leur curiosité morbide, photographient déjà la scène.

Si ça se passait en Virginie, où j'ai vécu toute mon enfance, les choses se dérouleraient d'une façon totalement différente. Tout le monde se serait arrêté, dans un réflexe de panique, on crierait, les journalistes accourraient. Mais ici, à Manhattan, un piéton renversé par un camion, ça arrive si souvent que ça tient juste du désagrément. Un embouteillage pour certains, *des vêtements bons à jeter pour d'autres*. Ce doit être si ordinaire que ça ne fera pas une ligne dans les journaux.

Si, d'un côté, l'indifférence me dérange, de l'autre, c'est exactement pour ça que je me suis installée ici voilà dix ans. Les gens comme moi se sentent mieux dans des villes surpeuplées où on ne fait pas attention à vous, où beaucoup vivent des histoires bien plus lamentables que la mienne.

Ici, je suis invisible, insignifiante. Manhattan est trop peuplé pour s'occuper de moi, et c'est pour ça que je l'aime.

— Vous êtes blessée ?

Je lève la tête vers un homme qui m'effleure le bras tout en examinant mon chemisier, l'air préoccupé, comme s'il cherchait une blessure quelque part. À sa réaction, je conclus qu'il ne s'agit pas d'un New-Yorkais pur et dur. Il vit peut-être ici mais, chez lui, on a su conserver un certain sens de l'empathie.

— Vous êtes blessée ? répète l'étranger en me fixant cette fois dans les yeux.

— Non. Ce n'est pas mon sang. J'étais à côté de lui quand…

Je m'interromps. *Je viens de voir un homme mourir.* J'étais tout près de lui, son sang a jailli sur moi.

Je suis venue dans cette ville pour me rendre invisible, mais je ne suis sûrement pas insensible. J'ai bien essayé, pourtant – tâchant de devenir aussi dure que le béton sous mes pieds. Ça n'a pas trop fonctionné. Tout ce que je viens de vivre me donne la boule au ventre.

Je couvre ma bouche d'une main mais la retire vite lorsque je sens quelque chose de poisseux sur mes lèvres. *Encore du sang.* J'examine mon chemisier. Tout ce sang, pas le mien. J'essaie de dégager l'étoffe de ma poitrine mais elle y reste collée par les éclaboussures qui commencent à sécher.

Je vais avoir besoin d'eau. La tête me tourne et j'ai envie de me frotter le front, de me pincer le nez, en même temps, j'ai peur de me toucher. Je demande à l'étranger qui me tient encore le bras :

— Il y en a sur mon visage ?

Ses mâchoires se crispent et il détourne les yeux, scrutant la rue autour de nous. Puis il désigne un café à quelques pas.

— Ils doivent avoir des toilettes, dit-il en posant la paume dans le creux de mon dos pour me pousser dans cette direction.

En face de nous se dresse le Pantem Press Building, vers lequel je me dirigeais avant l'accident. J'étais presque arrivée. À quatre ou cinq mètres d'une réunion à laquelle j'avais désespérément besoin d'assister.

Je me demande à quelle distance l'homme qui vient de mourir se trouvait de sa destination.

L'inconnu m'ouvre la porte du café. Une femme armée de deux tasses essaie de me doubler jusqu'au moment où elle aperçoit mon chemisier. Elle recule d'un coup, nous laissant à chacune la place de passer. Je me dirige vers les toilettes pour dames mais la porte est fermée à clef. L'homme ouvre celle des messieurs et me fait signe de le suivre.

Sans refermer derrière nous, il se dirige vers le lavabo, ouvre le robinet. Je me regarde dans la glace, soulagée de constater que ce n'est pas aussi affreux que je ne le craignais. Quelques gouttes de sang commencent à

brunir sur mes joues, ainsi qu'une projection au-dessus de mes sourcils. Pas de chance, c'est le chemisier qui a presque tout pris.

L'homme me tend du papier mouillé et je m'essuie le visage tandis qu'il tire d'autres serviettes du distributeur. Je sens l'odeur du sang, à présent, cette âcreté qui me renvoie à mes dix ans. Assez puissante pour qu'elle ait accompagné mes souvenirs.

Prise d'un début de nausée, j'essaie de retenir ma respiration, luttant contre l'envie de vomir. Il faut que je me débarrasse de ce chemisier. *Tout de suite.*

Je le déboutonne de mes doigts tremblants, l'enlève, le place sous le robinet, laisse l'eau faire son œuvre tout en prenant l'autre paquet de serviettes humides que me présente l'inconnu. Et je commence à essuyer le sang de ma poitrine.

Il se dirige vers la porte mais, au lieu de me laisser un peu d'intimité alors que je me retrouve là, dans mon plus hideux soutien-gorge, il nous enferme pour empêcher quiconque d'entrer. Intempestive galanterie qui me met mal à l'aise. Je ne peux m'empêcher de le surveiller dans le miroir.

Jusqu'à ce que quelqu'un frappe.

— Une minute, lance-t-il.

Je me détends un peu, réconfortée à l'idée que quelqu'un, dehors, puisse éventuellement entendre mes cris.

Je me concentre sur le sang jusqu'à ce que je sois certaine d'avoir bien lavé mon cou et ma poitrine. Ensuite, j'inspecte mes cheveux en me tournant de droite à gauche mais ne trouve que des racines brunes au-dessus de mes mèches caramel.

— Tenez, dit l'homme en déboutonnant son impeccable chemise blanche. Prenez ça.

Il a déjà enlevé sa veste, maintenant accrochée à la poignée de la porte, et se retrouve en tee-shirt. Bien musclé, il est plus grand que moi. Je vais complètement nager dans ce vêtement, je ne peux pas porter ça pour mon

rendez-vous, cependant je n'ai pas le choix. Alors j'accepte, achève de me sécher puis l'enfile et commence à fermer les boutons. Ça fait un peu ridicule mais, au moins, ce n'est pas mon crâne qui a explosé sur quelqu'un d'autre. *Le bon côté des choses.*

Je récupère mon chemisier humide, me rends compte qu'il est irrécupérable et le jette dans la poubelle. Puis je m'accroche au lavabo pour contempler encore mon reflet ; deux yeux fatigués me regardent. L'horreur du spectacle qu'ils viennent de voir assombrit leur teinte noisette en un brun obscur. Je me frotte les joues pour leur redonner de la couleur, sans résultat. J'ai une tête de mort.

M'adossant au mur, je vois l'homme en train de plier sa cravate, qu'il range dans sa poche.

— Je ne saurais dire si vous êtes calme ou en état de choc, déclare-t-il alors.

Je ne suis pas en état de choc, mais pas sûre non plus de me sentir très calme.

— Je ne sais pas, dois-je reconnaître. Et vous, ça va ?

— Oui. J'en ai vu d'autres, malheureusement.

J'essaie de comprendre ce qu'il sous-entend par là mais il détourne le regard et ça ne m'en intrigue que davantage ; qu'a-t-il pu voir de pire qu'un homme écrasé sous un camion ? À moins qu'il ne soit finalement bien new-yorkais. Ou qu'il ne travaille dans un hôpital. Il a cet air compétent qui caractérise souvent ceux qui s'occupent des autres.

— Vous êtes médecin ?

— Non. Je suis dans l'immobilier. Enfin, je l'étais…

Il se rapproche pour me passer une main sur l'épaule, comme s'il essuyait quelque chose. Sur sa chemise. Puis il m'observe un instant avant de reculer.

Ses yeux sont de la couleur de la cravate qu'il vient d'ôter. *Verts.* Il est beau mais, quelque part, j'ai l'impression qu'il préférerait ne pas l'être.

Comme si ça le dérangeait. Il n'a pas trop envie qu'on le remarque. Il voudrait devenir invisible. *Comme moi.*

La plupart des gens qui viennent à New York veulent se faire connaître. On n'est pas très nombreux à préférer se cacher.

— Comment vous appelez-vous ? demande-t-il.

— Lowen.

S'ensuit un court silence.

— Jeremy, lâche-t-il au bout de deux secondes.

Il rouvre le robinet et commence à se laver les mains. Je ne le quitte pas des yeux, incapable de contrôler ma curiosité. Que sous-entendait-il en disant avoir vu pire que cet accident ? Il a dit qu'il était agent immobilier, mais les pires moments de ce métier ne sauraient rendre quelqu'un aussi morose. Je finis par demander :

— Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ?

Il répond à mon reflet dans la glace :

— Comment ça ?

— Vous dites que vous avez vu pire. De quoi s'agissait-il ?

Il ferme l'eau, s'essuie les mains, se retourne face à moi :

— Vous tenez vraiment à le savoir ?

Je fais oui de la tête.

Après avoir jeté la serviette à la poubelle, il glisse les doigts dans ses poches, l'air aussi affligé que détaché.

— J'ai sorti d'un lac le corps de ma fille de huit ans, il y a cinq mois.

Je manque de m'étrangler et pose ma main sur ma gorge. *Ce n'était pas de la morosité qu'il exprimait, mais du désespoir.*

— Je suis désolée, dis-je dans un murmure.

Et c'est vrai. Désolée pour sa fille. Également de m'être montrée aussi curieuse.

— Et vous ? demande-t-il.

Il se penche sur le comptoir, comme s'il s'attendait à cette conversation, comme s'il allait trouver quelqu'un qui lui permette d'alléger un peu cette tragédie. C'est ce qu'on fait quand on a vécu le pire. On cherche les gens qui vous ressemblent… les gens encore plus mal lotis… et on s'en sert pour tenter de mieux supporter les horreurs qu'on a subies.

Je commence par déglutir car mes tragédies ne sont rien comparées aux siennes. Je songe à la plus récente et j'ai du mal à l'exprimer tant cela me semble insignifiant à côté de ce qui lui est arrivé.

— Ma mère est morte la semaine dernière.

Il ne réagit pas comme je l'ai fait avec lui. En fait, il ne réagit pas du tout et je me demande si c'est parce qu'il s'attendait à quelque chose de pire. Mais non. *Il a gagné.*

— Comment est-elle morte ?

— D'un cancer. Elle était chez moi depuis un an, je m'occupais d'elle.

C'est la première personne à qui j'en parle ouvertement. Je sens mon pouls s'accélérer, alors j'enroule ma main autour de mon poignet instinctivement.

— Voilà des semaines que je n'avais pas mis les pieds dehors.

On s'observe encore un peu. J'ai envie de dire autre chose mais je n'ai encore jamais eu ce type de conversation avec un inconnu. Il faudrait que ça cesse. De toute façon, où est-ce que ça pourrait nous mener ?

Effectivement. Ça s'arrête là.

Il se retourne vers le miroir, remet une mèche brune en place.

— J'ai un rendez-vous, à présent. Vous êtes certaine que ça ira ?

— Oui, très bien.

— *Très bien ?* répète-t-il comme si ça ne le rassurait pas du tout.

— Ça ira très bien. Merci pour votre aide.

J'aimerais qu'il me sourie, mais ce n'est pas le moment. Je suis curieuse de savoir à quoi pourrait ressembler son sourire.

— Bien, lâche-t-il en haussant les épaules.

Il ouvre la porte, s'efface pour me laisser passer, mais je ne sors pas tout de suite. En fait, je continue à le scruter, pas vraiment prête à affronter le monde. J'apprécie sa gentillesse et je voudrais pouvoir en dire davantage, le remercier d'une certaine façon, par exemple devant un café ou en lui rendant sa chemise. Je me sens attirée par son altruisme – une rareté de nos jours. Mais c'est l'éclat de son alliance à la main gauche qui me pousse en avant, hors des toilettes et du café, vers la rue où s'amasse maintenant une véritable foule.

Une ambulance bloque la circulation dans les deux sens. Je me dirige vers le lieu de l'accident en me demandant s'il ne faudrait pas que je fasse une déposition. J'attends près d'un agent en train de noter les déclarations d'autres témoins. Elles ne sont pas différentes de ce que je pourrais dire, cependant, je raconte ce que j'ai vu puis laisse mes coordonnées. Je ne sais pas trop si ça les aidera en quoi que ce soit, puisque je n'ai pas vu l'accident en soi. J'étais juste assez près pour tout entendre.

Derrière moi, j'aperçois Jeremy en train de sortir, un café à la main. Il traverse la rue, l'air concentré, l'esprit ailleurs, loin de moi en tout cas, sans doute plus proche de sa femme, à réfléchir à ce qu'il va lui raconter pour expliquer l'absence de sa chemise.

Je sors mon téléphone de mon sac, regarde l'heure. Il me reste cinq minutes avant ma réunion avec Corey et l'éditeur de Pantem Press. Mes mains tremblent encore plus maintenant que cet inconnu n'est plus là pour me changer les idées. Un peu de café pourrait m'aider. Et de la morphine encore plus, mais l'hôpital a tout récupéré la semaine dernière dans mon appartement, en venant reprendre ses équipements après le décès de ma mère. Dommage que j'aie été trop secouée pour songer à la cacher. J'en aurais bien pris un peu, à cet instant.

2

Quand Corey m'a envoyé un message, hier soir, pour m'annoncer la réunion d'aujourd'hui, c'était la première fois que j'avais de ses nouvelles depuis des mois. Assise devant mon ordinateur, je regardais une fourmi se promener sur mon gros orteil.

Elle allait et venait, toute seule, à la recherche de nourriture ou d'amis. En même temps, elle paraissait déroutée par sa propre solitude. Ou peut-être par sa liberté retrouvée. Je n'ai pu m'empêcher de me demander pourquoi elle était seule.

D'habitude, les fourmis se déplacent en colonie.

Le fait que la situation de la fourmi m'intrigue prouvait à l'évidence que je devais sortir de l'appartement. J'avais peur qu'après avoir été cloîtrée si longtemps pour m'occuper de ma mère je me sente aussi paumée que cette bestiole en arrivant dans le couloir. Gauche, droite, intérieur, extérieur, *où sont mes amis, où est la nourriture ?*

La fourmi a quitté mon pied pour filer sur le sol et elle venait de disparaître sous le mur lorsque m'est parvenu le message de Corey.

Voilà quelques mois, j'espérais qu'il comprendrait quand j'ai établi des limites entre nous : comme on ne fait plus l'amour, le meilleur moyen de contact entre un agent littéraire et son auteur reste le mail.

Il vient de m'écrire : *Rendez-vous demain matin, neuf heures, chez Pantem Press, 14^{e} étage. J'ai peut-être quelque chose pour toi.*

Il ne m'a même pas demandé comment allait maman. Ce qui ne m'a guère étonnée. C'est bien à cause de son manque d'intérêt envers tout ce qui ne concerne pas son travail ou sa personne qu'on n'est plus ensemble. Je trouvais trop injuste qu'il ne s'inquiète jamais pour moi. Il ne me doit rien, mais il aurait au moins pu faire semblant.

Je ne lui ai pas répondu de la soirée, préférant éteindre mon téléphone, les yeux fixés sur la fissure de mon mur – où avait disparu la fourmi. Je me demandais si elle allait y trouver des collègues ou si elle était seule.

Peut-être que, comme moi, elle détestait les autres fourmis.

Difficile d'expliquer pourquoi j'éprouvais une telle aversion envers les autres humains mais, s'il fallait avancer une hypothèse, je dirais que c'est le résultat direct de la terreur ressentie par ma propre mère à mon endroit.

Terreur est peut-être un grand mot. En tout cas, elle ne me faisait pas confiance quand j'étais enfant. Elle m'éloignait systématiquement des gens en dehors de l'école car elle avait peur de ce que je pourrais faire durant mes nombreuses crises de somnambulisme. Cette paranoïa m'a poursuivie jusqu'à l'âge adulte, où je me suis retrouvée ancrée dans mes habitudes, solitaire. Peu d'amis, aucune vie sociale. Raison pour laquelle je quitte enfin mon appartement pour la première fois depuis plusieurs semaines.

Pour ma première sortie, je voulais me rendre dans un lieu qui me manquait, genre Central Park ou une librairie.

Je ne m'attendais pas à me retrouver ici, à faire la queue à l'accueil d'une maison d'édition, en priant intérieurement pour que cela me rapporte au moins de quoi rattraper mes retards de loyer et m'éviter de me faire expulser. Me voici à quelques minutes d'un rendez-vous qui fera de moi une sans-abri ou me donnera les moyens de trouver un autre appartement.

Je caresse la chemise blanche de Jeremy en espérant ne pas avoir l'air trop ridicule. Peut-être que ça me portera bonheur, comme si le fait de porter un vêtement d'homme deux fois trop grand pour moi pouvait lancer une nouvelle mode.

— Jolie chemise ! lance quelqu'un derrière moi.

Choquée, je me retourne au son de la voix de Jeremy.

Il me suit ?

Mon tour arrive et je tends mon permis de conduire au vigile, puis je me tourne vers Jeremy, remarquant aussitôt sa nouvelle chemise.

— Comme ça, vous gardez des habits de rechange dans votre poche arrière ?

— Mon hôtel est à deux pas d'ici. Je suis allé me changer.

Son hôtel. Ça promet. S'il est descendu dans un hôtel, il ne doit pas travailler ici. Et s'il ne travaille pas ici, il ne fait sans doute pas partie du monde de l'édition. J'ignore totalement avec qui j'ai rendez-vous et j'espère que ça n'a rien à voir avec lui.

— Ça veut dire que vous ne travaillez pas ici ?

Il sort sa pièce d'identité qu'il tend au vigile.

— Non, j'ai juste un rendez-vous au quatorzième étage.

Ben voyons.

— Moi aussi !

Un léger sourire apparaît sur ses lèvres pour s'évanouir presque aussitôt, comme s'il se rappelait notre conversation et s'apercevait qu'il était trop tôt pour avoir l'air de se réjouir.

— On a combien de chances de se retrouver au même rendez-vous ?

Il reprend sa carte des mains du vigile qui nous indique alors les ascenseurs.

— Je ne sais pas, dis-je. On ne m'a pas précisé exactement pourquoi j'étais convoquée ici.

On entre dans la cabine et il appuie sur le bouton du quatorzième étage, puis il me regarde en sortant sa cravate de sa poche pour la nouer autour du cou.

Je ne peux m'empêcher de contempler son alliance.

— Vous êtes romancière ? me demande-t-il.

— Oui, et vous ?

— Pas moi, mais ma femme, oui. Vous avez écrit quelque chose que je pourrais connaître ?

— Ça m'étonnerait. Personne ne lit mes livres.

Ça le fait sourire.

— Il n'y a pas beaucoup de Lowen dans le monde. Je suis sûr de pouvoir citer quelques-uns de vos titres.

Pourquoi ? Il veut les lire ? Il sort son téléphone, tapote dessus.

— Je n'ai jamais dit que j'écrivais sous mon vrai nom.

Il ne relève pas la tête jusqu'à l'ouverture des portes. Là, il franchit le seuil, s'arrête, se retourne vers moi en brandissant son appareil :

— Vous n'écrivez pas sous un pseudonyme, mais sous le nom de Lowen Ashleigh, accessoirement, celui de l'auteur que je dois rencontrer à neuf heures et demie.

Finalement, j'obtiens ce sourire mais, aussi magnifique soit-il, je n'y tiens plus du tout.

Il vient de vérifier sur Google. Et, bien que mon rendez-vous soit à neuf heures, pas neuf heures et demie, il a l'air d'en savoir davantage que moi sur le sujet. Si on va vraiment au même rendez-vous, ça rend notre rencontre dans la rue plutôt suspecte. En même temps, je suppose qu'il n'y a rien d'inconcevable à nous retrouver dans ce cas au même endroit au même moment, d'autant qu'on a assisté au même accident.

Cette fois, il s'écarte pour me laisser sortir de l'ascenseur. J'ouvre la bouche, prête à parler, mais le voilà qui recule :

— À bientôt !

Je ne le connais pas du tout, j'ignore en quoi il est concerné par ma réunion, mais, même sans être au courant de ce qui se passe ce matin, je ne peux m'empêcher d'apprécier ce type. Après tout, il m'a littéralement donné sa chemise, aussi je doute qu'il soit trop du genre agressif.

Je lui souris avant de le voir tourner au coin du couloir.

— Parfait, à plus tard.

Il me rend mon sourire.

— Parfait.

Je le suis des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse. Dès qu'il ne peut plus me voir, je me détends un peu. Décidément… quelle matinée ! Entre l'accident et la rencontre de cet homme déconcertant, je m'y perds un peu. Appuyant la paume contre un mur, j'essaie de me reprendre. Bon sang…

— Tu es à l'heure ! lance Corey.

Sa voix me fait sursauter. Je me retourne pour le voir arriver du fond du couloir. Il se penche, m'embrasse sur la joue. Ça me crispe.

— D'habitude, tu n'es jamais à l'heure.

— Je serais bien arrivée plus tôt, mais…

Je m'interromps. À quoi bon lui expliquer ce qui m'a empêchée d'arriver plus tôt ? Ça ne l'intéresse pas, et le voilà qui part déjà dans la même direction que Jeremy.

— En fait, la réunion ne commence pas avant neuf heures et demie, mais je croyais que tu serais en retard, alors je t'ai dit neuf heures.

Je m'arrête net. *Ce n'est pas vrai !* S'il m'avait donné l'heure normale, je n'aurais pas assisté à cet accident, je n'aurais pas été arrosée par le sang d'un inconnu.

— Tu viens ? lance-t-il en s'arrêtant pour m'attendre.

Je cache mon irritation. Comme toujours avec lui.

On entre dans une salle de conférences déserte ; Corey referme la porte derrière nous tandis que je choisis une place. Il s'assied à côté de moi, en bout de table, sans me quitter des yeux, et j'essaie de ne pas me rembrunir à l'idée qu'on se retrouve après des mois de silence ; sauf qu'il n'a pas changé. Toujours tiré à quatre épingles, avec sa cravate, ses lunettes et son sourire. Toujours tellement différent de moi.

— Tu as une tête épouvantable, dis-je alors que c'est exactement le contraire.

Il est le premier à savoir que c'est faux.

— Tu as l'air en pleine forme, tu es ravissante.

Il dit ça parce que ce n'est jamais le cas. J'ai l'air fatiguée, je m'ennuie constamment. Il paraît que je fais la gueule, mais c'est juste parce que j'en ai marre de tout.

— Comment va ta mère ?

— Elle est morte la semaine dernière.

Il ne s'attendait pas à ça, et je le vois s'adosser à sa chaise, incliner la tête.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

Pourquoi tu n'as pas pris la peine de me le demander ?

— Je n'ai pas encore réalisé.

Voilà neuf mois qu'elle vivait avec moi, depuis qu'on lui avait diagnostiqué un cancer du côlon en phase terminale. Elle est décédée mercredi dernier après trois mois de soins palliatifs. J'ai eu du mal à quitter l'appartement ces derniers temps car elle comptait à fond sur moi – pour manger, pour boire, pour que je la retourne dans son lit. À mesure que son état empirait, je ne pouvais plus la laisser seule du tout, au point de n'avoir pas mis les pieds dehors pendant des semaines. Encore heureux que, grâce à une connexion Wi-Fi et à une carte de crédit, on puisse vivre totalement confiné à Manhattan, en se faisant livrer tout ce dont on a besoin.

Marrant comme l'une des villes les plus peuplées du monde peut devenir un paradis pour agoraphobes.

— Ça va ? demande Corey.

Je masque mon inquiétude sous un sourire, bien qu'il ne pose cette question que par principe, et lui réponds ce à quoi il doit s'attendre :

— Ça va. En même temps, je m'y attendais.

J'ignore comment il réagirait à la réalité : mon soulagement depuis qu'elle est morte. Ma mère ne m'a jamais donné que des sentiments de culpabilité. Ni plus ni moins, juste une constante culpabilité.

Il se dirige vers le buffet rempli de viennoiseries, de bouteilles d'eau ainsi que d'une carafe de café.

— Tu as faim ? Soif ?

— De l'eau, ce sera parfait.

Il attrape deux verres, m'en tend un puis revient s'asseoir.

— Tu as besoin d'aide pour la succession ? Je suis sûr qu'Edward pourra t'aider.

C'est l'avocat de l'agence littéraire de Corey, et beaucoup d'écrivains s'adressent à lui dans d'autres domaines. Malheureusement, je ne vais pas avoir besoin de lui. Corey a bien essayé de me dire, lorsque j'ai signé le bail de mon deux-pièces, l'année dernière, que je ne pourrais assumer un tel loyer. Seulement, ma mère voulait mourir dans la dignité. Dans sa chambre. Pas dans une maison de retraite ni dans un dispensaire. Ni dans un lit d'hôpital au milieu de mon studio. Elle voulait sa propre chambre, avec ses affaires.

Elle m'a juré que ce qui restait sur son compte en banque m'aiderait, après sa mort, à récupérer le temps perdu sur ma carrière de romancière. Toute l'année dernière, j'ai vécu sur la maigre avance tirée de mon dernier contrat d'édition. Mais il n'en reste rien, maintenant, pas plus que de l'argent de ma mère. C'est l'une des dernières choses qu'elle m'ait avouées avant de succomber à son cancer. Je me serais occupée d'elle envers et contre tout, c'était ma mère. Mais le fait qu'elle ait cru bon de me mentir afin que je la prenne chez moi prouve à quel point nous n'étions pas sur la même longueur d'onde.

— Je n'ai pas vraiment besoin d'un avocat, elle ne m'a laissé que des dettes, mais merci quand même.

Corey se mord les lèvres. Il connaît ma situation financière car, en tant qu'agent littéraire, c'est lui qui m'envoie mes chèques de droits d'auteur. Raison pour laquelle il me regarde maintenant avec cet air apitoyé.

— Tu as des droits de l'étranger qui vont bientôt arriver.

Comme si je n'étais pas au courant du moindre centime qui m'attend dans les six mois à venir. *Comme si je n'avais pas déjà tout dépensé.*

— Je sais. Ça ira.

Aucune envie de parler avec lui de mes difficultés financières. Ni avec personne.

Il hausse les épaules, l'air pas trop convaincu, redresse sa cravate.

— J'espère que l'offre à venir sera intéressante pour nous deux, marmonne-t-il.

Je suis soulagée qu'il change de sujet.

— Pourquoi on se dérange pour voir un éditeur ? Tu sais que je préfère communiquer par mail.

— Ils nous ont convoqués hier. Pour dire qu'ils avaient une offre à te faire, mais ils n'ont pas voulu en parler au téléphone.

— Je croyais que tu voulais négocier un nouveau contrat avec mon dernier éditeur.

— Tes livres se vendent bien, mais pas assez pour assurer un nouveau contrat si tu ne te remets pas au travail. Il faut que tu acceptes de t'investir sur les réseaux sociaux, que tu fasses une tournée de dédicaces, que tu te constitues une *fanbase*. Tes seules ventes sont modestes sur le marché actuel.

C'était bien ce que je craignais. Mes ultimes espoirs financiers tournaient autour d'un renouvellement de mon contrat avec mon éditeur. Les ventes de mes derniers livres n'ont fait que baisser. Je n'ai pour ainsi dire rien écrit cette année, à cause de mon engagement auprès de ma mère, je n'ai donc rien à proposer pour le moment.

— Je n'ai aucune idée de ce que Pantem va proposer, reprend-il, ni si ça t'intéressera. Nous devons signer un accord de confidentialité avant qu'ils nous donnent davantage de détails. Je suis tout de même intrigué. J'espère que je ne rêve pas trop en disant qu'il existe bien des possibilités et que j'ai un bon pressentiment. Nous allons en avoir besoin.

Il dit *nous* parce que, quelle que soit l'offre, il en tirera quinze pour cent si je l'accepte. Tarif normal entre un agent et son client. Ce qui n'est pas normal, ce sont les six mois qu'on a passés ensemble suivis de deux années de rapports sexuels malgré notre rupture.

Tout cela parce qu'il n'avait personne d'autre à se mettre sous la dent, et moi non plus. Tandis que notre relation sentimentale s'est arrêtée au bout de six mois tout simplement parce qu'il était amoureux d'une autre femme.

Et peu importe si l'autre femme en question était également moi.

Il y a de quoi s'embrouiller : tomber amoureux des écrits d'un auteur avant de le rencontrer en chair et en os. Certains lecteurs ont du mal à séparer un héros de l'individu qui l'a créé. Étonnamment, Corey en fait partie, bien qu'il soit agent littéraire. Il s'est épris du personnage féminin de mon premier roman, *Open Ended*, avant de me rencontrer, pensant qu'elle reflétait mon caractère, alors que j'en étais l'exact contraire.

Corey a été le seul agent qui m'ait répondu, et encore, au bout de plusieurs mois. Son mail ne se composait que de trois phrases, mais suffisantes pour rendre vie à mes espoirs déçus.

> J'ai lu votre manuscrit, *Open Ended*, en un rien de temps. Je crois en ce livre.
>
> Appelez-moi si vous cherchez toujours un agent.

Son mail est arrivé un jeudi matin. Deux heures plus tard, nous échangions une longue conversation téléphonique. Le vendredi après-midi, on se rencontrait pour signer mon contrat.

Le samedi soir, on a baisé trois fois.

Je suis sûre que notre relation a brisé quelque part une certaine éthique, mais je ne sais pas trop si c'est pour cette raison qu'elle a duré si peu de temps. Dès que Corey s'est rendu compte que je n'étais pas celle sur qui j'avais fondé mon personnage, il a compris qu'on n'était pas compatibles.

Je n'avais rien d'héroïque, ni de simple. J'étais compliquée. Et il s'est révélé incapable de résoudre le défi émotionnel que je représentais.

Enfin peu importe. Je ne tenais pas à ce qu'il me comprenne.

Aussi difficile qu'ait pu être notre relation, je n'ai eu aucun mal à devenir sa cliente. Si bien que je n'ai pas cherché à changer d'agent après notre rupture, car il s'est toujours montré loyal et objectif en ce qui concerne ma carrière.

— Tu as l'air un peu lessivée, lâche-t-il en m'arrachant à mes pensées. Tu te fais du souci ?

Je hoche la tête dans l'espoir qu'il va prendre mon épuisement pour de l'anxiété, car je n'ai pas envie de lui en dire davantage. Voilà deux heures que j'ai quitté mon appartement, ce matin, et j'ai l'impression qu'il s'est produit davantage de choses durant ces deux heures que depuis le début de l'année. Je regarde mes paumes… mes bras… à la recherche de traces de sang. Il n'y en a plus, pourtant je le ressens encore. Je *sens* son odeur.

Mes mains ne cessent de trembler, alors je préfère les cacher sous la table. Je me rends compte à présent que je n'aurais sans doute pas dû venir. En même temps, je ne peux pas laisser passer un éventuel contrat. Ce n'est pas comme si les propositions se bousculaient et, si je n'obtiens pas vite quelque chose, il faudra que je prenne un emploi, ce qui me laissera à peine le temps d'écrire. Mais, au moins, je pourrai payer mes factures.

Corey sort un mouchoir de sa poche pour essuyer la sueur de son front. Il ne transpire que quand il est inquiet. Et cela ne fait que m'angoisser davantage.

— Tu veux qu'on convienne d'un signal secret si l'offre ne t'intéresse pas ? demande-t-il.

— Écoutons déjà ce qu'ils ont à dire, ensuite, nous pourrons demander à nous entretenir en privé.

Il fait cliquer son stylo et se redresse sur son siège comme s'il armait un pistolet en vue d'une bagarre.

— C’est moi qui parlerai.

J’y comptais bien. Il est charismatique et charmeur. J’aurais eu du mal à trouver quelqu’un qui puisse me voir sous cet angle, alors autant rester à ma place et l’écouter.

— Qu’est-ce que c’est que cette tenue ? s’enquiert-il. Tu flottes dedans.

Sur le coup, j’avais oublié à quel point je pouvais paraître ridicule.

— J’ai renversé du café sur mon tee-shirt, ce matin, il a fallu que je me change.

— Elle vient de qui, cette chemise ?

— De toi, sans doute. Elle était dans mon placard.

— Tu es sortie de chez toi comme ça ? Tu n’avais rien d’autre à te mettre ?

— Attends ! C’est la dernière mode !

Je me moque de lui mais il ne s’en rend pas compte et fait la grimace.

— Ah bon, tu crois ?

L’enfoiré. Au moins, il est doué au lit, comme la plupart d’entre eux.

À mon grand soulagement, la porte de la salle s’ouvre sur une femme suivie de si près par un homme qu’il la heurte quand elle s’arrête.

— Bon sang, Barron ! maugrée-t-elle.

Je réprime un sourire à l’idée que *Bonsang Barron* puisse être son vrai nom.

Jeremy entre le dernier et m’adresse un petit signe discret.

La femme porte des vêtements plus appropriés que les miens, avec de courts cheveux noirs et un rouge à lèvres trop éclatant pour cette heure matinale. Apparemment, c’est elle la responsable, car elle vient serrer la main de Corey, puis la mienne, sous les yeux de Bonsang Barron.

— Amanda Thomas, dit-elle. Je suis éditrice pour Pantem Press. Voici Barron Stephens, notre avocat, et Jeremy Crawford, notre client.

Il me serre la main et on parvient à ne pas laisser paraître qu’on vient de passer tous les deux un début de matinée des plus bizarres. Après quoi, il

s’assied tranquillement en face de moi. J’essaie de ne pas le regarder mais c’est l’unique endroit où mes yeux semblent vouloir se poser. J’ignore pourquoi il m’intrigue plus que l’objet de cette réunion.

Amanda sort des dossiers de sa serviette pour les étaler devant Corey et moi.

— Merci d’être venus, commence-t-elle. Nous ne voulons pas vous faire perdre votre temps alors je vais droit au but. Pour des raisons médicales, l’un de nos auteurs est dans l’incapacité de remplir un contrat, et nous sommes à la recherche d’un romancier qui possède à peu près la même expérience et accepterait de reprendre les trois derniers livres de sa série.

Je jette un coup d’œil à Jeremy mais son expression stoïque ne laisse rien paraître de son rôle dans cette réunion.

— Qui est cet auteur ? demande Corey.

— Nous sommes prêts à entrer dans les détails, mais nous vous prions d’abord de signer l’accord de confidentialité. Nous tenons à ce que la situation actuelle de notre auteur ne soit pas connue des médias.

— Bien sûr, dit Corey.

J’acquiesce tandis que nous examinons les formulaires avant de les signer. Puis Corey les glisse vers Amanda.

— Elle s’appelle Verity Crawford. Je suis sûre que ses œuvres vous sont familières.

Corey s’est crispé dès qu’il a entendu ce nom. Évidemment que ses œuvres nous sont familières, comme à tout le monde. Je jette un coup d’œil en direction de Jeremy. *Verity serait donc sa femme ?* En tout cas, ils portent le même nom de famille. Et, en bas, il a dit qu’elle était romancière. Mais pourquoi assisterait-il à une réunion sur elle ? À laquelle elle ne serait pas présente ?

— Nous connaissons ce nom, déclare Corey d’un ton sec.

— Verity est l’autrice d’une série que nous aimerions voir s’achever, poursuit Amanda. Nous recherchons donc un écrivain qui accepterait de

s’en charger, d’effectuer les dédicaces, de rencontrer la presse et de faire tout ce qui tourne autour de Verity. Nous avons l’intention de présenter le nouveau coauteur au public tout en préservant autant que possible la vie privée de Verity.

Effectuer les dédicaces. Rencontrer la presse ?

À présent, c’est moi qu’il observe. Il sait que je n’ai aucun goût pour ces choses-là. Bon nombre d’auteurs excellent à correspondre avec leurs lecteurs, mais je suis trop différente et j’ai peur qu’après m’avoir vue en personne les miens n’envoient promener à jamais tous mes livres. Je n’ai donné qu’une seule séance de dédicaces et je n’ai pas fermé l’œil de la nuit la semaine qui a précédé. J’avais tellement peur pendant la signature que je ne parvenais plus à parler. Le lendemain, j’ai reçu un mail d’une lectrice me traitant de garce coincée et disant qu’elle ne lirait plus aucun de mes livres.

Voilà pourquoi je préfère rester écrire à la maison. Je pense que les gens se font une meilleure idée de moi que dans la réalité.

Corey ouvre le dossier que lui tend Amanda et finit par demander :

— Quelle sera l’indemnisation de madame Crawford pour les trois romans ?

C’est Bonsang Barron qui lui répond :

— Les termes du contrat de Verity avec son éditeur ne changeront pas et ne seront évidemment pas dévoilés. Tous les droits d’auteur reviendront à Verity. Mais mon client, Jeremy Crawford, est prêt à offrir un montant net de soixante-quinze mille dollars par livre.

Mon cœur se retourne à cette annonce mais mon enthousiasme me quitte aussi vite lorsque j’en réalise l’énormité. Passer de l’état de romancière lambda à celui de coauteur d’une star littéraire, c’est trop pour moi. Je sens déjà mon anxiété monter à cette idée.

Croisant les bras, Corey se penche sur la table :

— Je suppose que cette somme est négociable.

J’essaie d’attirer son attention. Je voudrais lui faire comprendre que ce n’est pas la peine. Jamais je ne pourrai accepter une offre pour achever des livres que je n’aurais pas eu le courage d’écrire.

Bonsang Barron se redresse sur son siège.

— Sans vouloir vous offenser, Verity Crawford a passé les treize dernières années à établir sa notoriété. La somme concerne trois livres. Soixante-quinze mille dollars par livre, ce qui nous mène à un total de deux cent vingt-cinq mille dollars.

Lâchant son stylo, Corey s’adosse à sa chaise, l’air peu impressionné.

— Quelle est la *deadline* pour le rendu du manuscrit ?

— Nous sommes déjà en retard, nous attendons le premier ouvrage dans les six mois qui succéderont à la signature du contrat.

Je ne peux m’empêcher de regarder le rouge à lèvres qui laisse des traces sur ses dents quand elle parle.

— Les délais pour les deux suivants sont encore ouverts à discussion. Idéalement, nous aimerions voir la série s’achever dans les vingt-quatre prochains mois.

Je sens Corey en train de faire les comptes dans sa tête et je me demande s’il calcule le montant de sa part ou de la mienne. Avec ses quinze pour cent, il obtiendrait presque trente-quatre mille dollars, juste pour me représenter en tant qu’agent à cette réunion. La moitié irait aux impôts. Il resterait un peu moins de cent mille dollars pour mon compte en banque. Cinquante mille par an.

C’est plus du double de l’avance que j’ai reçue pour mes romans précédents, mais ça ne suffit pas pour me convaincre de me lancer dans une série aussi célèbre. La conversation continue, en vain à mon goût puisque je sais déjà que je vais refuser. Quand Amanda sort le contrat officiel, je m’éclaircis la gorge.

— J’apprécie votre offre, dis-je en fixant Jeremy pour le convaincre de ma sincérité. Vraiment. Mais si vous comptez donner un nouveau visage à

cette série, je suis sûre que de nombreux auteurs seraient plus indiqués.

Jeremy ne réagit pas mais m'observe avec plus de curiosité qu'auparavant. Je me lève, prête à partir, déçue par ce résultat mais encore plus à l'idée que ma première journée dehors ait finalement été un tel désastre.

Je vais rentrer prendre une douche.

— J'aimerais pouvoir m'entretenir avec ma cliente, intervient vivement Corey.

Hochant la tête, Amanda range sa serviette.

— Allons-y, lance-t-elle. Vous avez tous les termes du contrat dans vos dossiers. Nous avons deux autres écrivains à qui nous adresser si cela ne vous convient pas, aussi tâchez de nous donner une réponse demain après-midi au plus tard.

À présent, seul Jeremy reste encore assis. Il n'a pas prononcé un mot de toute la réunion. Amanda me tend la main :

— Si vous avez d'autres questions, n'hésitez pas. Je suis prête à vous aider.

— Merci.

Après quoi, elle s'en va, suivie de Bonsang Barron, tandis que Jeremy continue de me dévisager. Corey l'observe, attendant visiblement qu'il s'en aille, mais Jeremy se penche vers moi :

— On pourrait se parler en privé ?

Il regarde Corey, non pour lui demander la permission, plutôt pour lui faire comprendre qu'il doit s'éloigner.

Celui-ci n'en revient pas et plisse les yeux comme pour me faire comprendre que je dois refuser, l'air de maugréer *« non mais je rêve ! »*

Il ne se rend pas compte que je meurs d'envie de me retrouver seule dans cette salle avec Jeremy. Je voudrais qu'ils s'en aillent tous, à commencer par Corey, car j'ai soudain un million de questions pour Jeremy.

Sur ce qui les a conduits à me solliciter, sur sa femme, sur ce qui l'a empêchée d'achever sa propre série.

— C'est bon, dis-je à Corey.

Il cherche à cacher son irritation mais la veine saillante de son front le trahit tandis qu'il sort, les dents serrées.

Il ne reste que Jeremy et moi.

Encore.

Si on compte l'ascenseur, c'est la troisième fois qu'on se retrouve seuls tous les deux depuis que nos chemins se sont croisés, ce matin. Pourtant, c'est la première fois que je ressens une telle nervosité. Apparemment, ça ne vient que de moi. Jeremy semble aussi calme que lorsqu'il m'a aidée à chasser les débris d'un piéton de mes vêtements, il n'y a même pas une heure.

— Mince, marmonne-t-il en frottant ses joues de ses mains. C'est toujours aussi tendu, les réunions avec les éditeurs ?

— Je ne sais pas, dis-je en riant. D'habitude je fais tout ça par mail.

— On comprend pourquoi.

Il se lève pour attraper une bouteille d'eau. C'est sans doute parce que je suis assise et qu'il est si grand, mais je ne me rappelle pas m'être sentie aussi petite en sa présence. Et puis je sais qu'il est marié à Verity Crawford, ce qui m'intimide bien plus que quand je me tenais devant lui en jupe et soutien-gorge.

Il s'assied au bord du comptoir, croise les chevilles.

— Ça va ? demande-t-il. Vous n'avez pas eu trop le temps de digérer ce qui s'est passé en face avant d'arriver ici.

— Vous non plus.

— Tout est parfait.

Encore ce mot…

— Je suis sûr que vous avez des questions, ajoute-t-il.

— Des tonnes.

— Que voulez-vous savoir ?

— Pourquoi votre femme ne peut-elle pas achever la série ?

— Elle a eu un accident de voiture.

Il a répondu sur un ton presque mécanique, comme s'il se forçait à en détacher toute forme d'émotion.

— Désolée. Je ne savais pas.

— Au début, je n'étais pas trop d'accord avec l'idée que quelqu'un puisse achever son contrat. J'espérais qu'elle allait complètement se remettre. Mais… enfin voilà.

À présent, je comprends mieux son attitude. Il me paraissait un peu trop calme et réservé, mais je me rends compte qu'il est surtout rongé par le chagrin. Je ne sais pas trop si c'est à cause de ce qui est arrivé à sa femme ou de ce qu'il m'a raconté plus tôt dans les toilettes – que sa fille est morte il y a quelques mois. En tout cas, cet homme n'est visiblement pas à l'aise face aux lourdes décisions qu'il doit prendre.

— Vraiment désolée, dis-je encore.

Il acquiesce de la tête sans rien ajouter. Alors qu'il regagne sa place, je commence à me demander s'il me croit toujours en train de réfléchir à la proposition. Je ne veux pas lui faire perdre davantage son temps.

— J'apprécie cette offre, Jeremy, mais, franchement, je ne me vois pas faire ça. Je suis nulle en promotion. Je ne sais même pas pourquoi l'éditeur de votre femme s'est adressé à moi.

— *Open Ended*.

L'un de mes titres… Je me fige.

— C'était l'un des livres préférés de Verity.

— Votre femme a lu l'un de mes romans ?

— Elle a dit que vous seriez la prochaine star du monde littéraire. C'est elle qui a indiqué votre nom à son éditeur, car elle trouve que vos styles sont similaires. Si quelqu'un doit reprendre les séries de Verity, je voudrais que ce soit quelqu'un dont elle respecte l'œuvre.

— Ouah ! Je suis flattée mais… je ne peux pas.

Il me dévisage silencieusement en se demandant sans doute pourquoi je ne réagis pas à cette offre, comme le feraient la plupart des auteurs. Il ne comprend pas. Normalement, je devrais être fière. Je n'aime pas trop qu'on lise facilement en moi, mais là, ça tombe plutôt mal. Je sens que je devrais me montrer plus transparente, ne serait-ce qu'à cause de sa courtoisie, ce matin. Sauf que je ne sais pas par où commencer.

Il se penche vers moi, l'air intrigué, me dévisage un instant puis tape du poing sur la table en se relevant. J'imagine que la réunion s'achève là et m'apprête à sortir à mon tour, sauf que Jeremy ne se dirige pas vers la porte mais vers un mur où sont accrochées des récompenses encadrées, si bien que je me rassieds. Il examine plusieurs tableaux avant de s'arrêter sur l'un d'eux qu'il parcourt du doigt. Je comprends qu'il s'agit d'un prix reçu par sa femme. Dans un soupir, il se retourne vers moi.

— Avez-vous entendu parler de ces gens qu'on désigne sous le terme de *Chroniques* ? s'enquiert-il.

Je fais non de la tête.

— Je crois que c'est Verity qui a inventé cette expression. Après la mort de nos filles, elle a dit qu'on était Chroniques. Sujets à une tragédie chronique. Un événement terrible après l'autre.

Je laisse ses paroles pénétrer mon cerveau. Il a dit tout à l'heure avoir perdu une fille, mais là, il a utilisé le pluriel.

— Vos filles ?

Il inspire un grand coup. Puis il soupire.

— Oui. Des jumelles. On a perdu Chastin six mois avant Harper. Ça a été…

Il ne se détache plus aussi bien de ses émotions. Après s'être passé une main sur le visage, il regagne sa chaise.

— Certaines familles ont la chance de ne jamais affronter une seule tragédie. Et puis il y a ceux dont l'entourage semble sans cesse traqué. À la

première occasion, tout tourne mal. Et empire.

J'ignore pourquoi il me raconte ça mais je ne lui pose pas la question. J'aime l'entendre parler. Même si c'est pour me raconter des horreurs.

L'air tourmenté, il tourne sa bouteille d'eau sur la table. J'ai l'impression qu'il n'a pas demandé à s'isoler avec moi pour me faire changer d'avis. Il voulait juste être seul. Il ne pouvait sans doute plus supporter de discuter ainsi de sa femme, il préférait que tous ces gens s'en aillent. Je trouve ça réconfortant : que je sois là ou pas, il se sent seul dans cette pièce.

À moins que ce ne soit constamment le cas. Comme notre ancien voisin qui semblerait parfaitement correspondre à la définition du Chronique.

— J'ai grandi à Richmond, dis-je. Notre voisin d'à côté a perdu les trois membres de sa famille en moins de deux ans. Son fils est mort au combat, sa femme six mois plus tard, d'un cancer. Et puis sa fille dans un accident de voiture.

Il s'immobilise, dépose la bouteille devant lui.

— Où est-il, maintenant ?

Je ne m'attendais pas à cette question.

À vrai dire, le malheureux n'a pu supporter de perdre tout ce qui comptait dans sa vie. Il a fini par se suicider quelques mois après la mort de sa fille, mais ce serait cruel de le dire à Jeremy encore en deuil des siennes.

— Il vit toujours dans la même ville. Il s'est remarié quelques années plus tard et il a des petits-enfants.

Quelque chose dans son expression me laisse entendre qu'il sait que je mens. Pourtant, il semble apprécier mon initiative.

— Il faudra que vous passiez un peu de temps dans le bureau de Verity, que vous fouilliez parmi ses affaires. Elle a laissé des années de notes et de descriptions – des choses auxquelles je ne comprends rien.

Il n'a donc pas entendu ce que je racontais ?

— Jeremy, je vous ai répondu, je ne peux pas…

— L'avocat vous sous-estime. Dites à votre agent de demander un demi-million. Dites-leur que vous ne verrez pas la presse, que vous utiliserez un pseudonyme, dans une stricte confidentialité. Ainsi, tout ce que vous voudrez cacher le restera.

J'ai envie de répliquer que je n'essaie pas de cacher autre chose que mon embarras mais, sans me laisser le temps de répondre, il se dirige vers la porte.

— Nous vivons dans le Vermont, poursuit-il. Je vous donnerai l'adresse une fois que vous aurez signé le contrat. Vous pourrez rester tout le temps qu'il faudra pour faire le tour de son bureau.

Il pose une main sur la poignée tandis que je cherche quoi objecter, cependant, un seul mot me sort de la bouche :

— *Parfait*.

Il me contemple comme s'il avait autre chose à dire. Et puis il lâche :

— Parfait.

Après quoi il sort dans le couloir où attend Corey. Celui-ci lui passe devant pour entrer dans la salle en fermant la porte derrière lui.

Un peu perdue, je contemple encore la table. Pourquoi m'offre-t-on tant d'argent pour un travail que je ne suis même pas sûre de pouvoir accomplir ? *Un demi-million de dollars ? Et je peux le faire sous un pseudonyme sans tournée de dédicaces ni campagne promotionnelle ? Qu'ai-je donc dit pour obtenir tout ça ?*

— Je ne l'aime pas, lâche Corey en se laissant tomber sur sa chaise. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Qu'ils me sous-estimaient et que je devais demander un demi-million de dollars sans que j'apparaisse en public.

Là, je le vois carrément suffoquer. Il attrape ma bouteille d'eau, boit une gorgée.

— Merde !

3

À vingt ans, j'avais un petit ami du nom d'Amos qui aimait qu'on l'étrangle.

C'est pour ça qu'on a rompu ; je refusais de l'étrangler. Pourtant, je me demande parfois où j'en serais si j'avais cédé à son caprice. Serions-nous mariés ? Aurions-nous des enfants ? Aurait-il sombré dans des perversions sexuelles encore plus dangereuses ?

Je crois que c'était ce qui m'inquiétait le plus chez lui. Quand on a vingt ans, le sexe soft devrait suffire, sans qu'on ait besoin de recourir au fétichisme si tôt dans une relation.

J'aime bien repenser à lui quand je suis déçue par l'état actuel de ma vie. Tout en regardant l'avis d'expulsion rose dans la main de Corey, je me rappelle que ça aurait pu être pire : je pourrais toujours être avec Amos.

J'ouvre un peu plus grand la porte de mon appartement pour le laisser entrer. J'ignorais qu'il allait venir, sinon, je me serais assurée qu'aucun avis n'était collé à ma porte. C'est le troisième jour d'affilée que j'en reçois un. Je le prends, le fourre dans un tiroir.

Corey brandit une bouteille de champagne.

— Je me suis dit qu'on pourrait célébrer ce nouveau contrat.

Je lui sais gré de ne pas mentionner l'expulsion. Ce n'est plus un désastre maintenant que j'ai un chèque qui se pointe à l'horizon. Que vais-

je faire d'ici là… je ne sais pas trop. Je dois avoir encore de quoi me payer quelques jours à l'hôtel.

Et je peux toujours mettre en gage ce qu'il me reste des affaires de ma mère.

Corey a déjà ôté sa veste et desserre sa cravate. Ça se passait comme ça entre nous, avant l'arrivée de maman. Il se pointait et se mettait à quitter ses vêtements un à un jusqu'à ce qu'on se retrouve dans mon lit.

Et puis tout ça s'est arrêté lorsque j'ai découvert, via les réseaux sociaux, qu'il était sorti à plusieurs reprises avec une certaine Rebecca. Je n'ai pas mis fin à notre liaison sexuelle par jalousie mais par respect pour la fille, qui n'était au courant de rien.

— Comment va Becca ? dis-je en ouvrant le placard pour y attraper deux verres.

La main de Corey se pose sur sa cravate, comme s'il était choqué que je sois au courant de sa vie amoureuse.

— J'écris des romans à suspense, Corey. Ne t'étonne pas que je sache tout sur ta petite amie.

Sans guetter sa réaction, j'ouvre la bouteille et remplis deux flûtes. J'en apporte une à Corey déjà assis au bar. Je reste à l'opposé et on lève nos verres, mais je rabaisse le mien avant qu'il ne cherche à porter un toast. Impossible de penser à un autre vœu que gagner de l'argent.

— Ce n'est pas ma série, dis-je alors. Ce ne sont pas mes personnages. Et l'autrice à l'origine du succès de ces livres est blessée. Ça ne me semble pas correct de boire à sa santé.

Corey tient toujours sa flûte devant son nez ; haussant les épaules, il la vide d'une gorgée puis me la rend.

— Ne te demande pas pourquoi tu joues le jeu, mais comment tu vas le jouer.

Je lève les yeux au ciel et dépose son verre dans l'évier.

— Tu as déjà lu un de ses livres ? demande-t-il.

Je fais non de la tête et ouvre le robinet. Je devrais laver la vaisselle. Il me reste quarante-huit heures pour quitter cet appartement, et je tiens à emporter les assiettes et les plats qui m'appartiennent.

— Non. Et toi ?

Je verse du savon dans l'eau, prends une éponge.

— Non, rigole Corey. Ce n'est pas mon truc.

Il se rend compte immédiatement que ses paroles sont plutôt insultantes pour moi, étant donné qu'on m'a proposé ce travail parce que j'avais à peu près le même style que Verity, à en croire son mari.

— Attends, je ne voulais pas dire ça ! reprend-il en s'approchant de l'évier.

Il attend que j'aie fini de frotter une assiette pour me la prendre et la rincer.

— On dirait que tu n'as pas préparé tes paquets. Tu as trouvé un autre appartement, au moins ?

— J'ai un entrepôt dans lequel je vais tout entasser d'ici à demain. J'ai déposé un dossier dans une résidence à Brooklyn mais ils n'auront rien avant quinze jours.

— L'avis d'expulsion te donne deux jours pour partir.

— Je suis au courant.

— Alors où vas-tu ? À l'hôtel ?

— Sans doute. Je pars dimanche chez Verity Crawford. Son mari dit que je dois passer un jour ou deux dans son bureau avant de me lancer dans la série.

Aussitôt après avoir signé le contrat, ce matin, j'ai reçu un mail de Jeremy avec les instructions pour me rendre chez eux. J'ai demandé si je pouvais m'y rendre dimanche et, coup de chance, il a accepté.

Corey s'empare d'un autre plat. Je sens qu'il me regarde.

— Tu vas chez eux ?

— D’après toi, comment obtenir autrement ses annotations pour la série ?

— Demande-lui de te les envoyer par mail.

— Elle y a travaillé pendant treize ans. Jeremy a dit qu’il ne saurait pas par où commencer et qu’il valait mieux que je voie ça par moi-même.

Corey ne répond pas, mais j’ai l’impression qu’il se retient de me dire quelque chose. Je passe l’éponge sur la lame d’un couteau, puis le lui tends.

— Qu’est-ce que tu t’empêches de dire, là ?

Il le rince en silence, le pose dans l’égouttoir puis s’agrippe au bord de l’évier, en se tournant vers moi :

— Cet homme a perdu deux filles. Ensuite, sa femme est blessée dans un accident de voiture. Je ne sais pas trop si je dois te laisser aller chez lui.

Tout d’un coup, l’eau me semble trop froide. Je ferme le robinet en frissonnant et m’essuie les mains.

— Tu veux dire qu’il aurait quelque chose à voir dans tout ça ?

— Je n’en sais rien. Mais tu y as songé, au moins ? Ce n’est pas forcément très raisonnable d’aller là-bas. Tu ne les connais même pas.

Je ne suis pas idiote. J’ai fait des recherches sur eux. Leur premier enfant était à une soirée pyjama à vingt kilomètres de chez eux quand elle a fait une réaction allergique. Ni Jeremy ni Verity ne se trouvaient alors dans les parages. Et leur deuxième fille s’est noyée dans le lac derrière leur maison, mais Jeremy est arrivé alors que les recherches étaient déjà lancées. Les deux événements ont été classés comme accidents. Je comprends que Corey puisse s’inquiéter. Franchement, je me suis moi-même posé la question. Mais plus je creuse, moins je trouve de quoi m’inquiéter. Deux malheurs tragiques, sans rapport l’un avec l’autre.

— Et la collision de Verity ?

— C’était un accident. Elle est entrée dans un arbre.

Il n’a pas l’air très convaincu.

— J'ai lu qu'il n'y avait aucune trace de freinage. Autrement dit, soit elle s'est endormie, soit elle l'a fait exprès.

— Comment le lui reprocher ?

Ça m'agace qu'il fasse ces suppositions sans fondement. Du coup, je reprends ma vaisselle en râlant :

— Elle a perdu ses deux enfants. Quand on est passé par ce genre d'horreur, on peut avoir envie d'en finir.

Il s'essuie les mains avec le torchon puis prend sa veste sur le dossier de la chaise.

— Accident ou pas, cette famille a une poisse pas possible et de gros problèmes émotionnels. Alors sois prudente. Va chercher ce qu'il te faut et puis barre-toi.

— Si tu t'occupais plutôt des détails du contrat, Corey ? Moi, je m'occupe des recherches et de l'écriture.

Il enfile sa veste.

— Je veille sur toi, voilà tout.

Veiller sur moi ? Il savait que ma mère était mourante, et il n'a pas cherché à me joindre une fois en deux mois. C'est juste un ex qui croyait pouvoir tirer un coup ce soir et se fait envoyer promener avant de découvrir que je vais passer la nuit chez un autre homme. Il masque sa jalousie derrière une fausse inquiétude.

Je l'accompagne à la porte, soulagée qu'il s'en aille maintenant. En même temps, je le comprends. Il règne dans cet appartement une atmosphère pesante depuis que ma mère s'y est installée. C'est pour ça que je n'ai pas cherché à lutter contre mon propriétaire ni à l'informer que je pourrais payer dans quinze jours. J'ai encore plus envie de quitter cet endroit que Corey en ce moment.

— Pour ce que ça vaut, ajoute-t-il, félicitations. Que tu aies ou non créé cette série, c'est ton talent qui te permet de la reprendre. Tu devrais en être fière.

Je déteste quand il dit des choses gentilles alors que je suis très agacée.

— Merci.

— Envoie-moi un texto, dimanche, dès que tu arrives là-bas.

— Promis.

— Et dis-moi si tu as besoin d'aide pour déménager.

— Sûrement pas.

— OK, rigole-t-il.

Il ne me serre pas dans ses bras, m'adresse un simple signe en s'éloignant ; jamais on ne s'est quittés dans une atmosphère aussi tendue. J'ai l'impression que notre relation a enfin trouvé sa vitesse de croisière : agent et auteur. Ni plus ni moins.

4

J’aurais pu choisir n’importe quoi d’autre pour m’occuper durant ce trajet de six heures. J’aurais pu écouter « Bohemian Rhapsody » plus de soixante fois. J’aurais pu appeler ma vieille amie Natalie et lui demander de ses nouvelles puisque je ne lui ai pas parlé depuis au moins six mois. On s’envoie parfois des textos, mais ça m’aurait fait plaisir d’entendre sa voix. Ou alors, j’aurais pu utiliser ce temps à me préparer mentalement à toutes les raisons pour lesquelles je vais me tenir éloignée de Jeremy Crawford quand je serai chez lui.

Au lieu de quoi, j’ai choisi d’écouter le premier roman de Verity Crawford en version audio.

Ça vient de se terminer. J’ai les articulations blanches à force de serrer le volant, la bouche sèche à force de retenir mon souffle. Mon amour-propre reste coincé quelque part en Albanie.

Elle est douée. Très douée.

À présent, je regrette d’avoir signé le contrat. Je ne suis pas certaine de pouvoir l’honorer. Et dire qu’elle a déjà écrit six de ces romans, tous du point de vue du méchant. *Comment un cerveau peut-il produire une telle créativité ?*

Peut-être que les cinq autres sont nuls. Je peux toujours espérer. Ainsi, on n’en attendra pas trop de moi pour les trois derniers.

N’importe quoi. Chacun des romans de Verity est arrivé en tête dans le classement du *New York Times* à sa sortie.

Je suis juste deux fois plus nerveuse qu’en quittant Manhattan.

Je passe le reste du trajet avec l’envie de faire demi-tour, de rentrer à New York la queue entre les jambes, mais je tiens bon en me disant qu’ils ne recherchent pas forcément quelqu’un de très doué. Ça fait partie du jeu. Pour moi, il existe trois étapes à compléter dans la rédaction d’un livre.

1) Commencer par détester tout ce que j’écris.

2) Continuer malgré tout.

3) Terminer en faisant comme si j’étais fière de moi.

Jamais je n’ai l’impression d’accomplir ce que j’avais prévu ni de rédiger un chef-d’œuvre que tout le monde doit lire. La plupart du temps, je pleure sous ma douche et contemple l’écran de mon ordinateur comme un zombie en me demandant comment tant d’autres auteurs peuvent faire la promotion de leurs ouvrages avec une telle confiance en eux. *« C’est ce que j’ai fait de meilleur depuis mon dernier livre ! Il faut que vous le lisiez ! »*

Je suis plutôt du genre à poster une photo de la couverture en disant : *« C’est un bon roman. Plein de mots. Lisez-le si vous voulez. »*

J’ai peur que cette expérience particulière ne soit encore plus désastreuse que je ne l’imaginais. Comme peu de gens lisent mes bouquins, je n’ai jamais souffert de trop de critiques négatives. Mais, maintenant qu’ils vont sortir accompagnés du nom de Verity, ils attireront des centaines de milliers de lecteurs avides de la retrouver. Et si j’échoue, Corey le saura, tout comme les éditeurs et Jeremy. Et… en fonction de son état mental… *Verity* pourrait savoir que j’ai échoué.

Jeremy n’a pas précisé l’importance des blessures de son épouse, je ne sais donc pas si elle est atteinte au point de ne pouvoir communiquer. Sur Internet, peu de sites mentionnaient son accident, à part deux vagues articles. Sa maison d’édition a publié une déclaration selon laquelle sa vie n’était pas en danger. Il y a quinze jours, on prétendait qu’elle se rétablissait

tranquillement à la maison. Mais son éditrice, Amanda, a précisé qu'ils préféraient ne pas en parler avec la presse. Autrement dit, il y a des chances pour qu'ils aient tout minimisé.

À moins qu'après toutes ces épreuves elle ne désire tout simplement renoncer à l'écriture.

Il paraît compréhensible qu'un éditeur veuille mener cette série à son terme. Aucun ne lâcherait ainsi l'une de ses principales sources de revenus. Si je suis honorée d'avoir été sollicitée, je ne tiens pas non plus à me retrouver sous ce type de projecteur. Quand j'ai commencé à écrire, ce n'était pas pour devenir riche et célèbre. Je rêvais d'une vie où assez de gens achèteraient mes livres pour me permettre de payer mes factures sans me retrouver propulsée sous les feux de la rampe. Rares sont les auteurs qui atteignent un tel succès, si bien que je ne me sentais pas concernée.

Je me rends compte que, en attachant mon nom à cette série, je pourrais voir mes anciens livres revenir à la surface et d'autres propositions assurer mon avenir. Cependant Verity a beaucoup de succès. Tout comme cette série que je reprends. En y attachant mon vrai nom, je risquerais de m'assujettir au genre d'attention que j'ai passé ma vie à redouter.

Je ne rêve pas de mon quart d'heure de célébrité, je voudrais juste toucher un chèque.

J'en ai pour un moment avant d'obtenir cette avance. J'ai dépensé à peu près tout ce qui me restait dans la location de cette voiture et d'un garde-meuble. J'ai versé un acompte pour un appartement, mais il ne sera pas disponible avant la semaine prochaine, ou peut-être la suivante. Autrement dit, le peu qui me reste ira dans l'hôtel que je vais devoir prendre en quittant la maison des Crawford.

Ainsi va ma vie. Un peu SDF, avec une seule valise, dix jours après la mort du dernier membre de ma famille proche. Que pourrait-il m'arriver de pire ?

À l'heure qu'il est, je pourrais être mariée avec Amos… ce serait effectivement pire.

— Bon Dieu, Lowen ! dis-je à haute voix.

Combien de romanciers rêveraient de se trouver à ma place ? Et moi qui me plains d'avoir touché le fond.

Quelle ingratitude !

Il faut que je cesse de regarder ma vie avec les lunettes de ma mère. Une fois que j'aurai obtenu mon avance sur ces romans, tout devrait aller mieux. Je n'aurai plus besoin de vivre entre deux appartements.

J'ai pris la voie secondaire qui mène à la maison des Crawford. Le GPS me conduit sur une longue route venteuse bordée de cornouillers en fleur et de maisons de plus en plus grandes, de plus en plus éloignées les unes des autres.

Arrivée au dernier virage, j'arrête la voiture pour mieux admirer l'entrée. Deux hautes colonnes de briques se dressent de chaque côté de l'allée, qui ne semble pas en finir. Je tends le cou pour essayer d'en voir le bout, mais l'asphalte sombre serpente entre les arbres. Quelque part là-haut se dresse la maison et, quelque part à l'intérieur, repose Verity Crawford. Je me demande si elle sait que j'arrive. J'en ai les paumes moites, au point que je lâche le volant pour les sécher au ventilateur.

La barrière de sécurité vient de s'ouvrir, alors je redémarre et passe lentement le lourd portail de fer forgé ; j'essaie de ne pas m'affoler, bien qu'à mon avis les motifs au sommet des grilles fassent songer à des toiles d'araignées. Ça me fait frissonner, d'autant que les arbres semblent de plus en plus hauts et denses à mesure qu'on approche de la maison. Au milieu de la colline, j'en aperçois le toit : gris ardoise comme un ciel d'orage. Quelques secondes plus tard, je découvre le reste et j'en demeure un instant le souffle coupé : la façade de pierres noires encadre une porte rouge sang, seule couleur dans cet océan de grisaille. La partie gauche est couverte de

lierre, ce qui ne lui donne aucun charme. Elle n'en paraît au contraire que plus menaçante – comme envahie peu à peu par un cancer.

Je songe à l'appartement que j'ai laissé derrière moi : ces murs ternes, cette cuisine trop petite avec son réfrigérateur vert olive datant des années soixante-dix. Le tout entrerait sans doute dans le monstrueux vestibule de la bâtisse. Ma mère disait que les maisons ont une âme et, si c'est vrai, celle de Verity Crawford est aussi noire que possible.

Les images satellite sur le Net ne montraient pas vraiment cette propriété dans toute sa réalité. J'ai fouillé cette maison de fond en comble avant de m'y pointer. D'après le site d'un agent immobilier, ils l'ont achetée voilà cinq ans, pour deux millions et demi de dollars. Elle en vaut plus de trois millions, maintenant.

Elle est immense et isolée, mais sans l'allure formelle des demeures de ce calibre, sans cet air de supériorité accroché aux parois.

Je m'arrête au bord de l'allée en me demandant où il faut se garer. Une pelouse impeccable s'étend sur un bon hectare. Et le lac derrière la maison occupe tout le fond de la propriété, d'une barrière à l'autre. Les Green Mountains forment un si beau décor, si pittoresque, qu'on a du mal à imaginer la terrible tragédie vécue par ses propriétaires.

Je pousse un soupir de soulagement en apercevant le parking non loin du garage. Là, je peux enfin m'arrêter et couper le moteur.

Ma voiture n'a pas du tout la classe des lieux. Je m'en veux d'avoir choisi la moins chère de toutes. *Trente dollars par jour*. Je me demande si Verity est jamais entrée dans une Kia Soul. D'après l'article que j'ai lu sur son accident, elle conduisait une Range Rover.

J'attrape mon téléphone sur le siège passager pour prévenir Corey que je suis arrivée. Alors que je pose la main sur la poignée de la portière, je me raidis et regarde par la fenêtre.

— Merde !

C'est quoi, ce bordel ?

Je me frappe la poitrine pour m'assurer que mon cœur bat encore puis jette un nouveau coup d'œil sur le visage penché vers ma portière. Là, je me rends compte qu'il s'agit juste d'un enfant et me couvre la bouche en espérant qu'il n'ait pas entendu mon injure. Il ne rit pas, se contente de me fixer d'un air encore plus flippant que s'il avait fait exprès de m'effrayer.

C'est Jeremy en version miniature. Même bouche, mêmes yeux verts. J'ai lu dans un article qu'avec Verity ils avaient eu trois enfants. Ce doit être leur petit garçon.

Lorsque j'ouvre la portière, il recule d'un pas pour me laisser sortir.

— Salut ! lui dis-je.

Comme il ne répond pas, j'ajoute :

— Tu habites ici ?

— Oui.

Je me demande ce que ça peut être pour un gamin de grandir dans une telle demeure.

— Pas mal, dis-je entre mes dents.

— Avant, oui.

Là-dessus, il se détourne pour remonter l'allée en direction du perron. Je n'ai sans doute pas assez réfléchi à la situation de cette famille. Ce petit garçon, qui ne doit pas avoir plus de cinq ans, a perdu ses deux sœurs, et qui sait comment a réagi sa mère ? En tout cas, on sent Jeremy très affecté.

Je suis le gamin en me disant que je verrai plus tard pour la valise. Je ne me trouve qu'à quelques pas derrière lui lorsqu'il pénètre dans l'entrée et me ferme la porte au nez.

J'attends un instant en me disant qu'il ne manque pas d'humour, mais je vois par la vitre en verre dépoli qu'il file vers le couloir sans se retourner.

Bon, je ne vais pas le traiter de crétin. C'est un gosse, qui a déjà eu beaucoup de malheurs. *N'empêche que ce doit être un crétin.*

J'appuie sur la sonnette et attends.

Attends.

Attends.

Je sonne encore, toujours sans réponse. Jeremy a mentionné ses coordonnées dans le mail qu'il m'a envoyé, alors je lui envoie un SMS : *« C'est Lowen. Je suis sur le perron. »*

Puis j'attends.

Quelques secondes plus tard, j'entends des pas dans l'escalier. J'aperçois la silhouette de Jeremy qui s'approche de la porte. Juste avant de l'ouvrir, il s'arrête, comme pour respirer un coup. Sans savoir pourquoi, ça me rassure. Je ne suis pas la seule que cette situation rend nerveuse.

Étonnant comme sa gêne me réconforte. Même si ce n'était pas prévu au programme.

Il ouvre et, bien qu'il s'agisse de l'homme rencontré il y a quelques jours, il est… différent. Plus de costume cravate, fini son petit air mystérieux. Il est en jogging, tee-shirt et chaussettes.

— Salut !

Je n'aime pas trop le frémissement qui me parcourt mais préfère l'ignorer et réponds seulement :

— Salut !

Il me dévisage quelques secondes puis s'écarte et me fait signe d'entrer.

— Pardon, j'étais en haut. J'ai dit à Crew d'ouvrir. Il n'a pas dû m'entendre. Vous avez des bagages ?

— Oui, dans le coffre de ma voiture, mais j'irai les chercher plus tard.

— Elle est fermée ?

Je fais non de la tête.

— Je reviens ! lance-t-il en enfilant une paire de chaussures.

Il sort et je reste dans l'entrée, à regarder autour de moi. Rien de très différent de ce que j'ai vu sur Internet. Une cuisine sur la droite, un salon sur la gauche, un escalier entre les deux. Sur les photos, des meubles de rangement rouge foncé marquaient le seuil de l'office, mais ils ont disparu,

remplacés par des étagères et quelques armoires au-dessus du plan de travail.

Il y a deux fours et un réfrigérateur à porte vitrée. Je continue de contempler tout cela lorsque le petit garçon reparaît, sautillant dans l'escalier. Il passe devant moi d'un bond et va se servir un soda dont il peine à ouvrir le bouchon.

— Tu veux que je t'aide ?

— Oui, s'il vous plaît, répond-il en levant sur moi ses grands yeux verts.

Je n'arrive pas à croire que j'aie pu le traiter de crétin. Il a la voix si douce, de si petites mains. Je prends la bouteille et la décapsule puis la lui tends alors que s'ouvre la porte de l'entrée.

Jeremy jette un regard sévère sur son fils :

— Tu sais très bien que c'est défendu !

Il dépose ma valise contre le mur et s'empare du soda.

— Va te préparer pour la douche. J'arrive dans une minute.

Levant les yeux au ciel, Crew se dirige vers l'escalier.

Jeremy se tourne vers moi, les sourcils froncés :

— Ne faites jamais confiance à ce gamin. Il est plus futé que nous deux réunis.

Il avale une gorgée de soda avant de le ranger dans le réfrigérateur.

— Vous voulez boire quelque chose ?

— Non, merci.

Reprenant ma valise, il l'emporte vers l'entrée.

— J'espère que ça ne vous dérange pas si je vous donne la grande chambre. Nous dormons tous en haut, maintenant, et j'ai pensé que ce serait plus facile pour vous, car c'est à côté du bureau.

— Je ne sais pas si je vais passer la nuit ici, dis-je en le suivant.

Cet endroit me met mal à l'aise. J'ai plutôt envie de récupérer ce dont j'ai besoin pour aller ensuite dormir à l'hôtel.

— Croyez-moi, s'esclaffe-t-il, il va vous falloir au moins deux jours, et peut-être davantage.

Il me fait entrer dans la pièce, dépose mes bagages au pied du lit puis ouvre le placard.

— Je vous ai fait de la place pour que vous puissiez y suspendre ce que vous voudrez. Vous avez aussi une salle de bains. Je n'ai pas vérifié s'il y avait des affaires de toilette dedans. Prévenez-moi si vous avez besoin de quelque chose.

— Merci.

Dire que je vais dormir dans leur lit ! Mon regard se pose sur le chevet, sur les traces de dents au milieu… J'en détourne aussitôt les yeux. Jeremy risquerait de comprendre que je suis en train de me demander lequel, de lui ou de sa femme, a mordu la tête de lit en faisant l'amour. *Ai-je jamais eu droit à une séance aussi intense ?*

— Je vous laisse un petit peu ici ? demande Jeremy. Ou voulez-vous voir tout de suite le reste de la maison ?

— C'est bon, dis-je en sortant derrière lui.

Au moment de passer la porte, je m'arrête.

— Elle ferme à clef ?

— Je ne suis pas sûr d'avoir jamais essayé, dit-il en tournant la poignée. Mais il doit y avoir un moyen si vous y tenez.

Je n'ai plus dormi sans m'enfermer à clef depuis l'âge de dix ans. J'ai envie de le supplier, en même temps, je préfère ne pas trop insister.

— Non, merci.

— Bon, mais avant de monter à l'étage, puis-je vous demander sous quel nom vous allez reprendre cette série ?

Je n'y ai plus réfléchi depuis que Pantem a accepté les conditions que Jeremy m'avait conseillé de poser.

— Je ne sais pas trop… dis-je en haussant les épaules.

— J'aimerais vous présenter à l'infirmière de Verity sous votre nom de plume, pour le cas où vous préféreriez ne pas voir votre véritable identité attachée à la série.

Elle est à ce point atteinte qu'elle a besoin d'une infirmière ?

— Très bien. Je dirais…

En fait, je ne sais quoi répondre.

— Dans quelle rue êtes-vous née ?

— Laura Lane.

— Quel était le nom de votre premier animal ?

— Chase. C'était un yorkshire.

— Laura Chase. J'aime bien.

Ça me rappelle les questionnaires de quizz Facebook.

— Ce n'est pas comme ça que les gens trouvent leur nom de star du porno ?

— Noms de plume, noms de porno, se marre-t-il. Ça fonctionne à tous les niveaux. Allez venez, on va voir Verity maintenant. Ensuite, je vous emmènerai dans son bureau.

Il grimpe les marches deux à deux. Alors que j'ai vu un ascenseur à côté de la cuisine.

Verity doit être en fauteuil. *La pauvre.*

Il m'attend en haut de l'escalier, où le couloir donne d'un côté sur trois portes, de l'autre, sur deux. Jeremy tourne à gauche.

— Voici la chambre de Crew, annonce-t-il. Moi, je dors à côté.

Il se dirige en face, pour frapper à une porte fermée qu'il ouvre doucement.

Je ne sais pas trop à quoi je m'attendais, mais certainement pas à ça.

Allongée sur le dos, elle contemple le plafond, ses cheveux blonds étalés sur l'oreiller. Au pied du lit, une infirmière lui enfile des chaussettes. Crew s'est installé à côté de sa mère, un iPad à la main. Verity garde les yeux dans le vague, inconsciente de ce qui l'entoure.

Elle ne voit pas l'infirmière, ni moi, ni Crew, ni Jeremy alors qu'il lui passe la main sur le front. Elle cligne des paupières mais c'est tout. Sans répondre au geste tendre de l'homme avec qui elle a eu trois enfants. J'essaie de cacher la chair de poule qui hérisse la peau de mes bras.

— Elle avait l'air fatiguée, explique l'infirmière, alors j'ai préféré la mettre au lit plus tôt.

Tandis qu'elle remonte une couverture sur sa patiente, Jeremy va fermer les rideaux de la fenêtre.

— Elle a pris ses médicaments pour la soirée ?

L'infirmière soulève les pieds de Verity pour caler la couverture dessous.

— Oui, elle a tout ce qu'il lui faut jusqu'à minuit.

C'est une femme d'une cinquantaine d'années, aux courts cheveux roux. Elle nous jette un regard, à Jeremy puis à moi, l'air d'attendre les présentations.

D'un seul coup, il paraît se souvenir de ma présence et me désigne d'un geste du bras.

— Voici Laura Chase, l'auteur dont je vous ai parlé. Laura, voici April, l'infirmière de Verity.

Je lui serre la main mais la sens encore en train de m'examiner des pieds à la tête.

— Je vous aurais imaginée plus âgée, commente-t-elle.

Que répondre à ça ? Vu la façon dont elle m'observe, ça n'a rien d'un compliment, aussi je préfère l'ignorer.

— Enchantée, April.

— Moi aussi.

Puis elle attrape son sac sur la commode et se tourne vers Jeremy :

— À demain matin. Ça devrait bien se passer, cette nuit.

Elle pince la cuisse de Crew, et il s'écarte d'un mouvement vif en pouffant de rire. Je recule d'un pas pour la laisser sortir de la chambre.

Verity garde les yeux grands ouverts, pourtant on dirait qu'elle ne voit rien. Je ne suis pas sûre qu'elle se soit seulement rendu compte du départ de l'infirmière. *Se rend-elle compte de quoi que ce soit ?* Je plains Crew de tout mon cœur. Et Jeremy. Et Verity.

Je ne sais pas si j'aimerais rester vivante dans un tel état. Et dire que Jeremy est lié à cette vie… C'est trop déprimant. Cette maison, les tragédies qu'avait déjà connues cette famille, ce nouveau combat aujourd'hui…

— Crew, arrête. Je t'ai déjà dit d'aller prendre ta douche.

Le gamin lève les yeux vers son père mais ne bouge pas du lit.

— Je compte jusqu'à trois.

Crew repose son iPad tout en continuant à défier Jeremy.

— Un… deux…

À trois, son père se précipite sur lui, l'attrape par les chevilles et l'emporte.

— La nuit à l'envers.

— Pas encore ! couine le gamin en riant.

— Laura ! s'écrie Jeremy en me jetant un coup d'œil. Combien de secondes un enfant peut-il rester la tête en bas sans que son cerveau se retourne et le fasse parler à l'envers ?

Le petit jeu m'amuse.

— J'ai entendu dire vingt secondes, mais ce n'est peut-être que quinze.

— Non, papa ! Je vais la prendre, ma douche. Je veux pas que mon cerveau se retourne !

— Et tu vas te laver les oreilles ? Parce que, visiblement, elles ne fonctionnaient plus jusqu'à ce que je te dise de prendre ta douche.

— Promis !

Jeremy le jette sur son épaule puis le remet à l'endroit avant de le déposer par terre.

— Vas-y !

Je regarde le gamin se précipiter vers sa chambre, située juste en face. Ces jeux avec son père rendent la maison un peu plus avenante.

— Il est mignon. Quel âge a-t-il ?

— Cinq ans.

Jeremy soulève un peu le lit de Verity puis attrape une télécommande et allume la télévision.

Après quoi, on quitte la chambre ensemble et il ferme doucement la porte. Je l'attends au milieu du couloir quand il se retourne vers moi. Il glisse les mains dans les poches de son jogging gris. On dirait qu'il veut parler, s'expliquer davantage. Pourtant, il se contente de soupirer :

— Crew avait trop peur de dormir seul ici. C'est un vaillant petit bonhomme, mais ses nuits sont dures, parfois. Il voulait se rapprocher de sa maman, en même temps, il ne supportait pas la chambre d'en bas. Alors j'ai fini par installer tout le monde en haut. Autrement dit, vous avez le rez-de-chaussée pour vous.

Il éteint la lumière du couloir avant d'ajouter :

— Vous voulez voir son bureau ?

— Certainement.

Je le suis en bas, vers les doubles portes, derrière les marches de l'escalier. Il en ouvre une, et j'ai l'impression de pénétrer l'un des secrets les plus intimes de sa femme. La bibliothèque occupe deux murs, du sol au plafond, et des boîtes pleines de papiers s'entassent à côté. Quant à la table, *sa* table, elle s'étend d'un bout à l'autre de la pièce, le long d'une immense fenêtre donnant sur le jardin ; chaque centimètre est couvert de feuilles et de livres.

— Ce n'est pas la personne la plus organisée de la terre, commente Jeremy.

Ce en quoi je lui ressemble. Ça me fait sourire.

— Comme la plupart des écrivains.

— Ça va vous prendre un certain temps. J'aimerais bien m'en charger mais, pour moi, c'est du chinois.

Je m'approche d'une étagère, passe la main sur une rangée de couvertures, des éditions étrangères de ses œuvres. Je sors un roman en allemand, l'examine.

— Elle a un ordinateur de bureau et un portable, poursuit Jeremy. Je vous ai inscrit les mots de passe sur un Post-it. Et voici le carnet où elle prenait sans cesse des notes, recopiait ses idées. Il lui arrivait d'en inscrire sur des serviettes en papier, d'en marquer sous la douche sur cet agenda étanche. Un jour, elle s'est servie d'un feutre sur une couche de Crew. On était au zoo et elle n'avait pas de carnet sous la main.

Il tourne sur lui-même pour examiner le reste du bureau comme s'il n'y avait plus mis les pieds depuis un certain temps.

— Le monde lui servait de manuscrit, elle ne reculait devant rien.

— Je n'avais pas idée de ce qui m'attendait, dis-je, gagnée par son enthousiasme.

— Je ne plaisantais pas en disant qu'il vous faudrait peut-être passer la nuit ici. En fait, il pourrait s'agir d'un ou deux jours. N'hésitez pas, restez tout le temps nécessaire. Soyez bien certaine de récupérer tout ce qu'il vous faut au lieu de retourner à New York sans savoir comment aborder tout cela.

Je contemple maintenant l'étagère où s'alignent les livres de la série que je vais reprendre. Il doit y en avoir neuf au total. Six ont été publiés, trois sont encore attendus. La série s'intitule *Les Nobles Vertus* et chaque volume traite de l'une d'elles. Les trois qui me restent sont le Courage, la Vérité et l'Honneur.

Soulagée de constater qu'il y a là plusieurs exemplaires de chaque titre, j'en prends un et me mets à le feuilleter.

— Vous les avez déjà lus ? s'enquiert Jeremy.

Je fais non de la tête car je ne veux pas lui avouer que j'ai écouté le livre audio, de peur qu'il ne me pose des questions dessus.

— Pas encore. Je n'ai pas eu le temps, entre le moment où j'ai signé le contrat et celui où je suis arrivée ici. Lequel préférez-vous ?

— Je n'en ai plus lu moi non plus, pas après le premier.

— Ah bon ?

— Je n'avais pas envie d'entrer dans sa tête.

Là, je réprime un sourire, car il me rappelle un peu Corey. Incapable de détacher le monde créé par sa femme de celui où elle vit. Au moins, Jeremy semble avoir un peu plus confiance en lui que Corey.

Je contemple la pièce, un rien submergée, encore que je ne sache pas trop si c'est à cause de la présence de Jeremy ou du chaos que je vais devoir trier.

— Je ne sais pas par où commencer.

— Là, je vous laisse choisir. D'ailleurs, je devrais aller voir ce que fait Crew. Installez-vous. N'hésitez pas si vous voulez boire et manger… la maison est à vous.

— Merci.

Il sort en refermant la porte et je m'installe au bureau de Verity. Son fauteuil doit valoir plus cher qu'un mois de loyer de mon appartement. Je me demande à quel point il est plus facile d'écrire quand on a tout l'argent dont on peut rêver. Meubles confortables, de quoi s'offrir les services d'une masseuse, plus d'un ordinateur. En même temps, ce doit être stressant. J'ai juste un portable auquel il manque une touche, et je dispose du Wi-Fi quand un de mes voisins oublie de le protéger par un mot de passe. Je m'installe sur une vieille chaise de salle à manger et un bureau improvisé, en fait, une table pliante en plastique, achetée vingt-cinq dollars sur Amazon.

La plupart du temps, je n'ai même pas assez d'argent pour mettre de l'encre et du papier dans mon imprimante.

Alors effectivement, ces quelques jours dans le bureau de Verity pourront m'aider à vérifier ma théorie : plus on est riche, plus on peut devenir créatif.

Je prends le deuxième livre de la série, l'ouvre dans l'intention d'y jeter un coup d'œil pour voir comment elle a enchaîné avec le précédent.

Et je me retrouve à le lire pendant trois heures d'affilée.

Je n'ai pas bougé de ma place, dévorant, chapitre après chapitre, cette intrigue aux personnages plus tordus les uns que les autres. Vraiment *tordus*. Il va me falloir du temps pour me fondre dans cette tournure d'esprit. Pas étonnant que Jeremy n'ait rien lu d'elle. Le personnage principal est toujours le méchant, point de vue totalement nouveau pour moi. J'aurais vraiment dû y jeter un coup d'œil avant de venir ici.

Je me lève pour m'étirer un peu ; à vrai dire, je n'ai mal nulle part, jamais je ne m'étais assise dans un fauteuil aussi confortable.

Je regarde autour de moi sans trop savoir si je vais commencer par des textes imprimés ou sur ordinateur.

Finalement, je décide d'examiner son bureau, ouvre plusieurs fichiers Word, apparemment son programme préféré ; ils se rapportent tous aux livres qu'elle a déjà publiés. Je verrai ça plus tard, ce qui m'intéresse en ce moment, ce sont ses projets pour la suite. Et là, je constate que tous les papiers imprimés correspondent aux dossiers dans l'ordinateur.

Verity devait être de ces auteurs qui notent leur première inspiration à la main. Je jette un coup d'œil vers les boîtes entassées contre le mur du fond, recouvertes d'une mince couche de poussière. J'en ouvre plusieurs, qui contiennent des manuscrits à diverses étapes de la rédaction, mais il s'agit des livres qu'elle a déjà publiés. Je n'y trouve aucun indice de ce qu'elle projetait d'écrire ensuite.

En attaquant le sixième épisode, je tombe sur un titre qui ne me dit rien du tout : *Ainsi soit-il*.

Je feuillette les premières pages, dans l'espoir d'y trouver un indice de l'épisode suivant. Mais je constate vite qu'il n'en sera rien. Celui-là semble si… personnel. Je reviens à la première page du chapitre un et lis le début.

Parfois, je repense au soir où j'ai rencontré Jeremy et je me demande ce que serait devenue ma vie si nos regards ne s'étaient pas croisés.

À la vue du nom de Jeremy, je comprends tout : *c'est une autobiographie.*

Pas du tout ce que je cherchais. Je ne suis pas payée pour écrire ça. Autant passer mon chemin. Cependant, je vérifie que la porte est toujours bien fermée, parce que je suis curieuse. Et puis, au fond, cela fait également partie de mes recherches. Il faut que je comprenne comment fonctionne l'esprit de Verity afin de voir quelle autrice elle est. *Du moins, c'est une bonne excuse.*

J'emporte le manuscrit sur le canapé, m'installe le plus confortablement possible et commence ma lecture.

AINSI SOIT-IL

Verity Crawford

Note de l'auteur :

La chose que je déteste le plus dans les autobiographies, ce sont les idées fausses qui imprègnent chaque phrase. Un écrivain ne devrait jamais avoir l'audace d'écrire sur lui-même à moins d'arracher chaque couche de protection entre son âme et ses livres. Chaque mot devrait provenir du plus profond de ses tripes, quitte à lui déchirer la chair et les os pour se libérer ; horrible, sincère, sanglant, un peu terrifiant, mais totalement vrai. Une véritable autobiographie ne pousse pas le lecteur à aimer l'auteur. Nul n'est foncièrement aimable. On ne devrait, au mieux, refermer une autobiographie que dans une déplaisante aversion de son auteur.

Je m'y tiendrai.

Ce que vous allez lire pourrait parfois tant vous déplaire que vous aurez envie de tout recracher, pourtant, vous finirez par l'avaler et cela entrera en vous, dans vos tripes, et cela vous fera souffrir.

Pourtant… malgré ce généreux avertissement, vous allez continuer à absorber mes paroles, puisque vous voilà.

Humain.

Curieux.

Continuez.

Chapitre un

« Trouve ce que tu aimes et laisse-le te tuer »,
Charles Bukowski

Parfois, je repense au soir où j'ai rencontré Jeremy et je me demande ce que serait devenue ma vie si nos regards ne s'étaient pas croisés. Étais-je destinée dès le début à connaître une fin si tragique ? Ou ma fin tragique ne serait-elle pas le résultat de mauvais choix plutôt que du destin ?

Bien sûr, je n'ai pas encore connu une fin tragique, sinon, je ne pourrais raconter ce qui m'y a menée. Néanmoins, cela va m'arriver. Je le sens, comme j'ai senti venir la mort de Chastin. Et, tout comme j'ai assumé son sort, j'assumerai le mien.

Je ne dirais pas que j'étais perdue avant la fête où j'ai rencontré Jeremy, mais je n'avais certes pas trouvé mon chemin, jusqu'au moment où j'ai croisé son regard posé sur moi depuis l'autre bout de la salle.

J'avais déjà eu des petits amis. Y compris des coups d'un soir. Mais à l'époque, je n'imaginais pas pouvoir vivre avec quelqu'un d'autre. Dès que je l'ai aperçu, je me suis mise à fantasmer sur notre première nuit ensemble, sur notre mariage, sur notre lune de miel, sur nos enfants.

Jusqu'à cet instant, l'idée de l'amour m'avait paru plutôt fabriquée. Un truc de supermarché. Un plan marketing pour les fabricants de cartes de vœux. Ça ne m'intéressait pas. Tout ce que je voulais, ce soir-là, c'était me saouler gratos et trouver un riche investisseur pour baiser. J'avais déjà rempli la moitié du contrat puisque j'en étais à mon troisième Moscow Mule et, à en juger par l'expression de Jeremy Crawford, ce serait mission accomplie quand je quitterais cette soirée. Il paraissait riche, et puis c'était un gala de charité, après tout. Les gens pauvres ne s'y présentent que s'ils sont au service des riches.

À part moi.

Il discutait avec d'autres hommes mais, chaque fois qu'il jetait un coup d'œil dans ma direction, j'avais l'impression qu'on se trouvait tous les deux seuls dans cette pièce. De temps en temps, il me souriait. Normal. Ce soir-là, je portais ma robe rouge, celle que j'avais chipée chez Macy's. *Pas de jugement hâtif, svp. J'étais une artiste affamée et ce truc coûtait une fortune.* J'avais bien l'intention de rembourser dès que j'aurais de l'argent. Je donnerais cette somme à une œuvre ou je sauverais un bébé, ou quelque chose de ce genre. Ce qu'il y a de bien avec ce type de péchés, c'est qu'on n'est pas obligé de les expier sur-le-champ. Et cette robe rouge m'allait trop bien pour que je la laisse passer.

C'était une tenue qui invitait au sexe, qui s'ouvrait bien quand on écartait les jambes. Les femmes commettent souvent l'erreur, quand elles choisissent leur tenue en vue de ce genre d'événement, de ne pas l'envisager du point de vue de l'homme. Une femme veut offrir une jolie poitrine à celui qui va la serrer dans ses bras. Même si cela suppose de se coincer dans des sous-vêtements impossibles à enlever. Tandis qu'un homme qui contemple une robe ne tombe pas en admiration devant sa coupe qui épouse si bien les hanches ou marque finement la taille, mais cherche comment l'enlever le plus vite possible. Comment poser la main sur la cuisse de cette fille s'ils sont assis l'un près de l'autre à table ?

Comment la baiser dans la voiture sans devoir d'abord se taper fermetures Éclair et sous-vêtements gainants ? Comment la baiser dans les toilettes sans devoir complètement la déshabiller ?

Et le résultat de cette robe volée a été oui, oui, oh oui !

Une fois que je l'ai revêtue, je me suis rendu compte qu'il ne pourrait jamais quitter la soirée sans avoir tenté quelque chose. J'ai alors décidé de ne plus m'occuper de lui. Ça me donnait l'air trop désespérée. Je devenais la proie. Tant pis, je resterais le temps qu'il faudrait.

Et il a fini par venir. J'étais installée au bar, lui tournant le dos, lorsqu'il a posé une main sur mon épaule et s'est penché pour faire signe au serveur. Il ne me regardait même pas, mais il ne retirait pas sa main non plus. Comme si je lui appartenais, tout simplement. Au moment de commander, il a penché la tête vers moi en lançant :

— Garçon ! Surtout ne lui servez plus que de l'eau !

Je ne m'attendais pas à ça. Tout en m'accoudant au bar, je me suis tournée vers lui, et là, il a lâché mon épaule en laissant glisser ses doigts le long de mon bras jusqu'au coude. Furieuse, j'ai ressenti comme une décharge électrique.

— Je suis parfaitement capable de décider quand je dois m'arrêter de boire.

Il m'a décoché un sourire moqueur que je n'ai pu m'empêcher de trouver séduisant, malgré son arrogance.

— Je n'en doute pas.

— Je n'ai bu que trois verres de la soirée.

— Parfait !

Alors, j'ai rappelé le serveur :

— Un autre Moscow Mule, je vous prie !

Le type nous a interrogés du regard, d'abord moi, puis Jeremy, puis de nouveau moi.

— Désolé, madame. On m'a prié de vous donner de l'eau.

— J’ai entendu ce monsieur vous dire ça, ai-je répondu en levant les yeux au ciel. Mais je ne le connais pas, il ne me connaît pas, et je voudrais un autre Moscow Mule.

— Donnez-lui de l’eau, a tranché Jeremy.

Il m’attirait vraiment mais cette attitude machiste m’exaspérait. Quant au serveur, il a fini par lever les bras :

— Je ne veux pas me mêler à ça ! Si vous voulez boire quelque chose, adressez-vous donc à mon collègue !

Il désignait le bar d’en face. J’ai saisi mon sac et suis partie, la tête haute. Arrivée devant l’autre comptoir, j’ai trouvé un tabouret où j’ai pris place pour attendre mon tour. C’est là que Jeremy est venu s’accouder près de moi :

— Vous ne m’avez pas laissé le temps de vous expliquer pourquoi je préférerais que vous preniez de l’eau.

— Pardon, je ne savais pas que je vous devais quoi que ce soit.

Ça l’a fait rire et il s’est adossé au bar en me dévisageant, la tête inclinée, un léger sourire aux lèvres.

— Je vous observe depuis l’instant où je suis entré. Vous avez bu trois cocktails en trois quarts d’heure et, si vous continuez à ce rythme, je ne pourrai plus vous proposer de rentrer avec moi. Je préférerais vous demander ça tant que vous n’êtes pas ivre.

Sa voix résonnait comme s’il avait la gorge enrobée de miel. Je soutenais son expression en me demandant à quoi il jouait. Comment un homme aussi beau et, en principe, riche, pouvait-il se montrer aussi prévenant ? Sans doute était-ce de l’outrecuidance, cependant, son audace m’attirait.

C’est là que le serveur est intervenu :

— Que puis-je pour vous ?

Je me suis redressée, détournée de Jeremy pour répondre :

— Un verre d’eau, s’il vous plaît.

— Deux ! a coupé Jeremy.

Et voilà.

Cela remonte à des années, au point que je ne me rappelle pas chaque détail, mais, dès cet instant, je me suis sentie attirée par cet homme, comme jamais. J'aimais le son de sa voix, sa confiance en lui, ses dents, si parfaites et si blanches. J'aimais sa barbe de trois jours, juste assez fournie pour égratigner mes cuisses, et même les marquer s'il y restait assez longtemps.

J'appréciais qu'il ne craigne pas de me toucher quand on se parlait et, chaque fois que ses doigts m'effleuraient, j'en avais des frissons.

Une fois nos verres terminés, il m'a conduite vers la sortie, sa main plaquée au creux de mes reins.

Il m'a tenu la porte de sa limousine pour me faire entrer et s'est assis en face de moi plutôt qu'à côté. L'habitacle sentait bon, même si je savais que c'était le parfum d'une autre femme qui m'y avait précédée. Et puis j'ai aperçu la bouteille de champagne à moitié pleine à côté de deux flûtes dont l'une portait encore des traces de rouge à lèvres.

Qui est-ce ? Et pourquoi a-t-il quitté cette soirée avec moi plutôt qu'avec elle ?

J'ai préféré ne pas lui poser ces questions, car une seule chose comptait alors : qu'il ait quitté la soirée avec moi.

Les deux premières minutes, on n'a rien dit, simplement occupés à se regarder. Il savait qu'à cet instant j'étais toute à lui, au point qu'il a commencé à me soulever la jambe pour la poser sur le siège, près de lui. Il a laissé sa main sur ma cheville tout en contemplant ma poitrine qui se soulevait en réponse à ses caresses.

— Quel âge as-tu ? a-t-il demandé.

Je n'ai pas répondu tout de suite, car il semblait plus vieux que moi, dans les vingt-huit, trente ans. Je ne voulais pas lui faire peur, alors j'ai fini par prétendre en avoir vingt-cinq.

— Tu parais plus jeune.

Il savait très bien que je mentais. J'ai ôté mes chaussures, promené le pied sur sa cuisse.

— Vingt-deux.

— Oh, la menteuse ! s'est-il esclaffé.

— Je déforme la vérité quand ça en vaut le coup. J'écris.

Sa main remontait le long de ma jambe.

— Et toi, quel âge ?

— Vingt-quatre.

C'était aussi vrai que ce que j'avais pu lui dire.

— Disons… vingt-huit ?

— Vingt-sept, a-t-il rectifié en souriant.

Sa main venait de se poser sur mon genou. J'avais envie qu'il continue plus haut, entre mes jambes, je le désirais, mais pas là. J'avais envie de partir avec lui, de voir où il vivait, de mesurer le confort de son lit, de sentir ses draps, de goûter sa peau.

— Où est ton chauffeur ?

Il s'est retourné vers l'avant.

— Je ne sais pas, a-t-il répondu. Ce n'est pas ma voiture.

Il disait ça d'un air malicieux et je ne savais plus s'il plaisantait ou non. Je n'arrivais pas à croire que cet homme ait pu m'entraîner dans un véhicule qui ne lui appartenait pas.

— À qui appartient cette voiture, alors ?

Détournant les yeux, il les a posés sur sa main, celle qui traçait des cercles sur mon genou.

— Je ne sais pas.

Moi qui m'attendais à ce que mon désir s'évanouisse en découvrant qu'il n'était peut-être *pas* riche, je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— Je suis infirmier depuis peu. J'ai garé ma voiture pas loin. Une Honda Civic. Parce que je n'ai pas les moyens de payer le voiturier dix dollars.

À mon grand étonnement, j'étais ravie qu'il m'ait amenée dans cette limousine qui ne lui appartenait pas. Il n'était pas riche, *pourtant, j'avais quand même envie de baiser avec lui.*

J'ai fini par avouer à mon tour :

— Et moi, je fais le ménage dans les bureaux. J'ai récupéré l'invitation à cette soirée dans une poubelle.

Il a souri et je n'ai jamais eu autant envie d'embrasser des lèvres que les siennes à ce moment-là.

— Tu es futée !

Alors que sa main se faufilait derrière ma cuisse pour mieux m'attirer vers lui, je me suis rapidement glissée à califourchon sur ses genoux. Après tout, c'était à cela que servait ce genre de robe. Je le sentais durcir entre mes jambes, tandis qu'il posait un doigt sous ma lèvre ; j'ai passé la langue sur la pulpe de son pouce, ce qui lui a arraché un soupir. Pas un grognement ni un gémissement. Un soupir, comme s'il n'avait jamais vécu un moment aussi sensuel.

— Comment t'appelles-tu ?

— Verity.

— Verity. *Verity*. C'est très joli.

Il contemplait ma bouche mais, comme il se penchait pour m'embrasser, j'ai reculé.

— Et toi ? ai-je demandé.

— Jeremy.

Il a répondu vite, comme s'il n'avait pas le temps, comme si ça retardait son baiser. Ce mot avait à peine franchi ses lèvres qu'elles se posaient sur les miennes ; c'est là que la lumière du plafonnier s'est allumée. On s'est tous les deux figés, soudain paralysés, alors que quelqu'un s'installait au volant.

— Merde ! a murmuré Jeremy contre ma bouche. Il ne pouvait pas plus mal tomber.

Là-dessus, il m'a écartée de lui pour ouvrir la portière et m'attirer au-dehors à l'instant même où le conducteur se rendait compte qu'il y avait quelqu'un à l'arrière.

— Hé ! a-t-il crié.

Jeremy m'a attrapée par la main pour m'entraîner mais je ne pouvais pas courir avec ces chaussures. J'ai tiré sur son bras et il s'est arrêté le temps que je les enlève.

— Hé ! criait encore le type. Qu'est-ce que vous fichiez dans ma voiture ?

Jeremy les a ramassées et on a dévalé la rue en riant dans la nuit, pour rejoindre sa Honda. Il n'avait pas menti à ce sujet, encore qu'il s'agissait du dernier modèle, ce qui n'était pas rien. Il m'a poussée contre la portière passager, avant de jeter mes chaussures sur le trottoir, pour mieux caresser mes cheveux.

— C'est vraiment ta voiture ? lui ai-je soudain demandé.

Le sourire aux lèvres, il a sorti ses clefs et a déverrouillé la serrure, pour prouver sa bonne foi. Ce qui m'a fait rire.

Là, il m'a dévisagée, nos bouches si proches, j'en aurais presque juré qu'il était en train d'imaginer ce que pourrait être notre vie à deux. On ne contemple pas quelqu'un ainsi – avec tout son passé qui semble se dérouler dans ses yeux – sans imaginer en même temps l'avenir.

Fermant les yeux, il m'a donné un baiser. Empli de désir et de respect – deux choses que nombre d'hommes ne savent pas associer.

Ses doigts traçaient une caresse délicieuse dans mes cheveux, et sa langue se faufilait dans ma bouche. Lui aussi appréciait ce moment, je le sentais à sa façon de m'embrasser. On savait peu de choses l'un de l'autre, et c'était presque mieux ainsi. Partager un tel baiser avec un inconnu, c'était un peu dire :

— *Je ne te connais pas, mais je crois que je t'apprécierais beaucoup si c'était le cas.*

Et j'appréciais qu'il croie pouvoir m'aimer. Pour un peu, il m'aurait convaincue que j'étais aimable.

Quand il s'est détaché de moi, j'ai eu envie de continuer. Je voulais que ma bouche suive la sienne, que nos doigts restent entrelacés. Ce fut un supplice de rester sur le siège passager de sa voiture alors qu'il conduisait. Intérieurement, je me consumais pour lui. Il avait allumé un feu en moi et je ne voulais pas l'éteindre.

Il m'a invitée à dîner avant de me baiser.

On s'est assis l'un à côté de l'autre dans notre box de restaurant, pour y manger des frites et boire des milk-shakes au chocolat entre deux baisers. La salle était presque vide, si bien que personne n'a rien vu quand sa main s'est faufilée entre mes cuisses. Personne ne m'a entendue gémir. Personne n'a remarqué qu'il reposait sa main sur la table en murmurant qu'il n'allait pas me donner un orgasme en plein restaurant.

Je n'aurais pas dit non.

— Alors, ai-je répondu, emmène-moi dans ton lit.

Et c'est ce qu'il a fait. Son lit se trouvait au milieu d'un studio en plein Brooklyn. Il n'était pas riche, c'était à peine s'il avait pu payer notre repas de ce soir. Mais je m'en fichais. Je le regardais se déshabiller lorsque je me suis rendu compte que j'allais faire l'amour pour la première fois.

J'avais déjà baisé, mais cela n'avait engagé que mon corps. Tandis que là, j'y mettais tellement plus, à commencer par mon cœur qui débordait – de quoi ? Je l'ignorais. Il était resté vide avec les autres hommes que j'avais connus avant Jeremy.

Étonnant tout ce qu'on pouvait ressentir quand on y mettait plus que son corps. Là, j'y allais de tout mon cœur, de toutes mes tripes, mais aussi de mon esprit, de mes espérances. Je suis tombée à ce moment. Pas amoureuse. Juste… *tombée.*

Comme si j'avais passé ma vie au bord d'une falaise et qu'enfin, après avoir rencontré Jeremy, je trouvais la force de me lancer. Car, cette fois,

j'étais certaine de ne pas tomber, mais de m'envoler.

Quand j'y repense, je comprends quelle folie j'ai commise en craquant si vite pour lui. Mais ce n'était fou que parce que ça ne s'est jamais arrêté. Si le lendemain au réveil je m'étais glissée en douce hors de chez lui, ça n'aurait jamais constitué qu'un agréable coup d'un soir que j'aurais fini par oublier. Seulement, je ne suis pas partie, alors c'est devenu autre chose. Jour après jour, ce premier soir prenait davantage d'importance. C'est ainsi que fonctionnent les coups de foudre. Ils ne se révèlent que petit à petit, quand on reste assez longtemps avec l'autre pour en prendre conscience.

On n'a pas quitté son studio avant trois jours.

On se faisait livrer des plats chinois. On baisait. On commandait une pizza. On baisait. On regardait la télé. On baisait.

Le lundi, on s'est tous les deux fait porter pâles au travail et, le mardi, j'étais obsédée. Par son rire, par son sexe, par sa bouche, par son savoir-faire, par ses histoires, par ses mains, par sa gentillesse, par cet élan aussi nouveau qu'intense qui me poussait à lui plaire.

J'avais besoin de lui plaire.

De le faire sourire, respirer, ouvrir les yeux le matin.

Et, pendant un certain temps, ça a marché. Il m'aimait plus que tout, plus que personne. J'étais sa seule raison de vivre.

Jusqu'au jour où il a découvert la chose qui comptait encore davantage que moi, à ses yeux.

5

C’est comme si j’avais ouvert le tiroir des sous-vêtements de Verity pour me mettre à fouiller parmi la soie et la dentelle. Je sais bien que je ne devrais pas lire ça. Ce n’est pas la raison qui m’amène. Cependant…

Je laisse le manuscrit sur le canapé, à côté de moi, et je le regarde. Je me pose tellement de questions sur Verity. Elle ne peut pas y répondre et Jeremy ne le souhaite sans doute pas non plus. Il faut que j’apprenne à la connaître, pour voir comment fonctionne son esprit, or rien ne vaut une autobiographie pour obtenir ce type de renseignements. Surtout d’une telle franchise.

Je vois bien que je me laisse distraire, alors que je ne devrais pas. Je suis ici pour trouver ce dont j’ai besoin avant de débarrasser le plancher. Ils en ont assez vu comme ça, ils n’ont pas encore besoin qu’une intruse vienne fouiller dans leurs placards.

Je m’installe devant l’énorme bureau, sors mon téléphone. Il est déjà plus de vingt-trois heures, je suis arrivée en début de soirée mais je n’ai pas vu le temps passer. Et je n’ai pas entendu un bruit à l’extérieur. À croire qu’on a insonorisé les lieux.

C’est peut-être le cas, voilà le luxe que j’aimerais pouvoir m’offrir.

J’ai faim.

Étonnante sensation dans une maison qu’on ne connaît pas. Je sais que Jeremy m’a dit de me servir, alors je me dirige vers la cuisine.

Mais je m'arrête sur le seuil en ouvrant la porte.

Effectivement, le bureau est insonorisé, sinon, j'aurais perçu tout ce bruit. Ça vient de l'étage, et je dois m'immobiliser pour saisir de quoi il s'agit. En espérant que ce n'est pas ce que je crois.

Je me dirige discrètement vers le pied de l'escalier. Le bruit provient bien de la chambre de Verity. Un lit qui grince. *Sans arrêt.* Le genre de craquements émis quand un homme chevauche une femme.

Bordel ! Je me couvre la bouche d'une main tremblante. *Non, non, non !*

J'ai lu un article sur ce genre de chose. Une femme dans le coma depuis un accident de voiture vivait dans une maison de repos et son mari lui rendait visite tous les jours. Le personnel a commencé à se douter qu'il lui faisait l'amour, alors ils ont posé des caméras. Et il a été arrêté pour viol car son épouse ne pouvait donner son consentement.

Tout comme Verity.

Il faudrait que j'intervienne. *Mais comment ?*

— C'est bruyant, je sais.

Je sursaute et pivote sur mes talons pour me retrouver face à lui.

— Je peux l'éteindre si ça vous dérange, propose Jeremy.

— Vous m'avez fait peur.

Je ne peux retenir un soupir de soulagement à l'idée que ce que j'entends n'a rien à voir avec ce que je croyais.

— C'est son lit d'hôpital, explique-t-il. Il est programmé pour soulever différentes parties du matelas toutes les deux heures. Ça soulage ses points de compression.

J'en ai la nuque toute crispée. Pourvu qu'il n'ait pas compris à quoi je pensais. Je me passe une main sur les joues pour dissimuler leur rougeur. J'ai la peau très blanche et, au moindre stress, à la moindre excitation, à la moindre gêne, elle me trahit, se couvre de taches rouges. Si seulement je pouvais alors me glisser sous le luxueux tapis des gens riches et disparaître !

Je m'éclaircis la gorge :

— Ça existe ce genre de lit ?

J'en aurais bien offert un à ma mère durant ses soins palliatifs. C'était l'enfer d'essayer de la retourner.

— Oui, mais ça coûte affreusement cher. Plusieurs milliers de dollars. Et ce n'est pas pris en charge par la sécurité sociale.

Je manque de m'étouffer, mais lui continue :

— Je fais réchauffer des restes. Vous avez faim ?

— Je comptais me rendre à la cuisine.

— Bon, c'est juste de la pizza.

— Parfait.

J'ai *horreur* de la pizza.

Le micro-ondes s'arrête au moment où Jeremy s'en approche. Il en sort une assiette, me la tend, en prépare une pour lui.

— Ça se passe bien dans le bureau ? demande-t-il.

— Oui, dis-je en sortant une bouteille d'eau du réfrigérateur. Mais vous avez raison. Il y a énormément de choses. Ça va me prendre au moins deux jours.

Il s'appuie sur le plan de travail en attendant que sa pizza soit chaude.

— Vous travaillez mieux la nuit ?

— Oui. Je me couche tard et je dors presque toute la matinée. Ça ne vous dérange pas, j'espère.

— Pas du tout. En fait, je suis un oiseau de nuit, moi aussi. L'infirmière part le soir et revient à sept heures du matin, comme ça je reste auprès de Verity jusqu'à minuit et je peux lui donner ses médicaments.

Armé de son assiette, il vient s'asseoir à table en face de moi.

Je n'arrive pas à le regarder dans les yeux. Je pense encore trop au manuscrit de Verity, quand elle raconte comment il lui posait la main entre les jambes. *Je n'aurais jamais dû lire ça.* Maintenant, je vais rougir chaque fois que je le croiserai. Il a aussi de trop belles mains, et ça n'arrange rien.

Il faut que je pense à autre chose.

— Elle vous a déjà parlé de la série qu'elle écrivait ? À quoi elle destinait ses personnages ? Quelle fin elle envisageait ?

— En tout cas, je ne m'en souviens pas, marmonne-t-il en coupant un morceau de pizza, l'air absent. À l'époque de son accident, ça faisait déjà un moment qu'elle n'écrivait plus rien. Pas plus qu'elle n'en parlait.

— Son accident remonte à combien de temps ?

Je connais déjà la réponse, mais je ne veux pas lui avouer que j'ai vérifié sur Google l'histoire de toute sa famille.

— Pas très longtemps après la mort de Harper. Ensuite, elle a passé un bon moment en coma artificiel, puis plusieurs semaines dans un centre de rééducation. Ça ne fait même pas un mois qu'elle est rentrée.

Il mâche un morceau de pizza, et je m'en veux de lui avoir parlé de ça, même si la conversation n'a pas l'air de trop le déranger.

— J'étais la seule personne à m'occuper de ma mère avant sa mort. Je n'ai ni frère ni sœur. Je sais à quel point ça peut être difficile.

— *C'est* difficile, reconnaît-il. Mes condoléances pour votre mère, au fait. Je ne crois pas vous l'avoir dit quand vous m'en avez parlé, dans ce café.

Je lui souris mais n'ajoute rien. Je ne tiens pas à ce qu'il me pose des questions sur elle. Je préfère me concentrer sur lui et Verity.

Mon esprit revient sans cesse au manuscrit, car j'ai beau savoir peu de choses sur l'homme assis en face de moi, j'ai l'impression de bien le connaître. Au moins d'après ce qu'elle en dit.

Je suis curieuse de savoir comment fonctionnait leur couple et pourquoi elle a fini son premier chapitre par cette phrase : *« Jusqu'au jour où il a découvert la chose qui comptait encore davantage que moi, à ses yeux. »*

C'est inquiétant. Comme si elle s'apprêtait à révéler un horrible secret sur cet homme. À moins qu'il ne s'agisse d'une figure de style pour finir

par avouer que c'est un véritable saint et que leurs enfants comptent plus qu'elle, pour lui.

Toujours est-il que je meurs d'impatience de lire la suite, et ça m'ennuie, car je ferais mieux de me concentrer sur bien d'autres choses, sauf que je n'ai qu'une envie, m'installer confortablement et me plonger dans l'histoire de Jeremy et Verity. Je suis vraiment pathétique.

En fait, ce n'est peut-être même pas ça. J'ai vu qu'une autrice avait reconnu utiliser le nom de son mari dans chacun de ses manuscrits, le temps d'en attribuer un à son personnage principal. C'est peut-être ce qu'a fait Verity. Elle se lançait peut-être dans un autre ouvrage de fiction où le nom de Jeremy n'était qu'un substitut.

Et je pense qu'il n'y a qu'un moyen de savoir si ce que j'ai lu correspond à la réalité.

— Comment avez-vous rencontré Verity ?

Il porte un pepperoni à sa bouche en souriant.

— À une soirée, dit-il en s'adossant à sa chaise.

D'un seul coup, il perd son petit air triste.

— Elle portait la robe la plus incroyable que j'aie jamais vue. Rouge et si longue qu'elle traînait un peu par terre. C'était renversant. On a quitté la soirée ensemble et, une fois dehors, j'ai vu une limousine garée en face, alors j'ai ouvert la portière et on est entrés à l'intérieur pour bavarder. Jusqu'à ce que le chauffeur rapplique, ce qui m'a obligé à reconnaître que ce n'était pas ma voiture.

Comme je ne suis pas censée le savoir, je m'efforce de rire.

— Ce n'était pas la vôtre ?

— Non, je voulais juste l'impressionner. Mais on a dû filer en vitesse, parce que le bonhomme n'était pas content.

Il sourit toujours, comme s'il revivait avec délice cette soirée en compagnie de Verity et de cette maudite robe rouge.

— Et on est devenus inséparables.

Difficile pour moi de sourire à cette idée. Quand je songe à leur bonheur d'alors et à ce qu'il en est advenu… je me demande si cette autobiographie explique en détail comment ils sont passés du point A au point B. Au début, elle mentionne la mort de Chastin. Ce qui signifie qu'elle l'a écrite après cette immense tragédie. À moins qu'elle ne l'y ait ajoutée ensuite. Je me demande combien de temps elle a déjà passé dessus.

— Verity écrivait déjà quand vous avez fait sa connaissance ?

— Non, elle était toujours à l'université. Elle a écrit son premier livre beaucoup plus tard, quand j'ai dû partir quelques mois à Los Angeles. Ça devait l'aider à passer le temps en attendant mon retour. Au début, ils ont été refusés par plusieurs éditeurs mais, une fois qu'elle a vendu son premier manuscrit, tout a été… Enfin, tout s'est passé très vite. Nos vies ont changé en presque vingt-quatre heures.

— La célébrité ne l'a pas trop perturbée ?

— Je pense que ça a été plus difficile pour moi que pour elle.

— Parce que vous préférez passer inaperçu ?

— Ça se voit tant que ça ?

— Vous êtes introverti, comme moi.

— Alors, dit-il en riant, Verity n'est pas faite pour vous. Elle aime la lumière des projecteurs, les fêtes extravagantes. Tout ce qui me met mal à l'aise. Je préfère rester ici avec les enfants.

Son expression s'altère quelque peu quand il se rend compte qu'il a fait allusion à ses filles au présent.

— Avec *Crew*, corrige-t-il en croisant les mains sur sa nuque comme s'il s'étirait. J'ai encore du mal à croire qu'elles ne sont plus là.

Son regard se perd dans le vide alors qu'il poursuit :

— Je trouve encore des cheveux à elles sur le canapé, leurs chaussettes dans le sèche-linge. Parfois, je les appelle quand je voudrais leur montrer quelque chose, comme s'il était possible qu'elles descendent soudain l'escalier en courant.

Je l'examine attentivement, car j'ai du mal à le croire. J'écris des romans policiers. Je sais que, lorsque la situation devient suspecte, les personnes qui gravitent autour le sont tout autant. D'un côté, je voudrais l'interroger sur ce qui est arrivé à ses filles, de l'autre, j'ai envie de me tirer au plus vite.

Sauf qu'en ce moment je ne suis pas en face d'un homme qui me joue la comédie pour gagner ma sympathie, mais qui partage pour la première fois ses pensées avec une autre personne.

Et ça me donne envie d'en faire autant.

— Ma mère n'est pas partie depuis très longtemps, mais je vois ce que vous voulez dire. Tous les matins, la première semaine, je me levais pour lui préparer son petit déjeuner et puis je me rappelais qu'elle n'était plus là.

— Je me demande combien de temps ça dure, soupire-t-il. Ou si ça ne changera jamais.

— Je pense que le temps finit par aider, mais peut-être devriez-vous envisager de déménager. Si vous vous retrouvez dans une maison où elles n'ont jamais mis les pieds, leur souvenir pourrait s'atténuer. Ça vous aiderait à retrouver une forme de vie plus normale.

Il se passe la main sur le menton.

— Je ne suis pas sûr de vouloir une vie sans plus aucune trace de Harper et Chastin.

— Oui, je vous comprends.

Il ne me quitte pas des yeux. Parfois, un regard entre deux personnes peut durer si longtemps que c'en est dérangeant, au point de vous obliger à vous détourner.

Comme moi en ce moment.

Je passe un doigt sur le rebord dentelé de mon assiette en essayant de chasser l'impression qu'il arrive à pénétrer mes pensées, à envahir tout ce qu'il y a de plus intime en moi.

— Je retourne travailler, dis-je presque à voix basse en me levant.

Il ne réagit pas tout de suite mais finit par se redresser, reculant sa chaise pour se lever brusquement.

— Oui, dit-il, l'air d'émerger d'une transe. Et moi, je dois aller préparer les médicaments de Verity.

Il dépose nos assiettes dans l'évier et, comme je quitte la cuisine, il lance :

— Bonne nuit, Low.

Quand je l'entends m'appeler ainsi, ma réponse reste coincée dans ma gorge. C'est tout juste si je peux esquisser un sourire avant de filer en hâte vers le bureau de Verity.

Plus je passe de temps auprès de Jeremy, plus je suis pressée de replonger dans ce manuscrit pour en savoir davantage sur lui.

Je l'attrape sur le canapé, éteins les lampes et l'emporte dans ma chambre. La porte ne ferme pas à clef, alors je déplace le coffre au pied du lit pour la bloquer.

Mon voyage m'a épuisée, et il faut encore que je prenne une douche, mais je pourrai au moins me plonger dans un chapitre avant de dormir.

Il le *faut*.

Chapitre deux

Je pourrais écrire plus d'un roman sur les deux premières années que nous avons passées ensemble, mais ça ne se vendrait pas. Ce qui s'est passé entre Jeremy et moi n'avait rien d'extraordinaire. On ne s'est presque pas disputés. Deux années d'amour tout rose et d'adoration mutuelle.

J'étais. Sous. Son. *Emprise*.

Complètement *accro*.

Je ne sais pas trop si c'était sain d'être aussi dépendante de lui affectivement. *Toujours* est-il que je le suis encore. Cependant, quand on trouve quelqu'un qui parvient à effacer tout aspect négatif dans votre vie, il est difficile de ne pas se sentir comblée. J'avais besoin de Jeremy pour me sentir vivante. J'étais déjà en état de manque avant de le connaître, mais sa présence m'a nourrie. Parfois, j'avais l'impression que, sans lui, je ne pourrais plus exister.

Je sortais avec lui depuis déjà près de deux ans quand il a été muté quelque temps à Los Angeles. On vivait ensemble, officieusement. Je dis cela parce que je ne mettais plus les pieds chez moi et ne payais plus mon loyer. Il a fallu deux bons mois à Jeremy pour découvrir que je n'avais plus d'appartement.

Un soir, il m'a proposé de m'installer chez lui ; on était en train de faire l'amour. Ça lui arrive parfois de prendre de grandes décisions concernant

notre vie alors qu'il me baise.

— Tu n'as qu'à venir habiter ici, a-t-il dit en me pénétrant lentement. Résilie ton bail.

— Je ne peux pas, ai-je murmuré.

Il s'est immobilisé pour me regarder.

— Pourquoi pas ?

J'ai posé les mains sur ses fesses, l'incitant à bouger.

— Parce que je l'ai résilié voilà deux mois.

Ses grands yeux verts intenses surmontés de longs cils noirs me donnaient l'impression que je goûtais de la menthe quand je les embrassais.

— Ah bon ? a-t-il demandé. Alors on vit *déjà* ensemble ?

Il a réagi d'une façon inattendue à mon hochement de tête, comme pris au dépourvu. Il fallait que je règle ça au plus vite. Il devait comprendre que ça n'avait rien de grave.

— Je croyais te l'avoir dit.

Il s'est alors retiré de moi et je l'ai ressenti comme une punition.

— Tu ne m'as rien dit. Je m'en serais souvenu.

Je me suis redressée puis carrément agenouillée face à lui, promenant mes doigts des deux côtés de sa mâchoire avant d'approcher ma bouche de la sienne.

— Jeremy, depuis six mois, je n'ai pas passé une nuit sans toi… Ça fait un moment qu'on vit ensemble.

Le saisissant par les épaules, je l'ai renversé en arrière. Quand sa tête est tombée sur l'oreiller, j'ai eu envie de m'allonger sur lui et de l'embrasser mais il semblait contrarié. Comme s'il voulait poursuivre sur un sujet que je considérais comme clos.

Je n'avais plus envie de parler. Je voulais juste qu'il me fasse jouir.

Alors, je me suis assise à califourchon sur son visage, cherchant sa langue et, quand j'ai senti ses mains me saisir les fesses pour me ramener à

lui, j'ai renversé la tête en arrière dans un élan de délice. *Voilà pourquoi je suis venue vivre chez toi, Jeremy.*

Puis je me suis agrippée au lit que j'ai dû finir par mordre afin d'étouffer mes cris.

Et voilà.

Je me sentais plus heureuse que jamais. Du moins jusqu'à son départ pour Los Angeles. Certes, c'était temporaire, mais on ne peut priver quelqu'un de son unique raison de vivre en espérant qu'il continuera de fonctionner normalement.

C'était du moins ce que je ressentais – comme si on m'avait arraché une part de mon âme. Bien sûr, j'essayais de me rattraper quand il me téléphonait ou quand on se retrouvait en FaceTime, mais ces nuits solitaires dans notre lit me rendaient malade.

Parfois, je chevauchais l'oreiller et je mordais le lit tout en me caressant, comme si c'était lui qui se trouvait sous moi. Mais, une fois que j'avais joui, je retombais sur les draps et regardais le plafond en me demandant comment j'avais pu vivre toutes ces années, loin de lui.

Impossible de lui avouer ce genre de chose, bien sûr. J'avais beau être complètement obsédée, je savais, comme toute femme, que pour garder un homme à jamais, il valait mieux que je me comporte comme si je pouvais l'oublier en un clin d'œil.

Et voilà pourquoi je suis devenue écrivain.

Jour et nuit, je pensais à Jeremy, et je craignais que, si je ne parvenais pas à m'intéresser à autre chose d'ici à son retour, je serais incapable de lui cacher à quel point son absence m'avait anéantie. Alors j'ai créé un Jeremy fictif, appelé Lane. Chaque fois qu'il me manquait, je rédigeais un chapitre sur Lane. Durant les mois qui ont suivi, ma vie a moins tourné autour de Jeremy et davantage autour de mon personnage. Qui, dans un sens, demeurait Jeremy. Sauf que j'avais tout à gagner en écrivant sur lui plutôt qu'à nourrir mon obsession.

J’ai rédigé un livre entier pendant les quelques mois de son absence. Quand il s’est pointé sans me prévenir, un beau jour, je venais de relire la dernière page.

Signe du destin.

Je l’ai accueilli par une petite pipe et, pour la première fois, j’ai avalé. J’étais trop heureuse de le revoir.

Et puis j’ai joué les grandes dames, tout sourire. Il se tenait toujours devant la porte, tout habillé, à part son jean en accordéon sur ses genoux. Je me suis relevée pour l’embrasser sur la joue en disant :

— Je reviens.

Une fois dans la salle de bains, j’ai fermé la porte à clef, fait couler l’eau du robinet et puis vomi dans les toilettes. En le laissant pénétrer dans ma bouche, je ne me doutais pas de ce que ça me ferait, à quel point je me sentirais remplie, ni combien de temps je devrais continuer à avaler. J’avais eu beaucoup de mal à conserver mon sang-froid alors que son sexe, au fond de ma gorge, me noyait littéralement.

Je me suis lavé les dents avant de regagner la chambre, où je l’ai trouvé assis à mon bureau, deux pages du manuscrit entre les mains.

— C’est toi qui as écrit ça ? a-t-il demandé en se retournant.

— Oui, mais je ne veux pas que tu le lises.

Sentant mes paumes devenir moites, je les ai frottées sur mon ventre avant de m’approcher de lui. Là, j’ai voulu récupérer les pages, mais il les a brandies au-dessus de sa tête, hors de ma portée.

— Pourquoi je ne peux pas les lire ?

J’ai sauté vers lui en essayant de les atteindre.

— Ce n’est pas terminé.

— D’accord, mais j’ai quand même envie de regarder.

— Et moi je ne veux pas.

Il a récupéré le reste du manuscrit, l’a glissé sous son bras, bien décidé à le lire, alors que je n’en avais aucune envie. Je ne savais pas si c’était lisible

et je craignais – *redoutais* – qu'il ne se mette à me mépriser s'il trouvait que j'écrivais mal. J'ai enjambé le lit pour essayer de le rejoindre plus vite, mais il a filé s'enfermer dans la salle de bains.

J'ai tapé à la porte.

— Jeremy !

Pas de réponse.

Il n'a pas réagi pendant au moins dix minutes, alors que j'essayais de forcer la serrure avec une carte de crédit, puis une épingle à cheveux ; la promesse d'une nouvelle pipe, enfin.

Un quart d'heure s'est encore écoulé avant qu'il ne fasse un bruit.

— Verity ?

J'étais avachie par terre, contre la porte.

— Quoi ?

— C'est bien.

Je n'ai pas répondu.

— Vraiment bien. Je suis fier de toi.

J'ai souri.

C'était ma première expérience d'auteur face à un lecteur appréciant ce que je venais d'écrire. Ce commentaire – si doux, si simple – m'a donné envie de le laisser lire le reste. Alors je me suis couchée, blottie sous les couvertures, pour bientôt m'endormir en souriant.

Il m'a réveillée deux heures plus tard. Ses lèvres m'effleuraient l'épaule, ses doigts traçaient une ligne invisible sous ma taille, sur ma hanche. Il se trouvait derrière moi, m'enveloppait de son corps. Il m'avait tant manqué.

— Tu es réveillée ? a-t-il murmuré.

J'ai laissé échapper un petit gémissement pour lui faire savoir que oui. Alors il a déposé un baiser sous mon oreille, en soufflant :

— Tu es super douée.

Je ne crois pas avoir jamais ressenti une telle joie. Il m'a retournée sur le dos avant d'écarter quelques mèches de mon visage.

— J'espère que tu es prête.

— Pour quoi ?

— La célébrité.

Ça m'a fait rire, mais pas lui. Il a ôté son boxer, puis mon pantalon de pyjama.

— Tu crois que je plaisante ? a-t-il insisté en m'embrassant. Ta plume va te rendre célèbre. Tu as énormément d'esprit. J'aimerais pouvoir le baiser aussi.

J'ai rigolé tout en gémissant alors qu'il continuait de me faire l'amour.

— Tu dis ça parce que tu le crois ? Ou parce que tu m'aimes ?

Il n'a pas répondu tout de suite, et ses mouvements sont devenus plus lents, plus mesurés, son regard intense.

— Épouse-moi, Verity.

Je n'ai pas réagi de peur d'avoir mal compris. *Il vient de me demander de l'épouser ?* Je voyais bien, à son expression, qu'il était plus amoureux de moi que jamais. J'aurais dû dire oui tout de suite car c'était ce que voulait mon cœur, pourtant j'ai juste répondu :

— Pourquoi ?

— Parce que je suis ton plus grand fan.

Ça m'a fait rire, puis il s'est déchaîné, certain de me rendre folle. Le lit tapait contre le mur, et l'oreiller glissait sous ma tête.

— Je veux t'épouser, a-t-il insisté.

Sa langue a envahi ma bouche, notre premier vrai baiser depuis des mois.

À ce moment-là, nos corps s'aimaient si follement qu'il était difficile à nos bouches de se trouver. Notre baiser fut douloureux et maladroit.

— D'accord, ai-je fini par murmurer.

— Merci, a-t-il soupiré.

Il a continué de me baiser, moi, sa *fiancée*, jusqu'à ce qu'on se retrouve couverts de sueur ; le sang coulait là où il avait mordu ma lèvre. À moins que ça n'ait été moi. Peu importait, car son sang était désormais le mien.

Quand il a joui, c'était en moi, sans préservatif, alors que sa langue était toujours dans ma bouche et que son souffle emplissait mes poumons ; mon éternité s'entrelaçait avec la sienne.

Après quoi, il a récupéré son jean par terre. Puis il est revenu s'allonger sur moi, m'a soulevé la main et glissé une bague au doigt.

Il avait donc prévu de me demander en mariage.

Sans même regarder l'anneau, j'ai levé les bras par-dessus la tête en fermant les yeux, car sa main était entre mes jambes et je savais qu'il voulait me voir jouir.

Alors c'est ce que j'ai fait.

Pendant deux mois, on a considéré cette nuit comme celle de nos fiançailles. Pendant deux mois, j'ai pu sourire chaque fois que j'ai regardé ma bague. Pendant deux mois, je me suis enflammée à l'idée de ce que serait notre mariage. Et notre nuit de noces…

Jusqu'au moment où la *nuit de nos fiançailles* est devenue celle où il m'a mise *enceinte*.

C'est là que tout devient réel. Les racines de mon autobiographie. Là où les autres auteurs se dépeindraient sous leur meilleur jour, au lieu de passer leur vie au scanner.

Là où je vous conduis, il n'y a pas de lumière. C'est votre dernier avertissement.

Nous partons vers les ténèbres.

6

Le bon côté du bureau de Verity, c'est la vue de ses fenêtres. Les vitres partent du sol et montent jusqu'au plafond. Sans aucun obstacle. Rien que d'immenses baies qui me permettent de voir partout. *Qui les nettoie ?* Je cherche une trace, une tache, n'importe quoi.

L'inconvénient du bureau de Verity, c'est également cette vue. L'infirmière a rangé le fauteuil roulant sur la véranda, juste en face. Je les aperçois toutes les deux, au soleil, l'une en train de lire, l'autre de promener ses yeux dans le vide. Et je me demande si elle saisit quoi que ce soit de ce qui se passe autour d'elle.

Ses beaux cheveux se soulèvent dans la brise, tels les doigts d'un fantôme en train de jouer avec ses mèches.

Chaque fois que je la regarde, j'éprouve la plus grande compassion. Raison pour laquelle j'essaie de ne pas la regarder, mais comment faire autrement avec ces baies vitrées ? Je n'entends pas ce que lui lit l'infirmière, sans doute à cause de l'insonorisation du bureau. Cependant, je sais qu'elles sont là, et ça m'empêche de me concentrer sur mon travail sans lever les yeux toutes les deux minutes.

Jusque-là, j'ai eu du mal à trouver des notes sur la série, j'ai simplement réussi à explorer une partie de ses affaires. J'ai décidé que je ferais mieux de passer la matinée à parcourir le premier et le deuxième bouquin, à prendre des notes sur chaque personnage. Je me crée un système

d’archivage, car il faut que je les connaisse tous à fond, aussi bien que Verity elle-même. Je dois savoir ce qui les motive, ce qui les pousse, ce qui les repousse.

Attirée par un mouvement, je lève les yeux vers la fenêtre. L’infirmière s’en va vers la porte de derrière. Je contemple Verity en me demandant si elle va réagir au fait que sa lecture se soit interrompue. Mais non, rien ne bouge. Elle garde les mains sur les genoux, la tête penchée sur le côté, comme si son cerveau ne pouvait lui envoyer le moindre signal la prévenant qu’elle devrait se redresser avant d’avoir mal au cou.

L’intelligente, la talentueuse Verity n’est plus. Seul son corps aurait survécu au désastre ? Tel un œuf brisé et vidé dont il ne resterait qu’une coquille cassée.

Je détourne les yeux vers le bureau pour tâcher de me concentrer sur ce que je fais. Je ne peux m’empêcher de me demander comment Jeremy gère tout cela. À première vue, c’est un roc, mais à l’intérieur, il doit avoir des failles. C’est tellement décevant de voir comment a pu tourner sa vie. S’occuper d’un œuf sans jaune.

Méchante.

Je ne voudrais pas être méchante. Je… je ne sais pas trop. J’ai l’impression qu’il aurait mieux valu pour tout le monde qu’elle ne survive pas. Je m’en veux immédiatement de songer à une chose pareille, mais ça me rappelle trop les derniers mois que j’ai passés à m’occuper de ma mère. Je sais qu’elle aurait préféré la mort à la terrible invalidité où l’avait menée son cancer. Ça n’a duré que quelques mois dans sa vie… dans ma vie. Tandis que c’est désormais toute la vie de Jeremy. S’occuper d’une femme qui n’est plus son épouse, bloqué dans une maison qui n’a plus rien d’une maison. Verity n’aurait pas accepté de vivre ainsi, j’en suis sûre. Elle ne peut même plus jouer avec son fils, ni seulement lui parler.

Je lui souhaite juste de ne plus être là, pour son propre bien. Comment imaginer l’horreur pour elle si son esprit demeurait intact sans plus aucun

moyen physique de s'exprimer ?

Je relève la tête.

Elle me regarde droit dans les yeux.

Je sursaute et mon fauteuil recule en crissant. Verity me regarde à travers la vitre, la tête tournée vers moi, les yeux dans les miens. Je porte une main à ma bouche, comme pour réagir à une menace.

Je ne veux plus être dans son champ de vision ; je glisse prestement vers la gauche, là où est la porte du bureau. Un court instant, je ne peux échapper à ce regard de Joconde qui me suit, jusqu'au moment où j'atteins la porte. Là, il n'y a plus de contact visuel.

Ses yeux ne m'ont pas suivie.

Je m'adosse au mur tandis qu'April revient avec une serviette pour lui essuyer le menton. Après quoi, elle prend un petit coussin sur ses genoux et le lui place entre l'épaule et la joue. La tête ainsi redressée, Verity ne fixe plus la baie vitrée.

— Merde !

J'ai lâché ça à haute voix, trop impressionnée par une femme qui ne parle plus et peut à peine remuer. Une femme qui ne saurait porter son attention sur qui que ce soit.

J'ai besoin d'eau.

J'ouvre la porte mais pousse un cri lorsque mon téléphone sonne derrière moi sur la table.

Mince. Je déteste l'adrénaline. Mon cœur bat trop fort et je pousse un soupir pour tâcher de me calmer avant de répondre. C'est un numéro inconnu.

— Allô ?

— Madame Ashleigh ?

— Elle-même.

— Ici Donovan Baker, de la résidence Creekwood. Vous avez fait une demande il y a quelques jours ?

Il tombe à pic pour me changer les idées. Je reviens vers la fenêtre pour constater que l'infirmière a tourné le fauteuil de Verity, si bien que je ne vois plus que l'arrière de sa tête.

— Oui, que puis-je faire pour vous ?

— J'appelle parce que votre demande a été traitée aujourd'hui. Malheureusement, vous avez été récemment expulsée, aussi ne pouvons-nous pas accéder à votre requête.

Déjà ? J'ai déménagé il y a deux jours.

— Mais ma demande avait été acceptée. Je dois emménager la semaine prochaine.

— En fait, elle n'était que pré-acceptée. Elle n'a été examinée qu'aujourd'hui. Nous ne pouvons approuver la demande d'une personne récemment expulsée. J'espère que vous comprenez.

Je serre ma nuque d'une main. Je ne vais pas toucher d'argent avant quinze jours.

— S'il vous plaît, dis-je en essayant de ne pas prendre un ton trop suppliant. Je n'avais jamais eu de retard dans mes loyers jusqu'ici. Je viens de trouver un nouveau travail et, dans deux semaines, si vous me laissez emménager maintenant, je pourrai vous payer toute une année de loyer. Je vous le promets.

— Vous pouvez toujours faire appel. Cela pourrait prendre plusieurs semaines mais j'ai vu des demandes aboutir si vous avez rencontré une situation exceptionnelle.

— Je n'ai pas plusieurs semaines devant moi. J'ai déjà quitté mon dernier appartement.

— Désolé. Je vais vous faire parvenir notre décision par mail. En bas du message, vous trouverez le numéro de téléphone à appeler en cas de contestation. Bonne journée, madame Ashleigh.

Il raccroche, alors que je garde mon appareil collé à l'oreille. J'espère que je vais me réveiller de ce cauchemar dans une seconde. *Merci, maman.*

Qu’est-ce que je peux faire, maintenant ?

On frappe à la porte du bureau et je sursaute encore. *Je ne vais pas y arriver.* Jeremy se tient sur le seuil et il me dévisage, l’air compatissant.

Quand j’ai entendu le téléphone sonner, j’ai tout laissé ouvert derrière moi. Il n’a pas dû perdre un mot de la conversation. Jamais je ne me suis sentie aussi mortifiée.

Je dépose mon appareil sur le bureau et m’affale dans le fauteuil.

— Je n’ai pas toujours été dans une telle situation…

Il entre en riant doucement :

— Moi non plus.

— C’est bon, dis-je un rien soulagée. Je vais trouver une solution.

— Je peux vous prêter de l’argent le temps que votre acompte vous parvienne. Je devrai le prendre sur notre fonds de placement, mais il peut être là dans trois jours.

Jamais je ne me suis sentie aussi gênée et il doit s’en apercevoir, car je me tasse sur moi-même et me prends le visage dans les mains.

— C’est très gentil, mais je ne peux pas accepter un prêt de votre part.

En silence, il va s’asseoir sur le canapé, se penche en avant, les doigts entrecroisés devant lui.

— Alors restez ici jusqu’à ce que vous receviez votre acompte. C’est l’affaire d’une semaine ou deux.

Il regarde autour de lui, constatant sans doute à quel point je n’ai pas beaucoup progressé dans le tri.

— Peu importe, ajoute-t-il. Vous ne nous dérangez pas.

Je secoue la tête mais il m’interrompt :

— Lowen. Vous ne vous êtes pas lancée dans une tâche facile. Je préférerais que vous passiez trop de temps ici à vous préparer au lieu de retourner demain à New York pour vous rendre compte ensuite que vous auriez mieux fait de rester plus longtemps.

J’ai vraiment besoin de temps. Seulement, quinze jours dans *cette* maison ? Avec une femme qui me fait peur, un manuscrit que je ne devrais pas lire et un homme sur lequel je connais beaucoup trop de détails intimes ?

Ce n’est pas une bonne idée. En aucune façon.

De nouveau, je secoue la tête, mais il lève la main.

— Arrêtez de mettre des gants, arrêtez de vous poser des questions. Dites d’accord, et voilà tout.

Je regarde derrière lui les cartons alignés le long du mur, toutes ces choses auxquelles je n’ai pas encore touché. Et je songe qu’en quinze jours j’aurai le temps de lire les livres qu’elle a déjà publiés, de prendre des notes, et peut-être d’attaquer les trois suivants.

Je pousse un soupir détendu en murmurant :

— Parfait.

Il se lève, le sourire aux lèvres.

— Merci, dis-je alors qu’il se dirige vers la porte.

Il se retourne et je m’en veux de l’avoir empêché de sortir trop vite car j’ai l’impression de détecter un rien de regret dans son expression. Il ouvre la bouche comme pour dire « De rien » ou « Pas de souci ». Cependant, il se contente d’un sourire forcé puis s’en va.

*
* *

Dans l’après-midi, Jeremy m’a conseillé de sortir avant que le soleil disparaisse derrière les montagnes.

— *Vous verrez pourquoi Verity voulait une vue dégagée depuis son bureau.*

J’ai pris avec moi un de ses livres sur la véranda. Il y a là une dizaine de sièges, alors je choisis une chaise devant une table de jardin. Jeremy et Crew sont en bas, au bord de l’eau, en train de retirer de vieux morceaux de bois du ponton qui accueille leur bateau de pêche. C’est mignon de voir ce

gamin saisir les planches que lui tend son père. Il les emporte vers un tas déjà constitué puis revient en chercher d'autres. Jeremy doit chaque fois l'attendre un peu et cela prouve toute sa patience paternelle.

Il me rappelle un peu mon père, décédé quand j'avais neuf ans, mais que je n'ai jamais vu en colère. Pas même contre ma mère en dépit de ses commentaires acides et de ses fréquents coups de sang. Pourtant, j'en ai toujours voulu à cet homme de si peu lui résister ; je prenais cela pour de la faiblesse.

J'observe encore Crew et Jeremy, tout en essayant de terminer mon chapitre. Mais j'ai du mal à saisir quoi que ce soit alors que Jeremy vient d'ôter son tee-shirt ; certes, ce n'est pas la première fois qu'il fait ça devant moi, mais il avait toujours un débardeur dessous, tandis que là, je ne vois que sa peau moite de transpiration, depuis deux heures qu'il travaille à arracher ce bois. Quand il l'attaque à coups de marteau, ses muscles se tendent sur son dos et ça me rappelle aussitôt le dernier chapitre de Verity. Il y avait tant de détails intimes sur leur vie sexuelle, très active, d'après ce que j'ai lu. Bien plus que chacune de mes relations.

À présent, j'ai du mal à le contempler sans penser au sexe. Non pas que je veuille faire l'amour avec lui. *Ni que je ne le veuille pas.* Seulement, en tant que romancière, je sais qu'il a inspiré sa femme pour plus d'un héros de ses livres. Du coup, je me demande s'il ne faudrait pas que je m'inspire également de lui pour reprendre sa série. Bon… ce n'est pas le pire qui pouvait m'arriver. Voilà que je dois me mettre à la place de Verity, m'emplir la tête du personnage de Jeremy pour au moins deux ans.

Derrière moi, une porte claque, détournant mon attention de lui. April est en train de m'épier depuis la véranda. Elle m'a donc vue en train de reluquer mon nouveau patron. Lamentable.

Depuis combien de temps m'observe-t-elle ainsi ? J'ai envie de me cacher derrière mon livre, mais à la place, je souris comme si je ne faisais rien de mal. D'ailleurs, c'est le cas.

— Je m'en vais ! lance-t-elle. J'ai couché Verity et allumé sa télévision. Elle a pris son dîner et ses médicaments, au cas où il vous le demanderait.

Je ne sais pas pourquoi elle me dit ça mais je réponds :

— Très bien. Bonne nuit.

Elle sort en claquant la porte. Une minute plus tard, j'entends le moteur de sa voiture et la vois disparaître entre les arbres. Jeremy continue d'arracher des morceaux de planche.

Crew m'adresse un petit signe de la main en souriant. Je m'apprête à lui répondre mais ferme le poing en m'apercevant que ce n'est pas moi qu'il regarde. Ses yeux sont orientés un peu plus haut, sur la droite.

Il vise la fenêtre de Verity.

Je me retourne juste à temps pour voir le rideau retomber. D'un seul coup, je repose mon livre, renversant au passage mon verre d'eau, me lève et recule de quelques pas afin de mieux distinguer ce qui se passe dans la chambre, mais rien ne bouge. Bouche bée, je me retourne vers Crew en train de ramasser un autre morceau de bois.

J'ai des visions.

Mais pourquoi adressait-il un signe vers sa fenêtre ? Si elle n'était pas là, pourquoi lui faisait-il signe ?

Ça ne tient pas debout. Si elle regardait par la fenêtre, la réaction de Crew aurait été beaucoup plus forte, étant donné qu'elle ne peut plus ni marcher ni parler depuis son accident.

Sauf s'il ne comprend pas qu'il faudrait un miracle pour que sa mère vienne à la fenêtre. Il n'a que cinq ans.

Je me penche sur le livre plein d'eau, le secoue, souffle dessus en tremblant un peu. Je dois être encore bouleversée à l'idée qu'elle ait pu me regarder tout à l'heure, ce doit être pour ça que j'ai cru voir le rideau bouger.

Quelque part, je voudrais oublier tout ça, m'enfermer dans le bureau pour y travailler jusqu'à la fin de la nuit, sauf que je ne vais pas en être

capable si je ne monte pas d'abord vérifier où elle en est. M'assurer que je n'ai pas vu ce que j'ai cru voir.

Laissant le livre sécher sur la table, je me dirige vers la maison, grimpe l'escalier en essayant de me calmer. Après tout, elle n'est plus très consciente de ce qui l'entoure, alors pourquoi m'inquiéter de faire le moindre bruit ? Néanmoins, je longe le couloir à pas de loup, jusqu'à sa porte.

Elle est entrouverte et j'aperçois la fenêtre qui donne sur le jardin. Je pose la main sur la poignée, commence à pousser en me mordant les lèvres, puis passe la tête dans l'entrebâillement.

Verity est dans son lit, les yeux clos, les bras le long du corps par-dessus les couvertures.

Je pousse un petit soupir de soulagement et ça va encore mieux lorsque je découvre le ventilateur qui agite les rideaux.

Juste un ventilateur. Remets-toi, Lowen.

Je l'éteins car il fait un peu trop frais. En fait, ça m'étonne qu'April l'ait laissé allumé. Verity ne réagit pas. En regagnant la porte, je m'arrête de nouveau, jette un coup d'œil sur la commode, sur la télécommande posée dessus, sur la télévision accrochée au plafond.

Elle est éteinte.

April a dit qu'elle l'avait allumée avant de partir.

D'un seul coup, je sors, ferme derrière moi et dévale l'escalier.

Je ne remonterai plus jamais là. Je me fais peur toute seule. Comme si la personne la plus fragile de cette maison pouvait à ce point m'effrayer. Ça n'a aucun sens. Elle ne me regardait pas par la fenêtre. Elle n'était pas debout derrière la vitre à contempler Crew. Et elle n'a pas éteint sa propre télévision. Ce devait être un minuteur, ou April qui aura touché le bouton sans le faire exprès.

J'ai beau savoir que tout ça se passe dans ma tête, je regagne le bureau de Verity, ferme la porte et tâche de me replonger dans un nouveau chapitre

de son autobiographie. Peut-être qu'en approfondissant son point de vue, je parviendrai à me rassurer, à me dire qu'elle ne représente pas le moindre danger et que je gagnerais à me détendre.

Chapitre trois

Je savais que j'étais enceinte car mes seins étaient plus beaux que jamais.

Je suis très consciente de mon corps, de ce qui s'y passe, du meilleur moyen de le nourrir. En grandissant, j'ai tant vu ma mère se laisser aller et sa taille s'épaissir que je fais ma gymnastique tous les jours, quand ce n'est pas deux fois par jour.

J'ai appris très tôt que l'être humain n'était pas composé d'un seul élément mais de deux, qui ne font qu'un.

D'abord la conscience, c'est-à-dire notre esprit, notre âme et toutes les parties intangibles. Et nous avons notre être physique, la machine sur laquelle notre conscience se fonde pour survivre.

Si on joue avec la machine, on meurt. Si on néglige la machine, on meurt. Si on estime que sa conscience peut survivre à la machine, on meurt peu après l'avoir compris.

En réalité, c'est tout simple. Il faut prendre soin de son être physique, lui fournir ce dont il a besoin, pas de ce que la conscience prétend savoir. Quand on cède à ces exigences de l'esprit qui finissent par altérer le corps, on agit comme un parent qui cède à son enfant. *« Oh, tu n'as pas passé une bonne journée ? Tu veux un paquet de gâteaux ? Oui, ma chérie. Mange tout. Et bois ce soda pendant que tu y es. »*

Quand on s'occupe de son corps, c'est un peu comme si on s'occupait d'un enfant. Parfois, c'est difficile, parfois c'est assommant, parfois on a juste envie de laisser tomber mais, dans ce cas, on en paie les conséquences dix-huit ans plus tard.

Ce qui correspond exactement à ce que j'ai vécu avec ma mère. Elle s'occupait de moi comme elle s'occupait de son corps. *Très peu.* Parfois, je me demande si elle est toujours grosse – si elle néglige toujours cette machine. Je ne veux pas le savoir. Voilà des années qu'on ne se parle plus.

Et puis je ne tiens pas à évoquer encore une femme qui a décidé de ne plus m'adresser la parole. Je suis ici pour discuter de la première chose que mon bébé m'a volée.

Jeremy.

Au début, je ne m'étais aperçue de rien.

Au début, après avoir pris conscience que la *nuit de nos fiançailles* était devenue celle où il m'a mise *enceinte*, j'étais plutôt contente. Parce que Jeremy était content. À cette époque, à part mes seins plus beaux que jamais, je ne me rendais pas compte à quel point cette grossesse allait altérer la machine que je m'étais donné tant de mal à entretenir.

Vers le troisième mois, quelques semaines après avoir découvert que j'étais enceinte, j'ai commencé à voir la différence, ce petit bidon qui m'est apparu sous la douche. Je me suis regardée de profil dans le miroir et j'ai senti sous ma paume quelque chose de différent.

Ça m'a dégoûtée. Je me suis promis de reprendre mes exercices trois fois par jour. J'ai vu ce que la grossesse pouvait faire aux femmes mais je savais également que le pire arrivait au cours du dernier trimestre. Il faudrait que je trouve le moyen d'accoucher le plus tôt possible… dans la trente-troisième ou la trente-quatrième semaine, cela me permettrait d'éviter le pire. La médecine a fait tellement de progrès… les bébés nés si tôt s'en tirent presque toujours bien.

— Ouah !

Laissant retomber ma main, je me suis retournée vers la porte où se tenait Jeremy, tout sourire, les bras croisés.

— Ça commence à se voir !

— Pas du tout ! ai-je répliqué.

Ça l'a fait rire et il est venu derrière moi me prendre dans ses bras, plaçant ses deux paumes sur mon ventre pour nous regarder dans le miroir, avant de me déposer un baiser sur l'épaule.

— Tu n'as jamais été aussi belle.

Pieux mensonge pour me rassurer, mais c'était gentil. Je lui ai caressé les doigts, et là, il m'a retournée pour qu'on se retrouve face à face ; on s'est embrassés en reculant jusqu'au lavabo. Puis il m'a hissée sur le meuble-vasque pour pouvoir se placer entre mes jambes.

Il rentrait du travail et était encore tout habillé alors que j'étais complètement nue, à peine séchée après ma douche. Tout ce qu'il y avait entre nous, c'était son pantalon et mon petit bidon.

Il a commencé à me baiser sur place mais ça s'est terminé au lit.

La tête encore posée sur ma poitrine, il traçait des cercles sur mon ventre quand il s'est mis à gargouiller bruyamment. Je me suis éclairci la gorge pour masquer ce bruit.

— On dirait que quelqu'un a faim ! a rigolé Jeremy.

J'ai fait non de la tête, mais il s'est soulevé sur les bras.

— Qu'est-ce qu'elle voudrait ?

— Rien. Je n'ai pas faim.

— Pas toi. *Elle !* dit-il en me caressant le ventre. On dit bien que les femmes enceintes ont toujours envie de trucs bizarres et mangent tout le temps à cause de leur bébé ? Tu n'avales presque rien, et ton estomac gargouille. Il faut que je nourrisse mes filles, elle et toi.

Ses *filles*.

— Tu ne sais même pas si c'est une fille.

— Si. J'en suis sûr.

J’ai failli lever les yeux au ciel, parce qu’en fait ce n’était rien. Ni une fille, ni un garçon. Juste un petit amas de cellules. Tout ça ne faisait que commencer, alors rien de plus absurde que de dire que ce truc qui poussait en moi pouvait avoir faim ou vouloir un certain type de nourriture. Sauf que je ne voyais pas comment ramener Jeremy à la raison alors qu’il s’extasiait tant sur le bébé.

Parfois, il en venait presque à *m’*extasier aussi.

Au cours des semaines suivantes, sa joie m’a aidée à tenir le coup. Plus mon ventre grossissait, plus il se montrait attentif. Plus il l’embrassait quand on se retrouvait au lit.

Le matin, il tenait mes cheveux tandis que je vomissais. Quand il était au travail, il m’envoyait des listes de prénoms. Il devenait aussi obsédé par ma grossesse que moi par lui. Il m’a accompagnée lors de ma première visite chez le médecin.

À la deuxième, j’étais contente de sa présence aussi, car c’est là que mon monde a basculé.

Des jumelles.

Deux enfants.

Au début, je n’ai pas trop réagi. Moi qui redoutais déjà de devenir la mère d’un enfant, d’être obligée d’aimer la chose que Jeremy aimait plus que moi ; mais quand j’ai découvert qu’il y en avait deux, et que c’étaient des filles, je n’ai plus supporté de passer au troisième rang de ses personnes préférées.

Je m’efforçais de sourire quand il m’en parlait. Je faisais comme si j’adorais quand il me frottait le ventre, mais ça me révulsait de penser qu’il ne faisait ça qu’à cause de leur présence en moi. Maintenant, peu importait que j’accouche tôt ou non, mon corps allait forcément en garder des traces. Je frémissais chaque fois que je songeais à ces deux êtres qui grandissaient, m’étiraient la peau, massacraient mes seins, mon ventre et, par-dessus tout, le temple entre mes jambes que Jeremy visitait chaque soir.

Comment pourrait-il encore me désirer ensuite ?

Durant le quatrième mois, je me suis prise à espérer une fausse couche. Je rêvais de voir du sang chaque fois que j'allais aux toilettes. J'imaginais comment, après avoir perdu les jumelles, il verrait de nouveau en moi l'être le plus important de sa vie. Il me dorloterait, me vénérerait, s'occuperait de moi, s'inquiéterait pour moi, et pas à cause de ce qui grandissait en moi.

Je prenais des somnifères quand il ne regardait pas. Je buvais du vin quand il n'était pas là. Je faisais tout ce que je pouvais pour détruire ces choses qui allaient le détourner de moi, mais rien ne marchait. Elles continuaient de grandir, et mon ventre de se tendre.

Le cinquième mois, on était au lit et il me faisait l'amour par-derrière. Sa main gauche plaquée sur mon sein, la droite sur mon ventre. Je n'aimais pas qu'il me touche le ventre quand on baisait, du coup, je pensais aux bébés et ça gâchait tout.

Quand il s'est arrêté de bouger, j'ai cru qu'il avait joui jusqu'au moment où j'ai compris que c'était plutôt parce qu'il les avait senti bouger. Alors il s'est retiré, m'a allongée sur le dos, une paume collée sur mon ventre, en demandant :

— Tu as senti ça ?

Il écarquillait les yeux de joie mais ne bandait plus, excité par quelque chose qui n'avait aucun rapport avec moi. Il a posé l'oreille sur mon ventre dans l'espoir que l'une d'elles remue de nouveau.

— Jeremy ?

Levant les yeux vers moi, il a embrassé mon nombril, tandis que j'écartais des mèches de son visage.

— Tu les aimes ?

Ça l'a fait sourire, car il croyait que je voulais l'entendre dire oui.

— Plus que tout.

— Plus que moi ?

Son expression s'est figée et il s'est redressé, glissant un bras sous mon cou.

— Ce n'est pas pareil, a-t-il dit en m'embrassant sur la joue.

— Pas pareil, mais plus ? Ton amour pour elles est plus profond que pour moi ?

Comme il me dévisageait, je m'attendais à ce qu'il se remette à rire en disant que non, bien sûr… Cependant, il n'a pas ri, et il a répondu le plus franchement du monde :

— Oui.

Vraiment ? Sa réponse m'a brisée, suffoquée, tuée.

— Mais c'est normal, a-t-il ajouté. Pourquoi ? Tu culpabilises parce que tu les aimes plus que moi ?

Je n'ai pas répondu. Comment pouvait-il croire ça ? Je ne les connaissais même pas.

— Ne t'en veux pas, a-t-il repris. Je veux que tu les aimes plus que moi. Notre amour mutuel est conditionnel. Pas celui qu'on leur porte.

— Mon amour pour toi est inconditionnel.

— Mais non ! a-t-il souri. Je pourrais faire des choses que tu ne me pardonnerais jamais. Tandis que tu pardonneras toujours à tes enfants.

Ce en quoi il se trompait. Je ne leur pardonnais pas d'exister, de l'obliger à me placer au troisième rang. Je ne leur pardonnais pas de nous avoir privés de *la nuit de nos fiançailles.*

Elles n'étaient pas encore nées qu'elles me privaient déjà de choses qui m'avaient appartenu.

— Verity, a-t-il encore murmuré en essuyant une larme sur ma joue. Ça va ?

— Je n'arrive pas à croire que tu les aimes déjà tant, alors qu'elles ne sont pas encore venues au monde.

— Je sais.

Il paraissait tout content alors que ma remarque n'avait rien d'un compliment. Posant la tête sur ma poitrine, il m'a de nouveau caressé le ventre.

— À leur naissance, je serai dans tous mes états.

Il ne va pas pleurer, quand même ?

Il n'a jamais pleuré à cause de moi, pour moi, sur moi.

On ne s'est peut-être pas assez disputés.

— Il faut que j'aille aux toilettes, ai-je marmonné.

C'était faux, je voulais juste m'éloigner de lui et de tout cet amour qu'il destinait à d'autres que moi.

Il m'a embrassée et, quand j'ai quitté le lit, il a roulé sur le côté en me tournant le dos, oubliant qu'on n'avait pas fini de baiser.

Il s'est endormi pendant que, dans la salle de bains, j'essayais d'avorter de ses filles avec un crochet. J'ai essayé pendant une demi-heure, jusqu'à ce que mon ventre se contracte et que le sang me coule entre les jambes. J'étais certaine qu'autre chose allait suivre.

J'ai regagné le lit en attendant la fausse couche. Mes bras tremblaient. J'avais les jambes engourdies à force d'être restée accroupie. Mon ventre me faisait mal, j'avais envie de vomir, mais je ne bougeais pas car je voulais me trouver au lit au moment où ça commencerait. Je voulais réveiller Jeremy, complètement affolée, lui montrer le sang, le voir paniquer, s'angoisser, se désoler pour moi, pleurer pour moi.

Pleurer pour *moi*.

7

Je laisse tomber la dernière page du chapitre.

Elle volette vers le parquet, disparaît sous le bureau, comme si elle tentait de m'échapper. Je m'agenouille aussitôt pour tenter de la récupérer, de la remettre à sa place dans la pile que je compte bien cacher. Je… ne sais même pas…

Toujours à genoux, je sens mes yeux s'emplir de larmes ; elles ne coulent pas, je les retiens en prenant de profondes inspirations, tout en me concentrant sur mes genoux douloureux afin de penser à autre chose. Je ne sais pas si je vibre de tristesse ou de colère. Je sais seulement que tout cela a été écrit par une femme complètement dérangée – et dont j'occupe actuellement la maison. Lentement, je lève la tête jusqu'à fixer le plafond. Elle est là-haut, en ce moment, à l'étage, en train de dormir, ou de manger, ou de regarder dans le vide. Je la sens qui rôde, qui désapprouve ma présence.

Soudain, je sais, sans le moindre doute, que c'est la réalité.

Une mère n'écrirait pas ça sur elle-même – sur ses filles – si ce n'était pas la réalité. Une mère qui n'a jamais éprouvé de tels sentiments ne pourrait seulement pas les imaginer. Je me fiche que Verity soit une bonne ou une mauvaise romancière ; jamais elle ne trahirait sa position de mère en écrivant quelque chose d'aussi affreux si elle ne l'avait pas vraiment vécu.

Je suis prise d'un vertige d'inquiétude, de tristesse, d'effroi. Si elle a fait ça – si elle a vraiment tenté de les supprimer dans un élan de jalousie maternelle –, de quoi était-elle encore capable ?

Qu'est-il vraiment arrivé à ses filles ?

Le temps d'y réfléchir un peu, je range le manuscrit dans un tiroir, sous un tas d'autres choses. Je ne veux surtout pas que Jeremy tombe là-dessus. Et, avant de partir d'ici, je brûlerai tout ça. Impossible d'imaginer ce qu'il ressentirait s'il le lisait. Il souffre déjà bien assez de la mort de ses filles, qu'est-ce que ce serait, s'il savait ce qu'elles ont enduré des mains de leur propre mère…

J'espère du moins qu'elle s'est mieux conduite après leur naissance mais, à vrai dire, je suis trop secouée pour continuer à lire. Je ne suis pas certaine de vouloir jamais m'y remettre.

Il me faut un verre. Pas d'eau ni de soda ni de jus de fruits. Je vais ouvrir le réfrigérateur dans la cuisine, mais il n'y a pas de vin. J'inspecte les placards un à un, mais pas d'alcool. Je rouvre le réfrigérateur et n'y vois que les jus de fruits de Crew et des bouteilles d'eau qui ne me serviront à rien.

— Tout va bien ?

Je me retourne pour découvrir Jeremy assis à la table de la salle à manger, des journaux étalés devant lui. Il a l'air de s'inquiéter pour moi.

— Il n'y a aucun alcool dans cette maison ? dis-je les mains sur les hanches pour essayer de cacher mes doigts qui tremblent.

Il n'a aucune idée de ce dont elle était capable.

Il me dévisage un instant puis se dirige vers le cellier. Sur la dernière étagère trône une bouteille de Crown Royal.

— Asseyez-vous, dit-il, l'air toujours préoccupé.

Il me regarde m'installer en face de lui, puis me prendre la tête dans les mains.

Je l'entends ouvrir une canette de soda, qu'il mélange avec l'alcool. Quelques instants plus tard, il dépose le verre devant moi. Je le porte si vite à mes lèvres que quelques gouttes tombent sur la table.

— Lowen, souffle Jeremy en me regardant avaler le whisky en essayant de garder un visage neutre. Qu'est-ce qui se passe ?

Disons, Jeremy, que votre épouse au cerveau en miettes m'a regardée droit dans les yeux. Elle est allée à sa fenêtre pour faire signe à son fils. Elle a tenté d'avorter de vos bébés alors que vous dormiez.

— Votre épouse… Son livre. Je viens… Il y avait un passage difficile qui m'a fait peur.

Il me contemple d'un air grave mais finit par éclater de rire.

— Vraiment ? Vous êtes tellement sensible ?

— C'est une grande romancière, dis-je avant d'avaler une autre gorgée. Je me laisse facilement émouvoir…

— Pourtant, vous écrivez un peu les mêmes choses qu'elle.

Là, je mens carrément :

— En fait, mes propres livres me donnent parfois ces impressions.

— Vous devriez peut-être passer au roman sentimental.

— C'est probablement ce que je ferai dès que j'aurai rempli ce contrat.

Il se remet à rire puis rassemble les journaux devant lui.

— Vous avez manqué le dîner. Il est encore tiède, si vous avez faim.

— Tout à fait. Il faut que je mange quelque chose.

Ça m'aidera peut-être à me calmer. Armée de mon verre, je me dirige vers la cuisinière, soulève le couvercle d'une casserole et me sers un morceau de poulet, puis je prends de l'eau dans le réfrigérateur avant de retourner m'asseoir.

— C'est vous qui avez préparé ce plat ?

— Oui.

Je goûte un morceau.

— C'est délicieux !

— Merci.

Il ne me quitte pas des yeux, pourtant, il paraît maintenant plus amusé qu'inquiet. J'en suis contente pour lui mais, avec tout ce que je viens de lire, je n'arrive pas à me détacher de Verity.

— Je peux vous poser une question ?

Comme il hoche la tête, je me lance :

— Dites-moi si vous me trouvez trop curieuse, mais est-ce qu'il y a une chance pour que Verity puisse se rétablir complètement ?

— Non, le médecin pense qu'elle ne pourra plus jamais marcher ni parler étant donné qu'elle n'a encore jamais fait aucun progrès dans ce sens.

— Elle est paralysée ?

— Non, sa moelle épinière est intacte. Seulement son esprit… est revenu à l'état de celui d'un nouveau-né. Elle possède les réflexes de base. Elle peut manger, boire, cligner des yeux, bouger un peu. Mais toujours par pur réflexe. J'espère qu'elle finira par faire des progrès, enfin je doute…

Il détourne les yeux vers l'entrée de la cuisine quand il entend Crew descendre l'escalier. Le petit apparaît dans son pyjama Spiderman et lui saute sur les genoux.

Crew. Je l'avais oublié pendant que je lisais. Si Verity avait continué à détester ses filles après leur naissance, elle n'aurait jamais accepté d'avoir un autre enfant.

Ce qui signifie qu'elle a fini par trouver un lien avec elles. Et laisse entendre pourquoi elle a écrit tout cela ; elle a dû finir par les aimer autant que Jeremy. Peut-être qu'en écrivant ce qu'elle avait éprouvé durant sa grossesse, elle s'est libéré l'esprit. Comme après une confession.

Cette idée m'apaise, autant que les explications de Jeremy sur son état. Elle possède les capacités mentales et physiques d'un nouveau-né. Inutile d'aller chercher plus loin.

Crew pose la tête sur l'épaule de son père. Il brandit son iPad tandis que Jeremy parcourt les messages de son téléphone. Ils sont si mignons, tous les

deux.

Je me suis trop focalisée sur les déboires de cette famille ; je ferais mieux de considérer davantage les aspects positifs. D'abord et avant tout, ce lien qui unit Jeremy à son fils. Crew l'adore, éclate de rire avec lui, il aime sa présence. Et Jeremy n'a pas peur de lui montrer son affection, ne serait-ce qu'en l'embrassant sur la tête comme il vient de le faire.

— Tu t'es brossé les dents ?

— Ouais.

Il se lève, le hisse sur ses épaules.

— Alors c'est l'heure de se coucher. Dis bonsoir à Laura.

Le gamin m'adresse un signe quand son père l'emporte vers l'escalier.

C'est drôle qu'il m'appelle par mon pseudonyme en public mais Lowen dès qu'on se retrouve seuls. Et j'avoue que ça me plaît. Il ne faudrait pourtant pas.

J'achève mon dîner et lave la vaisselle alors que Jeremy reste en haut avec Crew. Quand j'ai terminé, je me sens un peu mieux. J'ignore si c'est dû à l'alcool, à la nourriture ou au constat que Verity n'a sans doute écrit cet affreux chapitre que pour valoriser le suivant. Celui où elle se rend compte que ses filles ont été une véritable bénédiction dans sa vie.

En sortant de la cuisine, je pose les yeux sur une série de photos de famille accrochées au mur du couloir. Je m'arrête pour les regarder. La plupart représentent les enfants mais Verity et Jeremy apparaissent sur quelques-unes. Les filles ressemblent énormément à leur mère, tandis que Crew serait plutôt du côté de Jeremy.

C'était une si jolie famille ! Ça me serre le cœur de contempler ces images. Pourtant, je m'applique à distinguer les deux filles l'une de l'autre, celle au large sourire avec sa petite coupure sur la joue, celle qui reste plutôt sérieuse.

Je promène un doigt sur la cicatrice en me demandant d'où cela provient, et puis je passe aux portraits des gamines encore toutes petites.

Celle qui sourit porte déjà la trace de cette blessure.

Jeremy apparaît dans l'escalier et il s'arrête à côté de moi. Je lui montre la jumelle à la joue marquée.

— Laquelle est-ce ?

— Chastin, et, à côté, c'est Harper.

— Elles ressemblent beaucoup à Verity.

Je ne le regarde pas en disant ça mais, du coin de l'œil, je vois qu'il hoche la tête.

— Comment Chastin s'est fait cette cicatrice ?

— Elle est née avec. Le médecin a dit que ça provenait d'un tissu fibreux. Ça n'a rien d'inhabituel, surtout avec des jumeaux, car ils sont plutôt à l'étroit.

Cette fois, je lève les yeux vers lui en me demandant s'il est certain de ce qu'il dit ou si ça ne proviendrait pas plutôt de… d'une tentative d'avortement ratée.

— Les deux filles avaient la même allergie ?

À peine ai-je prononcé ces paroles que je m'en veux d'avoir trop parlé. Si je suis au courant que l'une d'elles était allergique aux cacahuètes, c'est parce que je l'ai lu dans le rapport sur la mort de ses deux filles. Maintenant, il sait que je me suis renseignée.

— Désolée, Jeremy.

— C'est bon. Et, non, juste Chastin. Aux arachides.

Il n'ajoute rien mais je sens qu'il me dévisage et je lève la tête vers lui. Il soutient un instant mon regard puis pose les yeux sur ma main, la retourne d'un geste délicat.

— Et vous ? demande-t-il en traçant du pouce la cicatrice sur ma paume, comment vous êtes-vous fait ça ?

Je ferme le poing, non pour la lui cacher, mais parce qu'elle est ancienne et que je n'y pense presque jamais.

— Je ne m'en souviens pas, dis-je hâtivement. Merci pour le dîner. Je vais prendre une douche, maintenant.

Il s'écarte pour me laisser passer et je gagne ma chambre en refermant doucement la porte derrière moi ; je m'y adosse pour essayer de me calmer.

Ce n'est pas qu'il me mette mal à l'aise. Jeremy Crawford est un homme bien. C'est sans doute à cause du manuscrit, car je ne doute pas qu'il ait autant aimé ses trois enfants que sa femme. Il ne s'en cache pas. Malgré l'état catatonique de Verity, il l'aime encore sans retenue.

C'est vraiment le genre d'homme auquel elle pouvait s'attacher, mais je ne comprends pas qu'elle soit devenue obsédée au point de jalouser leurs enfants.

En revanche, je comprends l'attraction qu'il a sur elle. Beaucoup plus que je ne le voudrais.

Alors que je me redresse, j'ai l'impression qu'on me tire les cheveux ; en fait, ils sont coincés et je tire dessus pour les libérer puis me retourne pour voir ce qui les retenait.

Un verrou.

Jeremy doit l'avoir fait poser aujourd'hui. Et c'est très gentil de sa part. Je pousse le loquet.

A-t-il pensé que j'en voudrais un car je ne me sentais pas en sécurité dans cette maison ? J'espère que non car ce n'était pas pour cette raison du tout, mais plutôt pour qu'ils soient protégés de *moi.*

J'éclaire la salle de bains, regarde ma main et passe les doigts sur la cicatrice.

Quand ma mère a découvert que j'étais somnambule, elle s'est inquiétée et a voulu me faire suivre une thérapie, espérant que ça m'aiderait plus que des somnifères. Le psy a déclaré que le mieux pour moi serait de rendre plus hostile ce qui m'entourait, en créant des obstacles que j'aurais du mal à franchir dans mon sommeil. Entre autres, un verrou sur ma porte.

Or, il y a des années, je suis presque certaine de l'avoir fermé avant de m'endormir ; cependant, je me suis réveillée le lendemain avec un poignet cassé et couverte de sang.

8

Je préfère ne pas lire la suite du manuscrit de Verity. Voilà deux jours que j'ai découvert sa tentative d'avortement, et les feuillets se trouvent toujours au fond du tiroir. Mais j'ai l'impression de sentir la présence de l'autobiographie à côté de moi dans le bureau de Verity, en train de respirer sous tout le papier sous lequel je l'ai enfouie. Plus je lis, plus je me sens déstabilisée. Plus j'ai du mal à me concentrer. Je ne dis pas que je ne la finirai jamais, seulement, tant que je n'aurai pas achevé ce que je suis venue faire ici, je ne peux pas perdre mon objectif de vue.

J'ai remarqué, maintenant que j'ai cessé de la lire, que je suis nettement moins impressionnée devant Verity qu'au début. En fait, hier, après avoir travaillé toute la journée, je suis sortie prendre l'air et je l'ai trouvée avec son infirmière à table en compagnie de Crew et Jeremy. Durant mes premières journées passées ici, j'étais dans le bureau à l'heure du dîner, si bien que je ne m'étais pas rendu compte qu'ils prenaient toujours ce repas ensemble. Après, je n'ai pas voulu leur imposer ma présence.

Aujourd'hui, ils ont une autre infirmière. Elle s'appelle Myrna. Elle est un peu plus âgée qu'April, ronde et souriante, avec des joues roses qui lui donnent l'air d'un poupon. En tout cas, elle est plus aimable qu'April qui se comporte comme si elle ne me faisait pas confiance avec Jeremy, ni à Jeremy avec moi. J'ignore pourquoi elle n'apprécie pas ma présence mais j'ai vu combien, à force de vouloir protéger sa patiente, elle semble prête à

rejeter toute femme qui se permet de venir vivre sous ce toit. Je suis sûre qu'elle nous imagine, Jeremy et moi, en train de nous isoler dans la chambre du rez-de-chaussée, tous les soirs dès qu'elle s'en va. *Si seulement elle avait raison.*

Myrna travaille le vendredi et le samedi, tandis qu'April vient le reste de la semaine. En ce vendredi, le jour où je devais m'installer dans mon nouvel appartement, je suis soulagée que les choses aient tourné ainsi. Je serais partie d'ici complètement démunie. Le temps supplémentaire qui m'est accordé me sauve littéralement la vie. J'ai fini de lire deux autres volumes de la série qui me plaisent beaucoup. C'était extraordinaire de constater comment Verity parvient à tout écrire du point de vue du méchant. À présent, je commence à me faire une idée précise de l'orientation que je dois prendre. Néanmoins, pour le cas où, je continue à chercher des notes qui me guideraient encore mieux.

Assise par terre, je suis en train de fouiller dans un carton lorsque Corey m'envoie un SMS :

> Corey : Pantem a publié un communiqué de presse ce matin, pour annoncer que tu étais le nouveau coauteur de la série de Verity. J'ai envoyé un lien à ton adresse mail si tu veux y jeter un œil.

Alors que j'ouvre mon mail, on frappe à la porte.

— Entrez.

Jeremy passe une tête dans l'embrasure.

— Salut, je vais faire quelques courses au supermarché. Si vous avez une liste…

J'ai besoin de certaines choses, à commencer par des tampons, bien qu'il me reste un ou deux jours avant le début de mes règles. Je ne m'attendais pas à rester si longtemps ici. Sauf que je n'ai pas trop envie de demander ça à Jeremy. Alors je me lève en époussetant mon jean.

— En fait, ça vous ennuierait si j'allais avec vous ? Ce serait plus facile.

— Pas du tout. On part dans dix minutes.

*

* *

Il conduit une Jeep Wrangler gris foncé aux pneus couverts de boue. Je ne l'avais pas encore vue car elle était dans le garage, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il utilise ce type de véhicule. J'aurais plutôt imaginé une Cadillac CTS ou une Audi A8. Quelque chose pour un monsieur en costume trois-pièces. Je ne sais pas pourquoi je continue à l'imaginer sous les traits de l'homme d'affaires que j'avais d'abord cru voir en lui. Ici, il porte un jean ou un jogging, fait sans cesse du jardinage et laisse ses bottes devant la porte qui donne sur le jardin. La Jeep Wrangler lui convient beaucoup mieux que tout ce que j'avais pu envisager.

On a déjà parcouru quelques kilomètres quand il éteint la radio pour me demander :

— Vous avez vu le communiqué de presse de Pantem ?

— Corey m'a envoyé le lien, dis-je en sortant mon téléphone, mais j'ai oublié de le lire.

— C'est plutôt court mais sympathique. Comme vous le vouliez.

J'ouvre mon mail et lis ce que Corey m'a envoyé :

> Pantem Press a le plaisir d'annoncer que les derniers romans de la célèbre série *Les Nobles Vertus*, de Verity Crawford, seront coécrits avec l'auteur Laura Chase. Verity est enchantée de la participation de Laura et elles ont toutes les deux hâte de créer une inoubliable conclusion à cette série.

Verity est enchantée ? N'importe quoi ! Au moins, je saurai qu'il ne faut pas se fier à une annonce publicitaire. Je commence à lire les commentaires qui l'accompagnent :

-C’est qui, Laura Chase ?

-POURQUOI VERITY CONFIE SON BÉBÉ À QUELQU’UN D’AUTRE ?

-Nan. Nan, nan, nan.

-C’est comme ça que ça se passe ? Un médiocre auteur à succès qui refile son job à un auteur encore plus nul ?

Je repose mon téléphone mais ça ne me suffit pas. Je coupe la sonnerie, le jette dans mon sac et tire la fermeture Éclair.

— Les gens sont durs, dis-je entre mes dents.

— Ne jamais lire les commentaires ! se marre Jeremy. Verity me l’a répété pendant des années.

Jusqu’ici, je n’avais jamais cherché à les regarder.

— Bon à savoir !

Une fois que nous sommes arrivés au supermarché, Jeremy saute de sa Jeep et la contourne pour m’ouvrir la portière. Ça me met mal à l’aise, car je n’ai pas l’habitude de ce genre de marque de politesse, mais ce serait sans doute pire pour lui si je l’en empêchais. Il ressemble vraiment à l’homme que Verity décrit dans son autobiographie.

En tout cas, c’est bien la première fois que ça m’arrive, à moi. C’est pathétique.

Quand il me prend la main pour m’aider à descendre, je me raidis car je ne peux m’empêcher de réagir à son contact. Malgré tout, j’ai envie de plus.

Est-ce qu’il ressent la même chose ?

Voilà un moment qu’il ne doit plus faire l’amour, ce qui me mène à me demander si ça lui manque beaucoup.

Ce doit être compliqué. Après un mariage qui n’aura semblé, au début, ne tourner qu’autour du sexe, il en a été privé du jour au lendemain.

Pourquoi est-ce que je pense à ça en allant au supermarché ?

— Vous aimez faire la cuisine ? demande Jeremy.

— Je ne déteste pas. Mais comme j'ai toujours vécu seule, je ne prépare pas souvent de repas.

Il attrape un chariot et je le suis.

— Quel est votre menu préféré ? demande-t-il.

— Des tacos.

— Pas trop compliqué, rigole-t-il en s'emparant de tous les légumes nécessaires pour en confectionner.

Je propose de leur préparer des spaghetti pour un prochain dîner. En fait, c'est à peu près le seul plat que je sache bien cuisiner.

Il est en train de choisir des jus de fruits quand je le rejoins pour lui dire que je vais chercher d'autres choses en dehors du rayon alimentaire. Je prends mes tampons mais aussi du shampooing, des chaussettes et plusieurs tee-shirts, dans la mesure où je n'en avais pas apporté un seul.

J'ignore pourquoi ça me gêne tellement d'acheter des tampons. Il a forcément l'habitude, il a dû en acheter pour Verity de temps en temps. C'est le genre de mari que ça ne doit pas trop gêner.

Je le retrouve au rayon épicerie et, en m'approchant, je m'aperçois qu'il est entouré de deux femmes qui ont lâché leur chariot pour lui parler. Adossé contre un congélateur du rayon glaces, il donne l'impression de vouloir s'y fondre. Je ne distingue que l'arrière de leurs têtes mais, lorsque je capte le regard de Jeremy, une belle blonde se retourne, bientôt suivie pas sa copine brune qui me fusille du regard.

Ce qui me fait ralentir le pas. Dois-je mettre mes achats dans le chariot ou est-ce que ça va paraître bizarre ? Je décide de les poser dans le panier supérieur, et elles ne me quittent pas des yeux, haussant les sourcils à chacun de mes gestes. La blonde contemple mes tampons et finit par pencher la tête.

— Et vous êtes ?

— C'est Laura Chase, répond Jeremy. Laura, voici Patricia et Caroline.

La blonde me toise d'un air condescendant :

— Nous sommes des amies de Verity. Elle doit se sentir beaucoup mieux maintenant qu'elle a une amie sur place. À moins, ajoute-t-elle en se tournant vers Jeremy, que ce ne soit votre amie à vous ?

— Laura vient de New York. Elle travaille avec Verity.

Patricia émet un sourire en se raclant la gorge avant de revenir vers moi :

— Comment peut-on travailler avec une romancière, au juste ? Je pensais que c'était un travail solitaire.

— C'est ce que croient les gens qui ne sont pas du métier, intervient Jeremy en leur adressant un signe. Bon après-midi, mesdames.

Là-dessus, il commence à pousser le chariot, mais Patricia pose la main dessus.

— Dites à Verity que je la salue et qu'on espère qu'elle se remet bien.

— Promis. Transmettez mon bonjour à Sherman.

Elle fait la grimace.

— Mon mari s'appelle William.

— Ah oui, c'est vrai ! Je confonds.

J'entends Patricia ricaner alors qu'on s'éloigne vers l'allée suivante. Et là, je demande :

— Qui est Sherman ?

— Le mec qu'elle baise dans le dos de son mari, répond-il d'un air malicieux.

— Mince !

Je pouffe de rire et ça dure jusqu'à la caisse. Je ne crois pas avoir jamais assisté à un échange pareil. Jeremy commence à placer les courses sur le tapis roulant.

— Je n'aurais pas dû m'abaisser à leur niveau, reprend-il, mais je ne supporte pas les hypocrites.

— Oui, mais sans les hypocrites, il n'y aurait pas d'anecdotes aussi marrantes que celle qu'on vient de vivre.

Il finit de vider le chariot et j'essaie de récupérer mes affaires, mais il refuse de me laisser payer quoi que ce soit.

Je ne peux m'empêcher de le regarder alors qu'il sort sa carte de crédit. Je ressens quelque chose, mais quoi ? Un élan ? Ça tiendrait debout. Je pourrais ressentir un élan pour un homme si dévoué à son épouse malade qu'il ne voit plus rien de ce qui se passe autour de lui. À commencer par ce qu'a pu être sa propre femme.

Lowen Ashleigh qui craque pour un homme non disponible encore plus compliqué qu'elle.

C'est ça, le karma.

9

Je ne suis arrivée qu'il y a cinq jours, pourtant, ça me paraît beaucoup plus long. Les journées semblent s'étirer ici, alors qu'à New York chaque minute compte.

Ce matin, j'ai entendu Myrna dire à Jeremy que Verity avait de la fièvre, raison pour laquelle il valait mieux ne pas la sortir. Ça ne m'a pas attristée plus que ça. Au moins, je ne supporterai pas sa présence, je ne la verrai pas du bureau pendant ses balades.

À la place, j'aperçois Jeremy assis tout seul sur la véranda, les yeux fixés sur le lac, dans un fauteuil à bascule qu'il n'a pas bougé depuis plus de dix minutes. Il reste complètement immobile. De temps en temps, il cligne des paupières, mais c'est tout.

J'aimerais bien savoir à quoi il pense en ce moment. Aux filles ? À Verity ? À la façon dont sa vie a changé en une année ? Voilà plusieurs jours qu'il ne s'est pas rasé, et ça lui va bien ; d'ailleurs, je ne sais pas ce qui lui irait mal.

Je me penche sur le bureau de Verity, me prends le menton dans les mains. Mouvement que je regrette aussitôt car Jeremy l'a remarqué. Il tourne la tête vers la vitre. J'ai envie de regarder ailleurs, d'avoir l'air occupée, mais à l'évidence il m'a vue le contempler. Ce serait pire si j'essayais maintenant de me cacher. Alors je lui décoche un gentil sourire.

Sourire qu'il ne me rend pas, mais il ne se détourne pas non plus. On conserve un contact visuel quelques secondes ; son regard touche quelque chose en moi ; je me demande si le mien produit le même effet sur lui.

Il inspire profondément puis se lève et s'en va, en direction du ponton. Là, il récupère son marteau et se remet à arracher les planches qui restent.

Il devait avoir besoin de ce moment de tranquillité, sans Crew ni Verity ni une infirmière pour le déranger.

J'ai besoin d'un Xanax. Voilà plus d'une semaine que je n'en ai pas pris. Ça m'engourdit. Ce qui m'empêche de me concentrer sur mon écriture ou mes recherches. Mais je n'en peux plus de ces moments qui me font battre le cœur comme en ce moment. Une fois que l'adrénaline arrive, je ne sais comment la ralentir. Que ça provienne de Jeremy, de Verity, des livres de Verity, il y a toujours quelque chose, ici, qui fait exploser mon seuil d'anxiété. Mes réactions envers cette maison et les gens qui l'habitent me déroutent plus qu'un léger engourdissement.

Je regagne la chambre pour chercher mes médicaments. Alors que j'ouvre le flacon de Xanax, j'entends un cri provenir de l'étage.

Crew.

Sans l'avoir ouvert, je jette le flacon sur mon lit et me précipite dans l'escalier. Le gamin pleure. Et cela semble provenir de la chambre de Verity.

Si je m'écoutais, je tournerais les talons et filerais dans la direction opposée, sauf qu'un petit garçon a peut-être des ennuis, alors je poursuis mon chemin.

Arrivée devant la porte, je l'ouvre sans frapper. Crew est par terre, à se tenir le visage, les doigts ensanglantés, un couteau près de lui. Je me précipite, l'emporte vers la salle de bains au bout du couloir et le dépose près de la vasque.

— Fais voir, dis-je en essayant de dégager son menton.

Il a une petite coupure mais ça n'a pas l'air très profond.

— Tu t’es fait ça avec le couteau ?

Il me regarde, les yeux écarquillés, puis secoue la tête, comme s’il craignait d’avouer avoir joué avec.

— Maman a dit de pas toucher à son couteau.

— Tu es sûr ? Ta maman a dit ça ?

Il ne répond pas.

— Crew, dis-je la gorge serrée. Ta maman te parle ?

Il reste complètement crispé, seule sa tête remue quand il la secoue pour dire non. Comme je tamponne sa blessure avec un gant de toilette, j’entends les pas de Jeremy résonner dans l’escalier. Il a dû entendre les cris de son fils et l’interpelle.

— Crew !

— Nous sommes là !

Il franchit la porte l’air inquiet. Je m’écarte de son chemin.

— Ça va, fiston ?

Celui-ci hoche la tête et son père me prend le gant de toilette puis se penche pour regarder la blessure de plus près.

— Vous savez ce qu’il s’est passé ? me demande-t-il.

— Je crois qu’il s’est coupé. Il était dans la chambre de Verity. Il y avait un couteau par terre.

Jeremy pose un regard consterné sur le petit.

— Qu’est-ce que tu faisais, avec ce couteau ?

— J’avais pas de couteau, renifle Crew. Je suis juste tombé du lit.

Quelque part, je m’en veux, comme si j’avais mouchardé ; alors j’essaie de le couvrir :

— Il ne le tenait pas dans la main, je l’ai aperçu par terre et j’en ai conclu qu’il s’était blessé avec.

Je suis encore secouée par ce qu’il a dit sur Verity et le couteau, tout en me rappelant que tout le monde parle d’elle au présent. L’infirmière,

Jeremy, Crew. Je suis sûre qu'elle lui a dit un jour de ne pas jouer avec, et c'est mon imagination qui aura fait le reste.

Jeremy ouvre l'armoire à pharmacie pour en sortir une trousse de secours. En la refermant, il me regarde dans le miroir.

— Allez vérifier, me souffle-t-il en indiquant la porte de la tête.

Je quitte la salle de bains mais m'arrête dans le couloir. Je n'aime pas entrer dans cette chambre, même si Verity est inoffensive. Seulement il ne faut pas que Crew joue avec un couteau. Alors je repars.

La porte de Verity est encore grande ouverte, si bien que j'entre sur la pointe des pieds en essayant de ne pas la réveiller. *Même si je n'ai pas ce pouvoir.* Je contourne le lit, vers l'endroit où se trouvait Crew.

Pas de couteau.

Je cherche autour de moi en me demandant si je ne l'ai pas déplacé involontairement quand j'ai soulevé le petit garçon ; je me penche sous le lit. Rien, à part une mince couche de poussière. Je glisse la main sous la table de nuit, sans plus de succès.

Je sais que j'ai vu un couteau. Je ne suis pas folle.

Vraiment ?

Je prends appui sur le matelas et commence à me relever mais retombe en arrière lorsque je m'aperçois que Verity me fixe. Elle a tourné la tête sur la droite, pour mieux me voir.

Bordel ! Tétanisée par la peur, je recule sur les fesses pour me retrouver assise par terre à plusieurs mètres d'elle. La panique me pousse à détaler au plus vite, même si rien n'a changé dans son attitude à part la position de sa tête. Je m'accroche à la commode pour me redresser et, sans la quitter des yeux, je prends la direction de la porte. J'essaie de dominer ma peur mais je n'arrive pas à m'ôter l'idée de la tête qu'elle pourrait m'attaquer avec le couteau qu'elle a ramassé.

Je ferme la porte derrière moi et reste là, agrippée à la poignée, le temps de reprendre mon sang-froid. Je respire un grand coup, puis deux, puis cinq,

en espérant que Jeremy ne lira pas la terreur dans mes yeux quand je reviendrai lui dire qu'il n'y avait pas de couteau.

Sauf qu'il y en avait un.

Mes mains tremblent. Je n'ai aucune confiance en cette femme, ni en cette maison. Je sais que je dois rester ici pour honorer le meilleur contrat que j'aie jamais signé, mais je préférerais dormir dans ma voiture de location en plein Brooklyn jusqu'à la fin de la semaine plutôt que de passer une nuit de plus ici.

Je regagne la salle de bains en me massant la nuque pour essayer de me détendre. Jeremy est en train de poser un pansement sur le menton de Crew.

— Tu as de la chance de ne pas avoir besoin de points de suture, marmonne-t-il.

Il l'aide ensuite à se laver les mains puis lui dit d'aller jouer. Le gamin passe devant moi pour rejoindre la chambre de Verity.

Je trouve bizarre que ça lui plaise de jouer avec son iPad sur le lit où elle dort ; en même temps, c'est sa mère. *Amuse-toi, petit. Moi, je ne veux plus la voir.*

— Vous avez récupéré le couteau ? s'enquiert Jeremy.

J'essaie de répondre le plus naturellement du monde :

— Je ne l'ai pas trouvé.

— Attendez, vous en aviez vu un ?

— Je croyais. Mais peut-être que non. Il n'était pas là.

— Je vais voir, dit-il en passant devant moi.

Il s'arrête quand même sur le seuil :

— Merci pour lui, lance-t-il avec un sourire entendu. Je sais que vous avez beaucoup travaillé, aujourd'hui.

Et il me décoche un clin d'œil avant d'entrer dans la chambre de Verity.

Je ne sais plus où me mettre. *Je l'ai bien mérité.* Il doit se dire que je passe mon temps à regarder par la fenêtre.

Je devrais prendre deux Xanax.

Quand je regagne le bureau, le soleil est sur le point de se coucher. Autrement dit, Crew va bientôt prendre sa douche et se mettre au lit. Verity restera dans sa chambre pour la nuit. Tant mieux pour moi puisqu'il n'y a qu'elle qui me fasse peur, ici. En fait, mon moment préféré, c'est le soir, quand je ne vois plus Verity et beaucoup Jeremy.

Combien de temps encore vais-je réussir à me convaincre que je n'ai pas craqué pour cet homme et que Verity est vraiment la femme qu'elle a l'air d'être ? J'ai l'impression qu'à force de lire ses livres, je commence à comprendre pourquoi ses romans policiers fonctionnent si bien : c'est bien parce qu'elle les écrit du point de vue du méchant.

C'est ce que les critiques préfèrent chez elle. Quand j'ai écouté son premier livre audio en venant ici, j'ai adoré que le narrateur me semble un peu psychotique. Je me demandais comment elle parvenait à entrer ainsi dans la peau de ses anti-héros. Mais ça, c'était avant de la connaître.

Je ne sais pas encore qui elle est vraiment, mais je connais la Verity qui a rédigé son autobiographie. Apparemment, la façon dont elle a écrit ses romans n'était pas aussi originale que ça pour elle. Après tout, on dit bien : *Écrivez sur ce que vous connaissez.* Je commence à croire que si elle se met dans la peau du méchant c'est parce qu'au fond elle est méchante. Jusqu'à la moelle.

Je me sens moi-même un peu méchante quand j'ouvre le tiroir pour faire exactement ce que je m'étais juré de ne pas recommencer : lire un autre chapitre.

Chapitre quatre

Elles tenaient à vivre, je dois bien le reconnaître.

Rien de ce que j'ai essayé n'a fonctionné, ni la tentative d'avortement, ni les cachets, ni la chute « accidentelle » dans l'escalier. La seule chose que j'en ai tirée, c'est une petite cicatrice sur la joue d'un des bébés. Dont je suis forcément responsable. Et dont Jeremy n'a plus cessé de me parler.

Quelques heures après qu'on m'a ramenée dans ma chambre – *césarienne, Dieu merci* –, leur pédiatre est venu voir les filles. J'ai fermé les yeux pour faire semblant de dormir, alors que j'avais plutôt peur de devoir discuter avec lui. Il risquerait de me percer à jour, de constater que je ne serai jamais une bonne mère pour ces bestioles.

Quand Jeremy l'a interrogé sur la cicatrice, il a répondu que les jumeaux se griffaient souvent *in utero*.

— C'est plus profond qu'une griffure, a objecté mon mari.

— Cela pourrait provenir de tissu fibreux. Ne vous inquiétez pas, ça partira avec le temps.

— Ce qui m'inquiète, c'est que ça pourrait provenir de quelque chose de plus grave.

— Mais non. Vos filles sont en parfaite santé. Toutes les deux.

Incroyable.

Le médecin est parti, suivi de l'infirmière, et je me suis retrouvée seule avec Jeremy et les filles. L'une d'elles dormait dans le lit transparent – je ne sais pas comment on appelle ça. Jeremy portait l'autre dans ses bras et lui souriait quand il s'est rendu compte que j'avais ouvert les yeux.

— Bonjour, maman.

Arrête de m'appeler comme ça.

Je lui ai quand même souri. Il avait l'air d'un bon père. Tout content. Et tant pis si je n'y étais pour rien. Pourtant, malgré ma jalousie, j'appréciais sa présence. Ce serait sans doute le genre de père à changer leurs couches, à participer aux repas. Je savais qu'à la longue, j'apprécierais cet aspect de lui. Il fallait juste que je m'habitue. Que je devienne une mère.

— Amène-moi la balafrée, ai-je dit.

Il a fait la grimace, visiblement choqué par ce surnom. C'était sans doute maladroit de ma part, mais on ne leur avait pas encore donné de prénoms. La cicatrice était ce qui les distinguait.

Il est venu me la poser dans les bras. Je l'ai longuement contemplée, dans l'attente d'un flot d'émotions, pourtant rien n'est venu. Je lui ai touché la joue, ai passé un doigt sur sa cicatrice. *Apparemment, le crochet n'était pas suffisant.* J'aurais dû utiliser quelque chose qui résiste mieux à la pression. Une aiguille à tricoter ?

Je ne suis pas certaine qu'elle aurait été assez longue.

— Le médecin a dit que la cicatrice pouvait provenir d'une griffure, a lancé Jeremy en rigolant. Elles n'étaient pas nées qu'elles se battaient déjà.

J'ai souri au bébé. Pas parce que j'en avais envie mais parce que c'était sans doute la chose à faire. Je ne voulais pas que Jeremy s'aperçoive que je l'aimais moins que lui. J'ai pris sa main minuscule pour l'enrouler autour de mon petit doigt.

— Chastin, ai-je murmuré. C'est toi qui auras le plus joli prénom, puisque ta sœur a été méchante avec toi.

— Chastin, a répété Jeremy. J'adore.

— Et Harper. Chastin et Harper.

C'étaient deux des noms qu'il m'avait envoyés. Ils me convenaient. Je les ai choisis car il les a cités plus d'une fois. Peut-être que s'il voyait combien j'essayais de l'aimer, il ne remarquerait pas l'absence d'amour que j'éprouvais pour elles.

Chastin s'est mise à gigoter en pleurant ; je ne savais pas quoi faire. J'ai voulu la bercer un peu mais ça me faisait mal, alors j'ai arrêté. Ses pleurs ont redoublé.

— Elle a peut-être faim, a suggéré Jeremy.

J'étais tellement certaine qu'aucune d'elles ne survivrait, après toutes mes tentatives, que je n'ai pas trop réfléchi à la suite. Je savais que le mieux serait de leur donner le sein, mais je ne tenais absolument pas à massacrer ainsi ma poitrine. D'autant qu'elles étaient deux.

— On dirait que quelqu'un a faim, a lancé une infirmière en entrant dans la chambre. Vous voulez les allaiter ?

— Non, ai-je répondu aussitôt.

— Tu es sûre ? a dit Jeremy.

— Attends, elles sont deux.

Je n'ai pas aimé son expression, son air déçu… C'était mal parti et je détestais ça. Il allait prendre fait et cause pour elles. Contre moi. Je ne compterais plus.

— Ce n'est pas plus compliqué que de leur donner le biberon, a répondu l'infirmière. En fait, c'est plus pratique. Vous voulez essayer ? Voir comment ça se passe ?

Incapable de détourner les yeux de Jeremy, j'attendais qu'il me libère de cette forme de supplice. Ça me tuait qu'il veuille que je les nourrisse quand il y avait d'autres excellentes possibilités. Cependant, j'ai acquiescé et tiré sur les manches de ma chemise d'hôpital car je voulais lui faire plaisir, le voir content de la mère de ses enfants, bien que je ne le sois pas moi-même.

J’ai approché la bouche de Chastin de mon sein et il l’a vue se fermer aussitôt sur mon téton, il a vu sa tête avancer et reculer, sa petite main appuyée sur ma peau. Il l’a vue commencer à sucer.

Ça n’allait pas du tout.

Ce bébé qui suçait une chose que Jeremy avait tant sucée auparavant. Je n’aimais pas ça. Comment pourrait-il encore trouver mes seins affriolants s’il voyait des bébés s’y nourrir jour après jour ?

— Ça fait mal ? a demandé Jeremy.

— Pas vraiment.

Il a posé une main sur ma tête pour repousser mes cheveux.

— On dirait que tu souffres.

Je ne souffre pas. Je suis dégoûtée.

J’ai continué à regarder Chastin téter, et je faisais tout ce que je pouvais pour ne pas manifester ma répulsion. Je suis sûre que certaines mères trouvent ça très beau. Moi, ça me dérangeait.

— Je ne peux pas faire ça, ai-je murmuré en renversant la tête sur l’oreiller.

Jeremy est venu récupérer Chastin et j’ai poussé un soupir de soulagement.

— C’est bon, a-t-il dit d’une voix apaisante. On va prendre le lait maternisé.

— Vous êtes sûr ? a demandé l’infirmière. Ça avait l’air de bien se passer.

— Tout à fait certain.

Elle est alors partie chercher une boîte de Similac. J’étais trop contente que mon mari me soutienne. Il venait de me faire repasser au premier rang et ça me ravissait.

— Merci, lui ai-je dit.

Il a embrassé Chastin sur le front puis s’est assis au bord du lit avec elle, l’a contemplée en secouant la tête.

— Comment puis-je vouloir tant les protéger alors que je ne les connais que depuis quelques heures ?

J'avais envie de lui rappeler qu'il m'avait toujours protégée, mais ça ne paraissait pas le bon moment. J'avais l'impression de me mêler de quelque chose qui ne me regardait pas. Ce lien père-fille dont je ne ferais jamais partie. Il les aimait déjà plus qu'il ne m'avait aimée. Il allait finir par prendre leur parti, même si je ne commettais aucune erreur. C'était encore pire que ce que j'avais imaginé.

D'une main, il a essuyé une larme sur sa joue.

— Tu *pleures* ?

Mon ton a paru le choquer, et j'ai paniqué. Avant de me reprendre :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Prends-le du bon côté. J'aime que tu les aimes tant.

Sa brusque tension l'a quitté et il a de nouveau regardé Chastin.

— Je crois que je n'ai jamais rien aimé autant que ces petits bouts. Tu te croyais capable d'aimer autant quelqu'un ?

J'ai levé les yeux au ciel en me disant : *j'ai aimé autant quelqu'un, Jeremy.* Toi. *Pendant quatre ans. Merci de t'en être aperçu.*

10

Je ne sais pas pourquoi je suis surprise en remettant le manuscrit dans son tiroir. Je le referme si brusquement que je secoue tout ce qu'il contient. *Pourquoi suis-je en colère ?* Ce n'est ni ma vie, ni ma famille. J'avais déjà lu pas mal de critiques négatives sur Verity avant de venir ici et, neuf fois sur dix, le chroniqueur terminait en disant vouloir jeter sa liseuse ou le livre contre un mur.

J'ai envie d'en faire autant avec son autobiographie. J'espérais qu'elle aurait une révélation en donnant naissance à ses filles, mais non. Elle a trouvé ça pire.

Elle semble si froide, si dure, mais je ne suis pas une mère. Sont-elles nombreuses à éprouver un amour immédiat envers leurs enfants ? Si oui, c'est qu'elles manquent d'honnêteté. Ce doit être la même chose quand une mère prétend ne pas avoir d'enfant préféré. Elles n'en parlent pas. On ne doit se rendre compte de cela que lorsqu'on en devient une.

À moins que Verity n'ait pas mérité de devenir mère. Il m'arrive de me dire que j'aurai un jour des enfants. Je vais bientôt avoir trente-deux ans et je mentirais si je prétendais ne pas craindre que je n'aie jamais cette opportunité. Cependant, si un jour j'entretiens une relation avec un homme que j'aimerais voir devenir le père de mon enfant, il faudrait que ce soit quelqu'un comme Jeremy. Or, plutôt que d'apprécier le père merveilleux qu'il semblait être, Verity lui en voulait.

Alors que lui a semblé dès le début vouer un véritable amour à ses filles. Voilà peu de temps qu'il les a perdues. Je l'oublie trop souvent. Il doit passer chaque étape du deuil, en s'occupant de Verity et de Crew, tout en s'assurant que ses revenus lui permettent de continuer à vivre comme avant. La plupart des gens ne supporteraient pas la moitié de ce qu'il a vécu. Mais lui, il assure.

Cette semaine, j'ai trouvé des cartons de photos dans le placard de Verity, mais je ne les ai pas encore regardées. Ce serait encore une façon de m'immiscer dans sa vie privée. Cette famille, tout au moins Jeremy, compte sur moi pour achever cette série, et je n'arrête pas de me laisser distraire par ma fixation sur Verity.

Pourtant, si elle met tant d'elle-même dans ses livres, il faut vraiment que je la connaisse. Ce n'est pas de l'espionnage. C'est de la recherche. Voilà. Tout cela est parfaitement justifié.

Je dépose un des cartons de photos sur la table de la cuisine, soulève le couvercle. Depuis l'arrivée des smartphones, on ne tire plus trop de clichés sur papier ; là, j'en ai plein les mains, tous des portraits d'enfants. Quelqu'un s'est donné la peine de les imprimer. Je parie qu'il s'agit de Jeremy.

Je sors un gros plan de Chastin, examine un instant sa cicatrice. Je n'ai pas arrêté de penser à elle, hier, alors j'ai fini par vérifier sur Internet si les tentatives d'avortement pouvaient vraiment causer des dégâts sur les fœtus *in utero*.

Jamais je ne recommencerai. On y voit tant de photos de bébés défigurés. Chastin a eu de la chance. Et Harper aussi.

Jusqu'au moment où cette chance a tourné.

Les pas de Jeremy résonnent dans l'escalier. Je n'essaie pas de cacher les photos car je ne suis pas certaine qu'il me reproche de les regarder.

Quand il entre dans la cuisine, je lui souris et continue mon inspection. Arrivé devant le réfrigérateur, il aperçoit la boîte, s'immobilise, l'air

intrigué.

— Il me semble que plus je la connaîtrai, mieux je pourrai me mettre à sa place pour écrire.

Je contemple un portrait de Harper, celle qui sourit si rarement. Jeremy s'assied à côté de moi et prend une photo de Chastin.

— Pourquoi Harper ne sourit jamais ?

Il prend le cliché que je tiens dans la main.

— À trois ans, on lui a diagnostiqué un syndrome d'Asperger. Elle ne s'exprimait pas beaucoup.

Il passe un doigt sur la photo puis la met de côté pour en sortir une autre de la boîte. Celle de Verity avec les filles. Il me la tend. Toutes trois portent le même pyjama. Si leur mère ne les aimait pas, elle jouait bien la comédie.

— C'était notre dernier Noël avant la naissance de Crew, indique-t-il avant de saisir toute une poignée de photos.

Il se met à les parcourir, s'arrêtant parfois sur les jumelles, mais jamais sur Verity.

— Tenez, voici celle que je préfère. Pour une fois que Harper sourit. Elle était obsédée par les animaux, alors on a fait venir un petit zoo dans le jardin pour leur cinquième anniversaire.

Je me détends en contemplant l'image, mais surtout parce que Jeremy y apparaît, pour une fois l'air enchanté.

— Comment étaient-elles ?

— Chastin, plutôt protectrice. Du vif-argent. Dès leur plus tendre enfance, elle a compris que Harper était différente. Elle la maternait. Elle essayait de nous enseigner, à nous ses parents, comment l'éduquer. Et je ne vous dis pas, quand Crew est arrivé, on a cru qu'il allait falloir le lui confier. Elle était obsédée. Elle aurait été une mère extraordinaire.

Après quoi, il prend un portrait de Harper.

— Elle comptait beaucoup pour moi. Parfois, je n'étais pas sûr que Verity la comprenne aussi bien que moi, mais j'avais presque l'impression

de ressentir chacune de ses aspirations. Elle avait du mal à exprimer ses émotions mais je savais ce qui la faisait tiquer, ce qui la réjouissait, ce qui l'attristait, même si elle ne savait pas trop comment l'exprimer. Elle était très heureuse. Néanmoins, elle ne s'est pas intéressée à Crew avant ses trois ou quatre ans, quand il s'est mis à jouer avec elle. Auparavant, il ne représentait guère qu'un meuble parmi d'autres.

Reprenant une photo des trois enfants, il ajoute, songeur :

— Jamais il ne nous a demandé ce qu'elles étaient devenues. Pas une fois. Il n'a même pas prononcé leurs noms.

— Ça vous inquiète ?

— Je ne sais pas s'il faut que je m'en inquiète ou que j'en sois soulagé.

— Sans doute les deux…

Il me montre une image de Verity et Crew peu après la naissance du bébé.

— Il a dû suivre une thérapie pendant quelques mois. Mais j'avais peur que tout ça ne lui rappelle trop nos tragédies, alors j'ai fini par l'en retirer. S'il en a de nouveau besoin quand il sera plus âgé, je l'y remettrai. Je veux qu'il aille bien.

— Et vous ?

— Quoi, moi ?

— Comment allez-vous ?

Il me regarde fixement et répond immédiatement :

— Ma vie a été bouleversée à la mort de Chastin et elle s'est arrêtée après celle de Harper. Et puis, quand on m'a annoncé l'accident de Verity… il n'y avait plus que de la colère en moi.

— Contre qui ? Dieu ?

— Non, lâche-t-il d'un ton calme. Contre Verity.

Il n'a pas besoin de m'expliquer pourquoi. *Il croit qu'elle a crashé volontairement la voiture dans un arbre.*

Le silence est retombé sur la pièce… sur toute la maison. On dirait qu'il ne respire même plus.

Finalement, il recule sa chaise et se lève. J'en fais autant, car j'ai l'impression qu'il vient de l'avouer pour la première fois de sa vie à quelqu'un, peut-être même à lui-même. Apparemment, il n'a pas trop envie que je lise dans ses pensées car il se retourne, croise les doigts sur sa nuque. Je pose ma main sur son épaule et viens me placer devant lui, qu'il le veuille ou non. J'entoure sa taille de mes bras et presse le visage sur son torse. Après un lourd soupir, il me rend mon étreinte. Visiblement, il en avait besoin.

On reste enlacés un bon moment, jusqu'à ce que nous nous rendions compte qu'il faut nous séparer. Il relâche la pression qu'il exerçait sur moi mais, si on ne s'étreint plus, on reste enlacés. Comme si chacun ressentait soudain à quel point on en avait besoin. Depuis si longtemps. Tout est calme autour de nous ; je l'entends inspirer. Je devine ses doutes alors que sa paume remonte doucement à l'arrière de ma tête.

J'ai fermé les yeux, mais je les rouvre vite, car je veux voir son regard, comme si une pulsion m'obligeait à lever le visage vers lui.

Il me contemple attentivement et je ne sais pas s'il va m'embrasser ou se détacher, de toute façon, c'est trop tard. Je ressens parfaitement tout ce qu'il essaie de taire, rien qu'à la façon dont il me serre, dont il retient son souffle.

Il m'approche de sa bouche. Et puis voilà qu'il cligne des paupières et que ses bras retombent.

— Salut, fiston ! lance-t-il par-dessus mon épaule.

Il recule, me relâche. Je m'agrippe au dossier de la chaise, avec l'impression d'avoir doublé de volume maintenant qu'il m'abandonne.

Crew est en train de nous observer, l'air totalement inexpressif. On dirait Harper. Mais, quand il aperçoit la boîte sur la table, il se rue dessus.

Surprise, j'ai juste le temps de reculer. Il ramasse les photos pour les ranger d'un geste rageur.

— Crew ! lance doucement son père.

Il essaie de lui saisir le poignet, mais le gamin se dégage aussitôt. Jeremy se penche alors, l'air déconcerté, tandis que son fils récupère les derniers clichés en pleurant.

— Crew ! insiste Jeremy sans plus cacher son inquiétude. On regarde des photos, voilà tout.

Il essaie d'attirer l'enfant vers lui, mais celui-ci se débat, jusqu'à ce que son père le serre contre lui.

— Range-les ! hurle Crew dans ma direction. Je veux pas les voir !

Ce que je fais aussitôt, avant de poser le couvercle dessus. Jeremy entraîne son fils hors de la cuisine et ils grimpent l'escalier ; je reste seule, complètement abasourdie.

Qu'est-ce qui lui arrive ?

Au début, on n'entend plus rien, même pas de cris ni de pleurs. Je prends ça pour un bon signe. Je suis alors prise de vertige, mes genoux tremblent. Il faut que je m'allonge. Je n'aurais peut-être pas dû avaler deux Xanax, ce soir. Pas plus qu'apporter ces photos devant une famille loin d'être remise de ses deuils. Sans compter que je n'aurais également pas dû essayer d'embrasser un homme marié. Je m'essuie le front ; je n'ai plus qu'une envie : fuir, pour ne jamais remettre les pieds dans cette maison tragique.

Qu'est-ce que je fais encore ici ?

11

Même en pleine journée, quand le soleil brille haut dans le ciel, l'atmosphère est encore lugubre dans cette maison. Il est seize heures. Jeremy s'est remis à travailler sur le ponton, Crew joue dans le sable près de lui.

Une énergie bizarre flotte dans la maison. Ça n'arrête jamais, je ne sais pas comment l'apaiser et ça semble empirer au crépuscule. Je suis sûre que ça se passe surtout dans ma tête, ce qui ne me rassure pas pour autant, car ces choses qui rôdent à travers mon esprit pourraient bien être aussi dangereuses que d'authentiques menaces.

Cette nuit, je me suis réveillée pour aller aux toilettes. J'ai cru entendre un bruit dans le couloir – des pas, plus légers que ceux de Jeremy, mais plus lourds que ceux de Crew. Peu après ont retenti des craquements dans l'escalier, comme si quelqu'un essayait de se faufiler en douce. Il m'a ensuite fallu un certain temps pour me rendormir car, dans une maison de cette taille, forcément, les bruits sont inévitables. Et, dans l'imagination d'une romancière, chaque bruit peut constituer une menace.

Je tourne la tête vers la porte du bureau. Je suis encore sur les nerfs, mais je ne perçois que la voix d'April, en train de discuter dans la cuisine. Elle emploie le même ton apaisant quand elle s'adresse à Verity, comme si elle tentait de la ramener à la vie. Je n'ai jamais entendu Jeremy parler à sa femme, mais il a reconnu lui en vouloir. Est-ce qu'il l'aime encore ? Est-ce

qu'il s'assied dans sa chambre pour lui dire combien il aimerait écouter le son de sa voix ? Ça semble probable. Il l'a sans doute déjà fait. *Mais maintenant ?*

Il s'occupe d'elle, l'aide parfois à manger, cependant, je ne l'ai jamais vu lui adresser la parole, et je me demande s'il ne pense pas qu'elle n'est tout simplement plus là. Comme si la personne dont il a la charge n'était plus son épouse.

Peut-être est-il capable de séparer sa colère, sa déception envers Verity, de cette femme, car il n'a pas l'impression d'avoir affaire à la même personne.

J'entre dans la cuisine parce que j'ai faim, mais aussi parce que je suis curieuse de voir April communiquer avec Verity, de vérifier si celle-ci réagit d'une façon ou d'une autre.

L'infirmière est assise à table et lui donne à manger. J'ouvre le réfrigérateur tout en la regardant faire. Verity remue la mâchoire, avalant sa cuillerée de purée dans un mouvement quasi robotique. On ne lui donne que des aliments mous, bouillis, légumes mixés, faciles à digérer. J'attrape un bol, y mets un peu du dessert de Crew, puis je m'assieds en face des deux femmes. April m'adresse juste un léger signe de la tête.

Après avoir avalé quelques bouchées de pudding, j'essaie d'entamer la conversation avec cette femme qui refuse de m'adresser la parole.

— Depuis combien de temps êtes-vous infirmière ?

Elle sort la cuillère de la bouche de Verity pour la replonger dans la purée.

— Assez longtemps pour être proche de la retraite.

— Bien.

— Vous êtes ma patiente préférée, et de loin, dit-elle alors à Verity.

— Depuis combien de temps travaillez-vous pour elle ?

De nouveau, elle s'adresse à Verity :

— Depuis combien de temps on fait ça ? Quatre semaines ? Oui, ajoute-t-elle en me regardant, j'ai été embauchée il y a un mois.

— Vous connaissiez cette famille ? Avant l'accident de Verity ?

— Non.

Elle lui essuie la bouche puis repose le plateau sur la table.

— Je peux vous parler un instant ? demande-t-elle avec un geste du menton vers le couloir.

Je me demande bien pourquoi il faudrait quitter la cuisine si on veut discuter, cependant, je me lève pour la suivre. Armée de mon bol de pudding, je m'adosse au mur sans cesser de manger. April plonge les mains dans les poches de sa blouse.

— Je me doute que vous n'êtes pas au courant, surtout si vous n'avez jamais approché quelqu'un dans l'état de Verity. Mais ce n'est pas respectueux de parler des malades comme s'ils n'étaient pas à côté de vous.

— Désolée. Je ne me rendais pas compte…

— Cela arrive souvent, surtout quand on pense que la personne ne comprend pas. Bien sûr, le cerveau de Verity ne fonctionne pas comme avant, mais nous ne savons pas exactement ce qu'elle saisit ou pas. Alors faites attention à ce que vous dites en sa présence.

Je me redresse, soudain consciente de ma maladresse.

— Bien sûr.

Heureusement, nous sommes interrompues par Crew qui sort en courant, avec quelque chose dans les mains. Il se précipite entre nous et file vers la cuisine. Elle le suit.

— Maman ! crie-t-il tout excité. Maman, maman ! J'ai trouvé une tortue !

Il s'arrête devant elle pour lui montrer l'animal dont il caresse la carapace.

— Maman, regarde !

Il la soulève un peu plus haut, essayant d'attirer l'attention de Verity qui, bien sûr, ne réagit pas. Il n'a que cinq ans, il ne peut évidemment pas comprendre qu'elle est incapable de lui parler ou de le regarder. Il me fait pitié, ce pauvre gosse qui espère peut-être encore qu'elle va guérir un jour.

— Crew, dis-je en m'approchant de lui. Montre-moi ta tortue.

Il se retourne, me la tend.

— C'est pas une tortue serpentine. Papa dit qu'elles ont des marques sur le cou.

— Ouah ! Elle est superbe ! Viens, on va sortir et lui trouver un endroit où l'installer.

Tout content, Crew passe devant moi et je le suis dans le jardin, jusqu'à ce qu'il déniche un vieux seau rouge dans lequel il la glisse ; puis il s'assied dans l'herbe, le seau sur ses genoux.

Je m'installe à côté de lui, en partie parce que je commence à ressentir une véritable pitié pour lui, mais aussi parce que, de cet endroit, on voit parfaitement Jeremy en train de travailler sur le ponton.

— Papa a dit que j'aurai pas d'autre tortue parce que j'ai tué celle que j'avais avant.

Je sursaute.

— Ah bon ? Comment tu as fait ça ?

— Je l'ai perdue dans la maison. Maman l'a retrouvée morte sous son canapé.

Ah, d'accord ! J'étais partie sur quelque chose de beaucoup plus sinistre. Sur le coup, j'ai cru qu'il l'avait fait exprès.

— On pourrait laisser celle-ci se promener sur la pelouse, dis-je encore. Comme ça, tu verras où elle s'en va. Elle te conduira peut-être vers sa petite famille secrète.

Crew la sort du seau.

— Tu crois qu'elle est mariée ?

— C'est possible.

— Et qu'elle a des bébés.

— Tout à fait.

Il la dépose dans l'herbe mais, évidemment, elle est trop terrifiée pour bouger. On attend un instant, dans l'espoir qu'elle va sortir de sa carapace. Du coin de l'œil, j'aperçois Jeremy qui s'approche. Je finis par lever la tête en me protégeant du soleil avec la main.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé, tous les deux ?

— Une tortue, dit Crew. T'inquiète pas, je vais pas la garder.

Jeremy me décoche un sourire entendu puis s'assied près de son fils. Celui-ci se rapproche, jusqu'au moment où il sursaute.

— Beurk. Tu transpires !

Il est couvert de sueur, en effet, mais je ne trouve pas ça dégoûtant, moi.

Il se redresse d'un bond.

— J'ai faim ! Tu as promis qu'on irait dîner quelque part, ce soir. Ça fait des années qu'on va plus au restaurant.

— Des années ? s'esclaffe Jeremy. Je t'ai emmené au McDonald's la semaine dernière !

— Ouais, mais avant on y allait tout le temps, quand mes sœurs étaient pas mortes.

Je vois les épaules de Jeremy se crisper. Il m'a dit que son fils n'avait plus parlé d'elles depuis leur mort ; c'est un moment significatif.

— Tu as raison, soupire-t-il en lui tapotant le dos. Va te laver les mains et prépare-toi. Il faut qu'on rentre avant le départ d'April.

Le petit garçon se précipite dans la maison, oubliant la tortue au passage. Jeremy le suit un instant des yeux, puis il se lève et me tend la main.

— Vous venez ?

Il me propose un dîner entre amis, avec son fils, mais je réponds de tout mon cœur, comme s'il venait de me proposer un rendez-vous.

— Volontiers, dis-je en souriant.

*
* *

Je n'ai jamais cherché à trop soigner mon apparence physique depuis mon arrivée chez Jeremy. Cette fois, sans rien faire d'extraordinaire, j'ai quand même mis du rouge à lèvres, du mascara, et laissé libres mes cheveux pour la première fois. À notre arrivée au restaurant, il m'a tenu la porte en murmurant :

— Vous êtes ravissante.

Ce compliment m'a profondément touchée, et j'en suis encore remuée, alors qu'on a fini de dîner. Crew est assis à côté de son père et ne cesse de raconter des blagues.

— J'en ai encore une : il est né quand, E.T. ?

Jeremy n'essaie même pas de répondre car il m'a dit connaître tout cela par cœur. Alors je souris à Crew en faisant mine de ne pas savoir.

— En été ! lâche Crew en se tordant de rire.

Ses réactions m'amusent beaucoup plus que ses blagues. Voilà longtemps que je n'ai pas ri d'aussi bon cœur.

— À toi, lance alors Crew.

— Moi ?

— Oui, tu dois raconter une blague.

Zut ! Un petit garçon de cinq ans me met en difficulté !

— Attends, que je réfléchisse.

Je finis par claquer des doigts :

— Ah, j'en ai une ! Qu'est-ce qui est vert, pelucheux, et qui pourrait te tuer en tombant d'un arbre ?

Il pose le menton sur ses mains pour mieux réfléchir.

— Heuuuuh… Je sais pas.

— Un piano vert pelucheux.

Ça ne le fait pas rire. Ni Jeremy. *Au début.*

Soudain, il s'esclaffe.

— J’ai pas compris, marmonne alors Crew.

— En fait, dit Jeremy, en lui posant un bras autour du cou, c’est drôle parce que ce n’est pas drôle.

Crew lève vers moi un regard plein de reproche.

— C’est pas comme ça que ça marche, les blagues.

— Bon, alors une autre : qu’est-ce qui est rouge et qui a la forme d’un vieux seau ?

Il hausse les épaules.

— Un seau bleu peint en rouge.

Jeremy pose sa main sur la bouche pour cacher son rire. Le voir ainsi est peut-être la meilleure chose qui me soit arrivée depuis que nous sommes ici.

Crew plisse le nez.

— T’es pas très douée en blagues.

— Attends, moi j’aime bien !

— J’espère que tu racontes autre chose dans tes livres.

Jeremy se renverse en arrière, se retenant de rire aux éclats. Comme la serveuse s’approche avec la note, il la lui prend des mains.

— C’est pour moi.

De retour à la maison, on laisse Crew entrer le premier.

— Monte dire à April qu’on est arrivés ! lui crie Jeremy.

Nous nous retrouvons tous les deux au pied de l’escalier, dans un coin mal éclairé.

— Merci pour le dîner, dis-je. C’était sympa.

— Oui, confirme-t-il en ôtant sa veste.

Il l’accroche à une patère, le sourire aux lèvres. Je le trouve différent, ce soir, moins accablé par la vie.

— Je devrais sortir plus avec Crew.

J’opine du chef, les mains dans mes poches. Un silence pesant s’abat sur nous durant les quelques secondes qui suivent. Comme à la fin d’un vrai

rendez-vous, quand on hésite à s'embrasser ou simplement se prendre dans les bras.

Encore que, là, ni l'un ni l'autre ne serait correct, puisqu'il ne s'agissait pas d'un rendez-vous.

Pourquoi ai-je eu cette impression ?

Crew, qui redescend l'escalier, nous oblige à nous quitter du regard. Jeremy baisse la tête un instant puis s'éloigne dans un soupir, comme si son fils venait de l'empêcher de commettre une erreur. Erreur que je n'aurais sans doute pas regrettée…

À mon tour, je pousse un soupir puis me rends dans le bureau de Verity, dont je ferme la porte. Il faut que je me change les idées. Je me sens complètement vide, le cœur serré, et ça n'est pas près de s'arrêter. J'ai besoin de passer davantage de moments avec lui, moments que je ne peux provoquer. Moments que je ne *devrais pas* provoquer.

Je feuillette le manuscrit de Verity en espérant y trouver une scène intime avec Jeremy.

Je ne sais pas trop ce que je dois penser de moi, tellement ce que je fais est tordu. Cela reste, toutefois, plus acceptable que de céder à notre envie de nous embrasser.

Je ne serai jamais avec lui, comme ça, dans la réalité, mais je peux savoir comment il se comporte au lit, histoire de donner vie à tous les fantasmes qui risquent de m'envahir.

Chapitre cinq

J'étais au bord de la crise de nerfs. Je le sentais. Du moins de la dépression, de la crise de rage ou du coup de sang. De toute façon, ce serait malvenu.

Mais je n'en pouvais plus. Si l'une d'elles ne pleurait pas, c'était l'autre. Si l'une était rassasiée, c'était l'autre. Elles ne dormaient pour ainsi dire jamais en même temps. Jeremy m'aidait beaucoup et partageait le travail avec moi à égalité. Si nous avions eu un seul enfant, j'aurais au moins pu souffler la moitié du temps. Mais il s'agissait de jumelles, alors c'était comme si nous étions des parents isolés qui s'occupaient d'un enfant à plein temps. Jeremy était toujours agent immobilier à la naissance des filles. Il avait pris quinze jours pour m'aider, mais cette période s'achevait et il allait devoir retourner au travail. On ne pouvait pas s'offrir une nounou car l'avance que je venais de recevoir sur la vente de mon premier manuscrit n'était pas assez élevée. J'étais terrifiée à l'idée de me retrouver seule avec ces deux bébés, alors qu'il allait passer neuf heures par jour loin de la maison.

Cependant, une fois qu'il est parti travailler, je me suis rendu compte que c'était mieux, en réalité.

Il quittait l'appartement à sept heures du matin. Je me réveillais en même temps que lui, si bien qu'il me voyait m'occuper des filles. Après son

départ, je les remettais dans leur berceau, débranchais le moniteur vidéo de surveillance des bébés et retournais me coucher. Du jour où il a repris le travail, j'ai mieux dormi que jamais. Notre appartement était à une extrémité de l'immeuble, ainsi leur chambre ne donnait chez aucun voisin qui risquait de les entendre pleurer.

Même moi je ne les entendais pas avec mes boules Quiès.

Au bout de trois jours, j'avais déjà l'impression que ma vie redevenait normale. Je dormais beaucoup dans la journée mais, avant le retour de Jeremy, je les nourrissais, les changeais et commençais à préparer le dîner. Chaque soir, quand il franchissait la porte, les bébés étaient calmes car on s'occupait enfin d'eux, une odeur de cuisine emplissait les pièces et il était soufflé de constater comme je gérais bien notre vie.

À cette époque, leur donner à manger la nuit ne me dérangeait même pas, car mes horaires de sommeil avaient changé. Je dormais surtout en l'absence de Jeremy. Et les filles dormaient à force d'avoir trop pleuré le jour. Cela leur faisait sûrement du bien de pleurer comme ça. Quant à moi, j'écrivais alors que tout le monde était au lit. Si bien que même du point de vue professionnel, j'étais en avance sur mon programme.

Le seul endroit que je ne fréquentais pas, c'était notre chambre. Mon médecin ne m'avait pas encore autorisé les relations sexuelles, puisque quatre semaines seulement s'étaient écoulées depuis l'accouchement. Mais je savais que si je n'entretenais pas cet aspect de notre couple, ça pourrait vite avoir des répercussions sur le reste de notre vie. Une vie sexuelle ratée, c'est comme un virus ; même si tout le reste va bien, une fois que le sexe s'arrête, ça infecte toute la relation.

Et je n'allais pas laisser une telle chose nous arriver.

Cette nuit-là, j'avais voulu faire l'amour, seulement Jeremy avait peur de me blesser. La césarienne l'inquiétait toujours. Il avait lu sur Internet qu'il ne fallait pas me toucher avant d'avoir obtenu l'aval du médecin, et

nous n'avions rendez-vous que dans quinze jours. Il refusait de me faire l'amour sans une autorisation médicale.

Sauf que je n'avais pas envie d'attendre si longtemps. Je ne pouvais pas. Jeremy me manquait trop. Il fallait que ça recommence entre nous.

Il a émergé de son sommeil à deux heures du matin en sentant ma langue sur son pénis. Et je voyais bien à quel point il bandait avant même d'avoir repris totalement conscience.

La seule chose qui m'a avertie qu'il était réveillé, c'est sa main qui s'est posée sur ma tête et ses doigts qui se sont faufilés dans mes cheveux. Son seul mouvement. Il n'a même pas levé la tête de l'oreiller pour me regarder et, je ne sais pas pourquoi, j'ai aimé cela. Je ne suis même pas sûre qu'il ait ouvert les yeux. Il est resté immobile et silencieux alors que je le rendais fou avec ma langue.

Je le léchais, le provoquais, je l'ai taquiné ainsi pendant un bon quart d'heure, sans le prendre complètement dans ma bouche. Je savais combien il en avait envie, car il s'agitait, il avait besoin de se lâcher, mais pas question de le laisser finir ainsi. Je voulais qu'il jouisse en me baisant, pour la première fois depuis des semaines.

D'une main impatiente, il pressait maintenant ma tête sur son sexe tout en m'implorant silencieusement de le prendre dans ma bouche.

Une fois certaine de l'avoir rendu assez fou pour que son désir l'emporte sur son inquiétude, je me suis éloignée. Il m'a suivie alors que je me laissais tomber sur le dos et écartais les jambes pour l'accueillir en moi d'un seul coup. Sans même essayer d'y mettre les formes, il m'a pilonnée avec une telle violence que ça m'a fait mal.

Ça a duré presque une heure et demie car, dès qu'il terminait, je le suçais de nouveau jusqu'à ce qu'il bande à nouveau. Tout cela sans échanger un mot. À la fin, je restais écrasée sous son corps épuisé, nous étions toujours silencieux. Il a fini par se détacher de moi, pour rouler sur le

côté en m'enveloppant dans ses bras. Nos draps étaient imprégnés de sueur et de semence mais on mourait trop de sommeil pour y prêter attention.

En tout cas, je savais maintenant que tout irait bien. Jeremy révérait mon corps plus que jamais.

Les filles nous avaient sans doute coûté beaucoup, mais je savais que son désir me reviendrait toujours.

12

C’est le chapitre que j’ai eu le plus de mal à lire dans son entier. Comment imaginer qu’une mère puisse dormir sur ses deux oreilles alors que ses enfants hurlaient ? Elle est cruelle.

Jusqu’à ce moment, j’aurais plutôt pensé que Verity était sociopathe, maintenant je la classerais plutôt comme psychopathe. Pour m’en assurer, je consulte la définition sur l’ordinateur de Verity puis reprends chacun de ses traits de personnalité. *Menteuse pathologique, fourbe et manipulatrice, absence de remords ou de culpabilité, insensibilité, manque d’empathie, de réaction émotionnelle.*

Elle en a toutes les caractéristiques. La seule chose qui me pose encore question, c’est son obsession pour Jeremy. Les psychopathes ont du mal à tomber amoureux et, si ça leur arrive, il leur est difficile de le rester. Ils ont tendance à passer trop vite d’une personne à l’autre. Tandis que Verity ne semblait pas vouloir renoncer à Jeremy. Elle ne voyait que lui.

Cet homme est marié à une psychopathe et il ne s’en doute pas car elle a tout fait pour le lui cacher.

On frappe doucement à la porte, alors je réduis la page que je consultais et vais ouvrir à un Jeremy aux cheveux humides, en tee-shirt blanc sur un pantalon de pyjama noir.

J’aime bien le voir comme ça, pieds nus, décontracté. Il est follement sexy, et je déteste être tellement vulnérable à son charme. Ce qui ne serait

sûrement pas le cas si je n'avais pas lu tous ces détails intimes dans ce manuscrit.

— Désolé de vous déranger. J'ai un service à vous demander.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

Il me fait signe de le suivre.

— On a un vieil aquarium quelque part à la cave. Je voudrais que vous me teniez la porte afin que je puisse le monter et le nettoyer pour Crew.

— Finalement, vous allez le laisser prendre une tortue ? demandé-je en souriant.

— Oui, il avait l'air si content. Il a un peu grandi, à présent, j'espère qu'il n'oubliera pas de la nourrir, celle-là.

Nous arrivons devant la porte qui conduit au sous-sol.

— Elle s'ouvre de l'intérieur. Impossible de grimper l'escalier les mains pleines pour revenir au rez-de-chaussée.

Il allume la lumière et m'entraîne dans ce sous-sol mal entretenu. On dirait qu'il n'a aucun lien avec le reste de la maison, avec ces escaliers qui craquent et cette rampe poussiéreuse. En temps normal, je n'aurais aucune envie de le suivre là-dedans. Surtout dans une maison qui me terrifie déjà tant, mais c'est le dernier coin que je ne connaisse pas encore et je suis curieuse de savoir ce que Verity a pu y ranger.

Une fois en bas, je suis soulagée de constater que ce n'est pas aussi sinistre que je le craignais. Sur la gauche se dresse un bureau qui semble avoir fait son temps, couvert de papiers et de dossiers ; il doit servir d'espace de rangement parce que je vois mal comment quelqu'un pourrait y travailler.

Sur la droite s'empilent des cartons, certains sans couvercle, remplis, entre autres, d'un moniteur de surveillance vidéo pour bébé ; ça me fait grincer des dents quand je repense au chapitre que je viens de lire, dans lequel Verity reconnaît clairement l'avoir débranché le jour pour ne pas entendre les cris des enfants.

Jeremy fouille parmi toutes les boîtes. Je ne peux m'empêcher de lui demander :

— Il vous est arrivé de travailler ici ?

— Oui. J'avais une agence immobilière et je rapportais sans cesse du travail, alors ça me servait de bureau.

Il soulève un drap, dévoilant un aquarium couvert de poussière.

— Bingo ! s'exclame-t-il en vérifiant que tous les appareils nécessaires sont bien dedans.

Tout en le regardant faire, je songe à ce qu'il vient de me dire.

— Vous aviez votre propre entreprise ?

Il soulève l'aquarium, l'emporte vers la table, et je m'empresse d'écarter quelques dossiers pour lui faire de la place.

— Oui, répond-il. J'ai commencé l'année où Verity s'est lancée dans l'écriture.

— Ça vous plaisait ?

— Énormément. Même si ça me donnait beaucoup de travail.

Il branche la prise de l'aquarium pour vérifier si la lampe fonctionne toujours.

— Quand le premier livre de Verity est paru, on considérait plus ça comme un hobby que comme une vraie carrière. Elle l'a bien vendu, mais on ne prenait toujours pas la chose au sérieux. Jusqu'à ce que le succès arrive, qu'il faille le rééditer. Au bout de deux ans, ses revenus rendaient les miens ridicules.

Il dit ça en riant, comme s'il en gardait un souvenir amusé.

— Le temps qu'elle tombe enceinte de Crew, on savait tous les deux que je ne travaillais plus que pour la gloire. Ça ne changeait rien à notre niveau de vie. J'ai fini par laisser tomber, car j'y passais beaucoup trop de temps.

Alors qu'il débranche l'aquarium, un bruit sec retentit derrière nous et l'unique lampe du sous-sol s'éteint.

On se retrouve dans le noir complet. Je sais que Jeremy se tient juste en face de moi, mais je ne vois plus rien. Mon cœur se met à battre. Soudain, je sens une paume m'effleurer le bras.

— Là, dit-il en posant ma main sur son épaule, j'ai dû faire sauter un plomb. Marchez derrière moi et, quand on arrivera en haut, vous passerez devant pour ouvrir la porte.

Je sens ses muscles se contracter alors qu'il soulève l'aquarium et commence à gravir les marches, lentement, sans doute à cause de moi. Finalement, il s'arrête, s'adosse au mur. Je passe devant lui, cherche la poignée à tâtons, ouvre, et la lumière jaillit.

Jeremy sort le premier et, dès qu'il est passé, je referme si brusquement la porte qu'elle claque. Je ne peux retenir un cri d'effroi qui le fait éclater de rire.

— Pas trop fan des sous-sols, on dirait ?

Je rectifie :

— Pas fan des sous-sols dans le noir.

Il dépose l'aquarium sur la table de la cuisine et se met à le regarder avant de le reprendre.

— Il est plein de poussière. Ça vous ennuie si je le passe sous la douche de votre salle de bains ? Ce sera plus pratique que dans l'évier.

— Allez-y !

J'ai presque envie de le suivre, mais je regagne le bureau pour me remettre au travail. Les pensées de Verity continuent de m'obséder, comme chaque fois que j'achève un chapitre de son autobiographie. Pourtant, je ne peux m'empêcher de la lire. C'est un véritable désastre et Jeremy ignore qu'il en est prisonnier.

En attendant, je m'efforce de lire un des romans de la série, mais je n'ai pas beaucoup avancé lorsque Jeremy libère la salle de bains. Alors je décide d'aller me coucher.

Une fois que je me suis lavé le visage et que je me suis brossé les dents, j'examine les quelques tee-shirts que j'ai rangés dans le placard. Aucun ne me tente, alors je fouille parmi ceux de Jeremy. Le premier qu'il m'avait prêté m'a imprégnée de son odeur toute la journée. Je finis par sélectionner un de ses tee-shirts, assez doux pour que je puisse y dormir. Une petite inscription sur la gauche indique : « Agence Crawford ».

Je l'enfile puis me dirige vers le lit. Avant d'y grimper, j'examine les traces de morsures, passe le pouce dessus.

En y regardant de plus près, je m'aperçois que Verity en a laissé au moins cinq ou six, certaines moins évidentes que d'autres.

Je m'agenouille devant, sur un oreiller, en imaginant que je me trouve dans cette position – au-dessus du visage de Jeremy, agrippée au lit. Je ferme les yeux, glisse une main sous le tee-shirt en imaginant que c'est la sienne qui remonte sur mon ventre pour me caresser les seins.

J'entrouvre les lèvres, reprends mon souffle, mais un bruit au-dessus de moi m'interrompt dans mon mouvement. Je lève les yeux au plafond pour écouter le grincement du lit d'hôpital de Verity qui se met à remuer.

Alors je m'allonge en me demandant ce qui peut bien lui passer par la tête. Est-ce le noir complet ? Ou entend-elle ce que les gens lui disent ? Sent-elle le soleil quand il est sur sa peau ? Sait-elle qui la caresse ?

Les bras le long du corps, je reste sans bouger, à imaginer ce que ce doit être que de ne plus pouvoir contrôler ses mouvements. Je demeure dans la même position malgré l'anxiété qui me gagne. Il faut que je me gratte le nez, et je me demande si Verity en a parfois envie, sans pouvoir jamais lever la main. Ou si, dans son état, elle peut seulement sentir une démangeaison.

Je ferme les yeux en me disant qu'elle mérite sans doute l'obscurité, l'immobilité, la quiétude. Cependant, en bonne psychopathe, elle doit encore mener son monde d'une immobile main de fer.

13

L'odeur a changé quand je m'éveille. Et les bruits aussi.

Je sais tout de suite que je me trouve dans la maison de Jeremy. Sauf que… je ne suis plus dans ma chambre.

Dans celle que j'occupais, les murs étaient gris. Ici, ils sont jaunes. *Jaunes, comme ceux des chambres du haut.*

Mon lit commence à bouger. Mais pas sous l'influence d'un mouvement. C'est autre chose… de plus mécanique.

Je ferme les yeux. Mon Dieu… *Non, non, non, s'il vous plaît, ne me dites pas que je suis dans le lit de Verity !*

Tremblant de tous mes membres, j'essaie de distinguer ce qui se passe autour de moi et tourne la tête aussi lentement que possible. Quand je vois la porte, puis la commode, puis la télévision fixée au mur, je roule sur moi-même et tombe par terre. Je rampe jusqu'au mur et finis par me redresser, pressée contre lui. Je ferme les paupières de toutes mes forces. Je suis au bord de la crise d'hystérie, je peine à tenir debout.

Mon corps tremble si violemment que je l'entends quand je respire. Au début, ce ne sont que des geignements mais, dès que je vois Verity sur son lit, je hurle.

Puis j'abats violemment ma main sur ma bouche.

Il fait noir dehors. Tout le monde dort. Je dois me taire.

Voilà si longtemps que ça ne m'était plus arrivé. Des années, sans doute. Mais ça a recommencé et je suis terrifiée ; je ne sais pas pourquoi j'ai atterri ici. Parce que je pensais à elle ?

— *Le somnambulisme est indéfinissable, Lowen. Ça ne veut rien dire. C'est indépendant de votre volonté.*

J'entends encore les paroles de mon psy. Mais je ne veux plus les écouter. *Il faut que je sorte de là. Bouge-toi, Lowen.*

Je glisse le long du mur, aussi loin que possible du lit, pour gagner la porte de la chambre de Verity. Les yeux embués de larmes, je tourne la poignée et m'enfuis.

Jeremy m'arrête en m'entourant de ses bras.

— Hé ! lance-t-il en m'obligeant à lui faire face.

Dès qu'il voit la terreur dans mon regard, mes larmes, il me relâche et, aussitôt, je m'enfuis dans le couloir, à toute vitesse, et je dévale l'escalier pour ne m'arrêter que devant mon lit, alors que la porte claque derrière moi.

Mais c'est quoi, putain ?

Je me blottis sur les couvertures, tournée vers la porte. Mon poignet se met à vibrer, alors je l'attrape de l'autre main pour le plaquer contre ma poitrine.

La porte s'ouvre une nouvelle fois, pour se refermer derrière Jeremy, torse nu, en pantalon de pyjama rouge. C'est tout ce que je vois, ces carreaux rouges, alors qu'il se précipite vers moi. Il tombe à genoux, une main sur mon bras, cherchant à accrocher mon regard.

— Lowen, qu'est-ce qu'il se passe ?

— Pardon, désolée.

— Pour quoi ?

Je m'assieds sur le lit en secouant la tête. Il faut que je lui explique. Il vient de me surprendre dans la chambre de sa femme, en pleine nuit, et il doit se poser mille questions. Auxquelles je n'ai pas forcément de réponses.

Il vient s'asseoir près de moi, une jambe en tailleur pour pouvoir me faire face. L'air grave, il pose les mains sur mes épaules afin de mieux me regarder.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Low ?

— Je ne sais pas, dis-je en me balançant d'avant en arrière. Parfois, je marche pendant mon sommeil. Ça ne m'était plus arrivé depuis un moment, mais j'ai pris deux Xanax dans l'après-midi et je crois… Je ne sais pas…

Je dois avoir l'air aussi hystérique que je le suis. Jeremy semble s'en rendre compte car il me serre dans ses bras pour essayer de me calmer. Pendant deux minutes, il ne me demande rien d'autre, se contentant de me passer une main apaisante sur la tête ; j'ai beau aimer son soutien, je m'en veux énormément, je me sens coupable.

Quand il se redresse, je lis presque la question sur ses lèvres :

— Qu'est-ce que vous faisiez dans la chambre de Verity ?

— Je ne sais pas. Je me suis réveillée là-haut. J'ai eu peur, j'ai crié et…

Il me reprend les mains, les serre.

— Tout va bien.

Je voudrais lui dire qu'il a raison mais je ne peux pas. *Comment dormir encore dans cette maison, après ça ?*

Je ne sais pas combien de fois dans ma vie je me suis réveillée à un endroit inattendu. À une époque, ça m'arrivait souvent, au point que j'avais fini par installer trois loquets sur la porte de ma chambre. Tout cela m'est déjà arrivé, mais pourquoi a-t-il fallu qu'ici ça tombe sur celle de Verity ?

— C'est pour ça que vous vouliez un verrou sur votre porte ? demande-t-il. Pour vous empêcher de sortir ?

Je hoche de la tête et ça le fait rire, je ne sais pas pourquoi.

— Moi qui croyais que vous aviez peur de moi !

Contente qu'il prenne ça à la légère, même si ce n'est pas mon cas…

— Oh là ! dit-il en soulevant mon menton pour que je le regarde. Ça va. Tout va bien ! Ce n'est pas grave d'être somnambule.

— Si, Jeremy ! Si ! dis-je en serrant mon poignet contre moi. Je me suis déjà réveillée en dehors de chez moi, j'ai allumé des fours, des plaques chauffantes dans mon sommeil. J'ai même… Je me suis cassé le poignet sans rien sentir jusqu'à mon réveil, le lendemain matin.

Une poussée d'adrénaline me traverse le corps alors que je me demande ce que je pourrais ajouter à cette liste d'actes commis dans mon sommeil. Bien qu'inconsciente, j'ai trouvé le moyen de monter cet escalier et de me glisser dans ce lit. Si je suis capable de commettre quelque chose d'aussi perturbant, de quoi suis-je capable encore ?

Ai-je déverrouillé ma porte en dormant ou avais-je oublié de pousser le verrou ? Impossible de m'en souvenir.

Je me relève pour aller ouvrir le placard, d'où je sors ma valise et les quelques tee-shirts pendus au-dessus.

— Je ferais mieux de m'en aller.

Comme Jeremy ne dit rien, je continue de préparer mes bagages. Je rassemble mes affaires de toilette dans la salle de bains quand il apparaît sur le seuil.

— Vous partez ?

— Écoutez, je me suis réveillée dans la chambre de Verity ! Alors que vous aviez posé un loquet sur ma porte. Et si ça se reproduisait ? Et si je faisais peur à Crew ?

Je prends mon rasoir dans la cabine de douche, en ajoutant :

— J'aurais dû vous prévenir avant de passer une seule nuit ici.

Il récupère le rasoir, pose ma trousse sur le comptoir. Puis il m'attire vers lui, une main sur ma tête.

— Vous êtes somnambule. Ce n'est pas grave.

Pas grave ?

Je ris sans conviction contre son torse.

— J'aurais bien aimé que ma mère dise ça.

Il recule, l'air inquiet. Inquiet pour moi ou *à cause de* moi ? Puis il retourne dans la chambre, me fait signe de m'asseoir sur le lit tandis qu'il se met à suspendre mes tee-shirts.

— Vous voulez qu'on en parle ? demande-t-il.

— De quoi, au juste ?

— Pourquoi votre mère trouvait ça grave ?

Je n'ai aucune envie d'aborder ce sujet. Il doit voir mon expression changer, car il marque une pause avant de saisir un autre tee-shirt qu'il laisse tomber dans ma valise et vient s'asseoir à côté de moi.

— Je ne voudrais pas vous blesser, mais j'ai un fils. Quand je vois combien vous vous inquiétez de ce dont vous êtes capable, c'est moi qui commence à m'inquiéter. Pourquoi avez-vous si peur de vous-même ?

Quelque part, j'ai envie de me défendre, sauf que je n'ai rien à défendre. Je ne peux pas lui dire que je ne représente aucun danger, car je n'en suis pas certaine. Je ne peux pas lui dire que je ne ferai plus aucune crise de somnambulisme étant donné que ça vient de m'arriver il y a vingt minutes. La seule chose que je pourrais sans doute préciser pour ma défense c'est que je suis loin d'être une personne aussi abominable que son épouse, encore que je ne sois pas sûre d'y croire moi-même.

Je ne suis pas abominable, mais rien ne dit que je ne le deviendrai pas un jour.

Baissant les yeux, je déglutis, prête à tout lui raconter. Mon poignet se remet à vibrer. Je baisse les yeux et parcours la cicatrice du doigt, sur ma paume.

— Je n'ai rien senti au moment où ça m'est arrivé. Je me suis réveillée un matin, quand j'avais dix ans. Dès que j'ai ouvert les yeux, j'ai senti une énorme douleur qui m'élançait de la main à l'épaule. Et là, c'est comme si un éclair avait zébré ma tête. J'ai hurlé, tellement ça faisait mal. Ma mère a surgi dans ma chambre et je me souviens d'une souffrance intense et d'avoir remarqué que ma porte avait été déverrouillée. Or, j'étais certaine

de l'avoir fermée. Je ne comprenais pas ce qui m'était arrivé, mais ma couverture, mon oreiller, mon matelas étaient couverts de sang. Moi aussi. La terre sur mes pieds indiquait que j'étais sortie durant la nuit, alors que je ne me rappelais même pas avoir quitté ma chambre. On avait des caméras de surveillance devant la maison et dans plusieurs pièces. Avant de les vérifier, ma mère m'a emmenée à l'hôpital, où on m'a fait une radio et des points de suture. Une fois rentrées, on a regardé les enregistrements des caméras.

Je prends mon verre sur la table de nuit car j'ai la gorge sèche. Avant de me laisser continuer, Jeremy pose une main sur mon genou et, du pouce, le caresse d'un mouvement rassurant. Les yeux fixés dessus, je reprends mon récit :

— La vidéo a révélé que j'étais sortie sur le perron à trois heures du matin. J'ai escaladé la rampe et me suis mise en équilibre dessus. Au début, c'était tout. Je ne bougeais plus. Ça a duré une heure. On a regardé tout l'enregistrement, en croyant même que la vidéo était tombée en panne, parce que personne ne pouvait rester en équilibre aussi longtemps. C'était contre nature, pourtant je ne bougeais pas. Je ne disais pas un mot. Et puis… j'ai sauté. C'est là que j'ai dû me blesser le poignet, cependant, je n'ai pas montré la moindre réaction. Je me suis relevée en m'appuyant sur les deux mains et puis j'ai grimpé les marches du perron, sans aucune expression sur le visage. Je suis rentrée dans ma chambre pour me coucher et je me suis endormie.

Je relève la tête vers lui :

— Je n'en garde strictement aucun souvenir. Comment peut-on s'infliger de telles douleurs sans s'en rendre compte ? Comment peut-on rester une heure entière sur une rampe sans perdre l'équilibre ? La vidéo m'a fait encore plus peur que ma blessure.

De nouveau, il me serre dans ses bras, et je lui en suis tellement reconnaissante que je m'agrippe à lui en poursuivant :

— Après ça, ma mère m'a envoyée quinze jours dans un établissement psychiatrique afin de faire une évaluation. Quand je suis rentrée à la maison, elle avait changé de chambre, pour en prendre une au bout du couloir, où elle avait installé trois verrous. Je terrifiais ma propre mère.

Cachant son visage dans mes cheveux, Jeremy soupire :

— Désolé.

Je ferme les yeux.

— Et désolé que votre mère n'ait pas su gérer la chose. J'imagine comme tout ça a pu vous sembler dur.

En tout cas, lui réagit exactement comme j'en ai besoin, comme j'aurais aimé qu'elle le fasse. Sa voix calme m'apaise, ses bras me protègent, sa présence me rassure. Je ne voudrais plus qu'il s'en aille. Je ne veux plus penser à mon réveil dans le lit de Verity. Je ne veux plus penser à ma propre insécurité lorsque je m'endors, et même lorsque je suis éveillée.

— On pourra en reparler demain, ajoute-t-il en me lâchant. Je vais essayer de trouver une solution qui vous rassurerait. Mais, pour le moment, essayez de dormir un peu, d'accord ?

Il me serre les mains puis se dirige vers la porte. Je panique à l'idée qu'il me laisse seule ici ; à l'idée de me rendormir.

— Qu'est-ce que je vais faire jusqu'au matin ? Juste verrouiller ma porte ?

Il jette un coup d'œil sur le réveil. Cinq heures moins dix. Il semble réfléchir puis revient vers moi :

— Allongez-vous, dit-il en soulevant les couvertures.

Je me glisse dessous et il s'allonge à côté de moi, m'enveloppe d'un bras ; je pose la tête sous son menton.

— Il est presque cinq heures, murmure-t-il. Je ne vais pas m'endormir, mais je reste jusqu'à ce que vous, vous sombriez.

Il ne me caresse pas le dos, ne cherche pas à m'apaiser. En fait, le bras qui me retient est plutôt raide, comme s'il ne voulait pas que j'interprète de

travers notre position sous ces draps. Ce n'est pas très confortable, malgré tout, j'apprécie son effort.

J'essaie de fermer les yeux mais ne vois plus que Verity, n'entends plus que les craquements de son lit, à l'étage au-dessus.

À six heures passées, il doit conclure que je dors car son bras se détache. Ses doigts passent brièvement dans mes cheveux. C'est aussi rapide que le baiser furtif qu'il dépose sur ma tempe, mais j'en ressens les bienfaits longtemps après son départ.

14

Je n'ai pas pu me rendormir, raison pour laquelle je me verse une deuxième tasse de café, alors qu'il est à peine huit heures du matin.

Appuyée contre l'évier, je regarde par la fenêtre. Il s'est mis à pleuvoir vers cinq heures, alors que je faisais semblant de sommeiller auprès de Jeremy.

La voiture d'April se gare dans l'allée boueuse. *Je me demande s'il va lui raconter ce qu'il s'est passé.*

Je ne l'ai pas encore revu, il doit être là-haut, comme toujours en l'absence d'April. Je suis sur le point de regagner le bureau lorsque je tombe nez à nez avec lui. Il m'arrête en posant les mains sur mes épaules. Heureusement, sinon je l'aurais heurté et j'aurais renversé mon précieux café.

Il a l'air fatigué, cependant, comment le lui reprocher alors que c'est à cause de moi ?

— Bonjour, dit-il comme si de rien n'était.

— Bonjour.

Je ne sais pas pourquoi j'ai à peine murmuré ma réponse.

Il se penche comme s'il avait un secret à me confier :

— Voulez-vous que je pose un verrou sur votre porte ?

— Vous l'avez déjà fait.

— À l'extérieur, cette fois.

Oh.

— Comme ça, je pourrai la fermer, une fois que vous serez rentrée dormir, et je l'ouvrirai à votre réveil. En cas de besoin, vous pourrez toujours m'envoyer un texto, ou m'appeler, et je descendrai aussitôt. Mais je pense que vous dormirez mieux en sachant que vous ne pouvez pas quitter votre chambre.

Je ne sais pas trop quoi en penser, ni pourquoi ça me semble plus draconien qu'un verrou à l'intérieur alors qu'ils sont tous les deux destinés à la même chose : m'empêcher de sortir. Cette idée ne m'enchante pas mais ce serait encore pire d'imaginer que je puisse recommencer.

— Très bien. Merci.

April entre dans la maison et s'arrête sur le seuil de la cuisine. L'ignorant complètement, Jeremy ne m'a pas quittée des yeux.

— Je crois que vous devriez prendre votre journée, me dit-il.

— Je préférerais travailler.

Il m'observe un moment avant d'acquiescer.

— Bonjour ! lance April en retirant ses chaussures boueuses.

— Bonjour, April, lui répond Jeremy.

Comme s'il n'avait rien à cacher. Il passe devant elle. Sans réagir, elle me fixe à travers ses lunettes perchées sur le bout de son nez.

— Bonjour, April.

Mon ton n'est pas aussi innocent que celui de Jeremy. Je regagne le bureau de Verity et ma journée commence, bien que je me sente incapable d'oublier ce qu'il m'est arrivé cette nuit.

Je passe la matinée sur Internet, à lire mes mails. Corey m'a transmis quelques demandes d'interviews, ce qui ne m'était encore jamais arrivé. Les questions sont souvent semblables ; les gens veulent savoir pourquoi Verity m'a engagée, ce que je compte faire valoir, comment mon expérience passée me permet d'écrire pour elle. Je fais un copier-coller de la plupart des réponses.

Après le déjeuner, je compte préparer un synopsis du septième tome. J'avais renoncé à en trouver un, donc je vais devoir recommencer de zéro. C'est difficile car la nuit dernière m'a épuisée. Je suis désorientée. Mais j'essaie de ne pas y penser.

Dans l'après-midi, je sens une odeur de tacos. Ça me fait sourire, car je sais qu'il en cuisine à cause de moi. Je suis sûre qu'il va me mettre une assiette de côté, comme chaque fois. Car je n'ai aucune envie de dîner avec eux, en présence d'April et Verity.

Je passe les minutes suivantes à me demander pourquoi cette femme me fait si peur. Je contemple le tiroir qui contient son manuscrit. *Encore un chapitre et j'arrête.*

Chapitre six

Cela faisait six mois qu'elles étaient nées. Et j'en étais toujours à regretter leur existence.

Mais elles étaient là, et Jeremy les aimait. Alors j'ai essayé. Parfois je me suis demandé si ça en valait la peine. Parfois, j'ai eu envie de faire mes bagages et de partir sans me retourner. Une seule raison m'en a empêchée : lui. Je savais que je ne pourrais pas vivre loin de Jeremy. J'avais deux options :

Vivre avec lui et les deux filles qu'il aimait plus que moi.

Ou vivre sans lui.

À prendre ou à laisser. Je m'en voulais à mort d'avoir négligé ma contraception. D'avoir cru que tout se passerait bien. Tout ne se passait pas bien. En tout cas pas pour moi. Comme si ma famille se trouvait dans une boule à neige. À l'intérieur tout était charmant, parfait, mais je n'en faisais pas partie. J'étais juste une étrangère qui les regardait de l'extérieur.

Cette nuit-là, il neigeait, mais il faisait bon dans l'appartement. Pourtant, je me suis réveillée frémissante de froid. Je *grelottais*, plutôt. Je ne pouvais m'empêcher de trembler. J'avais fait un cauchemar qui m'avait mise dans tous mes états. Comme une gueule de bois.

Mon rêve m'avait transportée dans l'avenir, où je nous voyais, les filles, Jeremy et moi. Elles avaient huit ou neuf ans. Je ne savais pas trop, car je

n’y connaissais pas grand-chose en matière d’enfants, de leur allure à tel ou tel âge. Je me rappelais seulement m’être réveillée avec l’impression qu’elles avaient huit ou neuf ans.

Dans mon rêve, je passais devant leur chambre et je jetais un coup d’œil sans comprendre ce que je voyais. Harper était au-dessus de Chastin, en train de presser un oreiller sur son visage. Je m’étais précipitée, terrifiée à l’idée qu’il ne soit trop tard, j’avais poussé Harper, envoyé promener l’oreiller. En regardant Chastin, j’avais porté une main à ma bouche en criant.

Il n’y avait rien du tout. Son visage ressemblait à l’arrière d’un crâne chauve. Pas de cicatrice. Pas d’yeux, pas de bouche. Rien à étouffer. Et là je m’étais retournée, pour tomber sur le regard sinistre de Harper.

— Qu’est-ce que tu as fait ?

Et je m’étais réveillée.

Ma réaction n’avait rien à voir avec le rêve. Non, c’était cette impression de prémonition et la réaction que cela provoquait en moi qui m’étonnaient.

Les mains croisées sur les genoux, je me balançais sur le lit, en me demandant ce que tout cela signifiait. De la douleur ; c’était de la douleur. Et… du *chagrin*.

Je ressentais du chagrin dans mon rêve ? À la pensée que Chastin était peut-être morte, j’avais failli m’effondrer en larmes. Exactement comme lorsque j’avais cru que Jeremy pourrait mourir. Tout s’effondrait en moi.

Alors je suis restée là en pleurant sous le coup de cette sensation accablante. Avais-je fini par trouver un lien avec elles ? Du moins avec Chastin ? Cela faisait cet effet d’être mère ? D’aimer quelque chose au point de souffrir physiquement à l’idée d’en être privée ?

Jamais je n’avais rien ressenti d’aussi fort depuis la conception des filles. Même si ce n’était le cas que pour l’une d’elles, ça comptait déjà beaucoup.

Jeremy s'est retourné dans le lit, il a ouvert les yeux et m'a vue là, assise, les genoux dans mes bras.

— Ça va ?

Je ne voulais pas qu'il me pose cette question car il lisait trop bien dans mes pensées. Du moins la plupart du temps. Je ne voulais pas qu'il connaisse cette pensée-là. Comment pourrais-je avouer que je venais de tomber en amour d'une de nos filles sans admettre que je ne les avais jamais aimées jusque-là ?

Il fallait que je fasse quelque chose pour l'occuper, lui ôter toute envie de poser trop de questions. Par exemple, je ne pouvais pas parler quand je le suçais.

Alors je me suis rapprochée et le temps que je m'installe sur lui, il était déjà dur. Je l'ai englouti au maximum de mes possibilités.

J'aimais l'entendre gémir. C'était un amant silencieux mais, parfois, quand je le prenais par surprise, il se laissait aller, devenait expansif. Et je me demandais combien d'autres femmes, avant moi, avaient réussi à lui arracher de tels cris. Combien d'autres lèvres avaient enveloppé son sexe.

— Combien de femmes t'ont sucé ? ai-je demandé en m'éloignant un peu.

Il s'est soulevé sur les coudes, l'air perplexe.

— Tu rigoles ?

— Pas du tout !

Il a éclaté de rire, en laissant tomber sa tête sur l'oreiller.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas compté.

— À ce point-là ? ai-je dit en m'installant à califourchon sur lui.

Il a tressailli et a agrippé mes cuisses. J'aimais quand il faisait ça.

— Si tu ne réponds pas d'office, c'est qu'elles étaient plus de cinq.

— Beaucoup plus de cinq.

— Plus de dix ?

— Peut-être. C'est possible. *Oui*.

Bizarre comme ça ne m'a pas rendue jalouse, alors que deux enfants y étaient parvenues sans peine. Peut-être parce que ses filles faisaient encore partie de sa vie, tandis que toutes ces garces d'avant…

— Plus de *vingt* ?

Il a pris mes seins dans ses mains, les serrant très fort, en me jetant un regard qui laissait entendre qu'il allait me prendre. Fort.

— À vue de nez, je dirais ça, a-t-il murmuré en m'attirant vers lui.

Alors que ses lèvres s'approchaient des miennes, il a glissé une main entre nous.

— Et toi, combien de types t'ont léchée ?

— Deux. Je ne suis pas une pute comme toi.

Ça l'a encore fait rire, et puis il m'a allongée sur le dos.

— Sauf que tu es amoureuse d'une pute.

— Une *ancienne* pute, ai-je rectifié.

Je m'étais trompée sur la signification de son regard. Il ne m'a pas baisée, cette nuit-là. Il m'a fait l'amour. Il a embrassé tout mon corps, m'obligeant à rester immobile pendant qu'il me torturait lentement, alors que j'avais tellement envie de le sucer. Mais, chaque fois que j'essayais de bouger, de revenir sur lui, il m'en empêchait.

Sans trop savoir pourquoi, j'éprouvais un immense plaisir à lui donner du plaisir, encore plus qu'à en recevoir. Cela devait avoir un sens dans la langue de l'amour. Pour moi, l'amour consistait à effectuer des gestes, pour Jeremy c'était de se faire sucer. On était parfaitement assortis.

Il était à quelques secondes d'exploser quand une des filles s'est mise à pleurer. Il a poussé un grognement tandis que je levais les yeux au ciel, et on s'est tournés tous les deux vers l'écran, lui pour le regarder, moi pour l'éteindre.

Je sentais qu'il était moins dur en moi, alors j'ai carrément débranché la prise du moniteur. On entendait encore les cris dans le couloir, mais j'arriverais très bien à les ignorer s'il reprenait là où il s'était arrêté.

— Je vais voir, a-t-il dit en essayant de se dégager.

Je l'ai retenu en m'allongeant sur lui.

— C'est moi qui irai, dès que tu auras fini. Laisse-la pleurer quelques minutes. Ça leur fait du bien.

Il ne semblait pas à l'aise mais, une fois que je l'ai repris dans ma bouche, il s'est laissé faire.

J'ai réussi à avaler beaucoup plus que la première fois. Je le sentais prêt à venir, alors j'ai fait semblant de m'étrangler. Je ne sais pas pourquoi, mais chaque fois qu'il sentait que son sexe m'étouffait, cela l'excitait irrésistiblement. *Les hommes...* Il a gémi tandis que j'enfonçais encore plus son sexe en moi, émettant un autre gargouillement. Cela a déclenché son orgasme. J'ai avalé, me suis essuyé la bouche avant de me lever.

— Tu peux dormir. Je m'en occupe.

Je tenais vraiment à m'en occuper, maintenant. C'était la première fois que j'éprouvais autre chose que de l'irritation à l'idée de devoir les nourrir. Là, j'avais envie d'alimenter Chastin, de la tenir dans mes bras, de l'aimer. J'étais heureuse en arrivant dans leur chambre.

Sauf que j'ai aussitôt viré à l'exaspération en constatant que c'était Harper qui pleurait.

La déception.

Leurs berceaux étaient l'un à côté de l'autre et cela m'étonnait que Chastin parvienne encore à dormir malgré les cris de sa sœur. Je me suis penchée sur elle.

Ce que je ressentais pour elle à ce moment me faisait presque mal, autant que mon désir de faire taire Harper.

J'ai soulevé Chastin de son berceau pour l'emporter vers la chaise à bascule. Quand je m'y suis assise, elle s'est étirée et j'ai repensé à mon rêve, à ma terreur en voyant Harper essayer de l'étouffer. J'étais au bord des larmes à l'idée de la perdre un jour. Comme si cela pouvait se produire à tout moment.

C'était peut-être une intuition maternelle. Au fond de moi, je savais peut-être que quelque chose de terrible allait lui arriver, et c'était pour ça que je me sentais soudain prise d'un immense amour pour elle. Et si l'univers me prévenait, me disait d'aimer ce bébé de toutes mes forces car je ne l'aurais pas aussi longtemps que Harper ?

Sans doute était-ce la raison pour laquelle je n'éprouvais encore rien pour Harper. Parce que Chastin était celle dont la vie allait s'arrêter brusquement. Elle allait mourir et il ne me resterait que sa sœur.

Je savais que mon amour pour Harper se cachait quelque part au fond de moi. Pour me laisser profiter de mon temps avec Chastin.

J'ai fermé les yeux. Les cris de Harper commençaient à me donner mal à la tête. *Ferme-la ! Arrête de crier, arrête ! J'essaie de tisser des liens avec mon bébé !*

J'ai tenté de l'ignorer encore quelques minutes mais ça allait finir par alerter Jeremy. Alors j'ai remis Chastin dans son lit, surprise qu'elle se soit rendormie aussi vite. *C'est vraiment un gentil bébé.* Puis je me suis tournée, très en colère, vers le berceau de Harper. Quelque part, j'avais l'impression que c'était sa faute si j'avais fait ce cauchemar.

Et si je me trompais dans mon interprétation ? Et si ce n'était pas une prémonition ? Plutôt un *avertissement* ? Si je ne faisais rien avec Harper avant qu'il ne soit trop tard, Chastin allait mourir.

Tout d'un coup, j'éprouvais l'irrépressible besoin de corriger ce qui allait forcément arriver. De toute ma vie, je n'avais fait de rêve aussi intense. J'avais l'impression que, si je n'intervenais pas, il allait finir par se réaliser. Pour la première fois, l'idée de perdre Chastin m'était insupportable. Ça me ferait presque aussi mal que de perdre Jeremy.

Je ne savais pas comment mettre fin à une vie, encore moins celle d'un bébé. La seule fois où j'ai essayé ça s'est terminé par une simple égratignure. Mais j'ai entendu parler du SMSN[1]. Jeremy m'a fait lire un

article à ce sujet. C'est assez fréquent, seulement je ne savais pas si on pouvait faire la différence avec l'asphyxie.

Il paraît qu'on peut s'étrangler dans son sommeil, dans son propre vomi. Ce serait sans doute plus difficile d'y voir un acte délibéré.

J'ai passé un doigt sur les lèvres de Harper, sa tête s'est mise à remuer, comme si elle croyait qu'il s'agissait de la tétine du biberon. Elle l'a sucé mais, comme ça ne donnait rien, ses cris ont repris de plus belle, ses jambes se sont agitées, et moi j'ai enfoncé mon doigt plus profondément dans sa bouche.

Plus elle hurlait, plus je continuais. Elle a commencé à suffoquer, tout en continuant de sangloter. *Peut-être qu'un doigt n'y suffirait pas.*

Alors j'en ai introduit deux, jusqu'à ce que mes phalanges cognent sur ses gencives et qu'elle se taise. Ses bras se sont crispés entre chaque secousse de son corps, de plus en plus violente. Ses jambes se sont bloquées.

C'est ce qu'elle aurait fait à sa sœur si je n'avais pas commencé par elle. Je suis en train de sauver la vie de Chastin.

— Elle va bien ? a lancé Jeremy.

Merde. Merde, merde, merde.

J'ai retiré les doigts de la bouche de Harper pour la redresser et la serrer contre moi, afin qu'il ne l'entende plus hoqueter.

— Je ne sais pas, ai-je dit en me retournant.

Il venait d'entrer dans la chambre. Et j'ai continué d'un ton affolé :

— Je n'arrive pas à la consoler. J'ai tout essayé.

Je tapotais la tête du bébé pour mieux prouver à quel point je m'inquiétais. C'est là qu'elle a commencé à vomir sur moi. Et puis elle s'est mise à hurler. D'une voix brisée, en hoquetant. Jamais nous n'avions entendu ça. Jeremy me l'a prise des bras pour tenter de l'apaiser.

Il se fichait qu'elle ait vomi sur moi. Il ne m'a même pas regardée. Il avait l'air trop inquiet, les sourcils froncés, le front plissé, tout en

l’examinant. Et tout cela juste pour Harper. Rien pour moi.

Retenant mon souffle, j’ai filé vers la salle de bains ; je ne voulais plus sentir cette odeur. C’était l’une des choses que je détestais le plus dans le rôle de mère. Cette saloperie de vomi.

Pendant ce temps, Jeremy lui préparait un biberon. Le temps que je sorte de la douche, elle s’était déjà rendormie. Et lui remis au lit, occupé à brancher l’écran vidéo.

Je me suis figée en apercevant l’image montrant si parfaitement leurs deux berceaux.

Comment ai-je pu oublier ce putain d’écran ?

Si Jeremy avait vu ce que j’avais fait à Harper, il m’aurait quittée.

Comment ai-je pu être aussi imprudente ?

J’ai très peu dormi, cette nuit-là, à me demander ce qu’il aurait fait s’il m’avait surprise en train d’essayer de sauver Chastin de sa sœur.

---

1. Syndrome de mort subite du nourrisson.

15

Seigneur ! Je me plie en deux, les mains sur le ventre.

— Pitié… pitié… dis-je à haute voix.

Bien que je ne sache ni pourquoi ni à qui je dis ça.

Il faut que je sorte de cette maison. Je ne peux plus respirer. Il faut que j'aille m'asseoir dehors, que je fasse le vide dans ma tête après tout ce que je viens de lire.

Chaque fois que je me plonge dans son manuscrit, j'ai mal au ventre tellement je suis crispée. J'ai feuilleté les pages après cela, mais rien ne m'a semblé pire que ce chapitre six dans lequel elle explique comment elle a tenté d'étouffer son bébé.

Par la suite, elle s'est concentrée sur Jeremy ou Chastin, sans pour ainsi dire mentionner Harper. Elle a parlé du premier anniversaire de Chastin, puis de la nuit que celle-ci a passée chez sa grand-mère, à deux ans. Tout ce qui avait d'abord concerné « les jumelles » ne mentionnait désormais plus que « Chastin ». À la limite, j'aurais pu croire qu'il était arrivé quelque chose à sa sœur, avant l'heure.

Elle ne s'est remise à parler des deux filles que lorsque celles-ci ont atteint l'âge de trois ans. Mais, à l'instant où je me lance dans le chapitre, on frappe à la porte du bureau.

Je range le manuscrit en hâte dans son tiroir.

— Entrez !

Quand il apparaît, j'ai la souris dans une main, tandis que l'autre repose sur mes genoux.

— J'ai fait des tacos.

— C'est déjà l'heure du repas ? dis-je avec un sourire.

— Il est plus de vingt-deux heures. Voilà un bon moment qu'on a fini de dîner.

Comment ai-je pu perdre à ce point tout sens des horaires ? *C'est ce qui doit vous arriver quand on lit le récit d'une femme psychotique en train de maltraiter ses enfants.*

— Je croyais qu'il était vingt heures.

— Vous avez passé la journée ici. Prenez une pause. Il y a une pluie de météores, ce soir ; il faut que vous mangiez quelque chose, et je vous ai préparé une margarita.

Une margarita et des tacos. *Tout ce qu'il me faut.*

*
* *

J'ai mangé avec lui sur la véranda, installée sur une chaise longue pour mieux contempler le ciel. Au début, il n'y avait pas trop de météores mais, maintenant, on en voit au moins une toutes les minutes.

Et puis j'ai fini par aller m'allonger dans l'herbe, bientôt rejointe par Jeremy.

— J'avais oublié que le ciel pouvait être si beau, dis-je doucement. Voilà trop longtemps que je vis à Manhattan.

— C'est pour ça que j'ai quitté New York, répond Jeremy en désignant la queue d'une étoile filante.

— Quand est-ce que vous avez acheté cette maison, avec Verity ?

— Quand les filles avaient trois ans. Les deux premiers livres de Verity venaient de sortir et ça marchait bien, alors on s'est lancés.

— Pourquoi le Vermont ? L'un de vous a de la famille ici ?

— Non, j'étais encore ado à la mort de mon père. Ma mère est décédée il y a trois ans. Mais j'ai grandi dans l'État de New York, dans une ferme d'alpagas, figurez-vous.

Je me tourne vers lui en riant :

— Sérieux, des alpagas ? On peut vivre de ça ?

— Non, pas vraiment. Raison pour laquelle j'ai fait des études commerciales et me suis lancé dans l'immobilier. Je ne tenais pas du tout à récupérer une ferme criblée de dettes.

— Vous comptez bientôt reprendre votre travail ?

Il marque une pause avant de répondre :

— J'aimerais bien. J'attendais le bon moment, pour que ça ne pèse pas trop sur Crew, mais il y a toujours quelque chose qui m'en empêche.

Si on était amis, je ferais quelque chose pour le réconforter. Peut-être lui prendre la main. Cependant, j'ai bien trop envie d'être autre chose qu'une amie, alors autant renoncer tout de suite. Une telle attraction entre deux personnes ne peut se terminer que de deux façons : elles finissent en couple, ou elles s'ignorent. Il n'y a pas d'entre-deux.

Et comme il est marié… Je garde la main sur ma poitrine, sans le toucher. Je poursuis la conversation d'un ton neutre :

— Et les parents de Verity ?

— En fait, je les connais à peine. Ils ne se sont pas beaucoup manifestés avant de la rejeter de leur vie.

— Ils l'ont rejetée ? Pourquoi ?

— C'est difficile à expliquer. Ce sont des gens bizarres. Victor et Marjorie. Religieux jusqu'à la moelle. Quand ils ont découvert qu'elle écrivait des romans policiers, on aurait dit qu'elle les trahissait pour rejoindre un culte satanique. Ils lui ont dit que si elle n'arrêtait pas, ils ne lui adresseraient plus jamais la parole.

Incroyable. Totalement… *glacial.* Sur le coup, j'éprouverais presque de la sympathie pour Verity ; peut-être que ce manque d'instinct maternel

existe dans toute sa famille. Mais dès que je me remémore ce qu'elle a fait à Harper dans son berceau, mon empathie disparaît.

— Depuis combien de temps ne se parlent-ils plus ?

— Voyons… Elle a écrit son premier livre il y a treize ans. Donc… treize ans.

— Depuis, ils ne se voient plus ? Ils savent ce qui lui est arrivé ?

— Oui, je leur ai téléphoné après la disparition de Chastin. Je leur ai laissé un message. Ils n'ont jamais rappelé. Ensuite, quand Verity a eu son accident, son père a répondu ; je lui ai raconté ce qu'il s'était passé, avec les filles, avec Verity. Il a mis un certain temps à répondre : « Dieu punit les méchants, Jeremy. » Je lui ai raccroché au nez. Et je n'ai plus entendu parler de lui.

Une main sur le cœur, je contemple le ciel, incrédule.

— Waouh…

— Oui.

On ne dit plus rien pendant un certain temps. Deux météores apparaissent, l'un filant vers le sud, l'autre vers l'est. Jeremy les désigne tous les deux, sans prononcer un mot. Et puis, comme rien d'autre ne se produit pendant un certain temps, il se soulève sur un coude :

— Vous croyez que je pourrais renvoyer Crew en thérapie ?

Je tourne la tête vers lui. On est à quelques centimètres l'un de l'autre, si proches que je sens la chaleur de son corps.

— Oui.

Il semble apprécier ma sincérité :

— Parfait.

Néanmoins, il ne se rallonge pas dans l'herbe, continuant de me dévisager comme s'il avait une autre question à me poser :

— Vous avez suivi une thérapie ?

— Oui. C'est même la meilleure chose qui me soit arrivée.

Je me remets à observer le ciel car je ne tiens pas à voir son expression avec ce que je vais lui dire maintenant :

— Une fois que j'ai vu cette vidéo où j'étais debout sur cette rambarde, je me suis dit qu'au fond de moi j'avais envie de mourir. Pendant des semaines, j'ai lutté contre le sommeil. J'avais peur de me faire du mal. Mais mon psy m'a permis de comprendre que le somnambulisme n'avait aucun rapport avec la volonté. Au bout de quelques années, j'ai fini par le croire.

— Votre mère en suivait une, elle aussi ?

— Non, dis-je en riant. En fait, elle ne voulait même pas qu'on parle de la mienne. Il s'est produit quelque chose le soir où je me suis cassé le poignet, et ça l'a changée. Du moins, ça a changé notre relation. Après ça, on a toujours été déconnectées. En fait, elle me rappelle beaucoup…

Je m'interromps car je me rends compte que j'allais dire *Verity*.

— Elle vous rappelle qui ?

— Le personnage principal de la série de Verity.

— À ce point-là ?

— Vous n'en avez vraiment lu aucun tome ?

Il se rallonge sur la pelouse, détourne la tête.

— Juste le premier.

— Pourquoi vous êtes-vous arrêté là ?

— Parce que… j'avais du mal à me convaincre que tout ça sortait de son imagination.

J'ai envie de répondre qu'il a raison de s'en faire, car les pensées de sa femme sont étrangement semblables à celles de son personnage. Mais je ne veux pas qu'il sache ça maintenant. Après tout ce qu'il a traversé, il mérite de garder au moins un bon souvenir de son mariage.

— Elle m'en voulait terriblement de ne pas lire ses manuscrits. Elle avait besoin de mon approbation, même si elle en trouvait partout ailleurs, avec ses lecteurs, son éditeur, ses critiques. Je ne sais pas pourquoi elle tenait avant tout à la mienne.

Parce que vous l'obsédiez.

— Et vous, ajoute-t-il, d'où tenez-vous vos approbations ?

— De nulle part. Mes livres ne sont pas populaires. Quand j'ai droit à une critique favorable ou à un mail d'un fan, je n'ai pas l'impression qu'il s'agit de moi. Peut-être parce que je me planque, que je ne donne jamais d'autographes. Je ne publie jamais ma photo, alors, même si j'ai des lecteurs qui aiment mes œuvres, on ne me l'a encore jamais dit en face. Ce doit être sympa, j'imagine, de s'entendre dire : « Vos écrits comptent pour moi, Lowen. »

À l'instant où j'achève cette phrase, un météore traverse le ciel. On le suit ensemble jusqu'au moment où il passe au-dessus du lac, traçant son reflet dans l'eau.

— Quand est-ce que vous allez commencer le nouveau ponton ?

— Je ne compte pas en installer un autre. J'en avais juste assez de le voir.

J'aimerais qu'il en dise davantage, mais il n'en a pas envie.

Il me scrute et, bien qu'on ait passé notre temps à se regarder, cette fois, c'est différent. Plus fort. Ses yeux flottent sur mes lèvres. Je voudrais qu'il m'embrasse. S'il essayait, je le laisserais faire. Je ne suis même pas sûre que ça me mettrait mal à l'aise.

Il renverse la tête en arrière, en soupirant.

— À quoi pensez-vous ? dis-je dans un murmure.

— Je pense qu'il se fait tard. Et que je devrais peut-être vous boucler dans votre chambre.

Je me mets à rire en entendant cette phrase bizarre, à moins que ce ne soit à cause des deux margaritas. En tout cas, mon rire l'amuse et ce qui aurait pu devenir un moment très embarrassant redevient seulement joyeux.

Je retourne dans le bureau chercher mon ordinateur pour pouvoir travailler dans ma chambre. Tandis que Jeremy éteint dans la cuisine,

j’ouvre le tiroir et prends quelques feuilles du manuscrit que je glisse sous mon bras.

Pour la première fois, j’aperçois le nouveau verrou à l’extérieur de ma porte. Je ne cherche pas à l’examiner de près ni si je pourrais l’actionner de l’intérieur car je suis certaine que mon subconscient l’enregistrerait.

Alors que je rentre poser mes affaires sur le lit, Jeremy apparaît derrière moi.

— Vous avez tout ce qu’il vous faut ?

— Oui, dis-je en me retournant.

— Parfait, alors bonne nuit.

— Parfait, dis-je dans un sourire. Bonne nuit.

Il recule et je m’apprête à fermer la porte mais il lève la main pour m’en empêcher ; son expression a changé.

— Low, souffle-t-il en posant la tête contre le chambranle. Je vous ai menti.

J’essaie de prendre ça à la légère, cependant, ça m’inquiète et je ne peux m’empêcher de repenser à notre conversation.

— À quel propos ?

— Verity n’a jamais lu votre livre.

J’ai envie de reculer pour cacher ma déception dans l’obscurité, pourtant je ne bouge pas, la main crispée sur la poignée.

— Pourquoi avez-vous dit ça si c’était faux ?

Fermant un instant les yeux, il respire un grand coup, puis les rouvre et vient poser les mains sur le haut du chambranle.

— En fait, c’est moi qui l’ai lu. Je l’ai trouvé bon. *Phénoménal.* C’est pour cette raison que j’ai suggéré votre nom à son éditeur. Vos écrits comptent pour moi, Lowen.

Là-dessus, il attrape la poignée pour fermer la porte. Je l’entends tirer le loquet puis ses pas s’éloignent dans l’escalier.

Je m’effondre à moitié, la tête pressée contre le bois de la porte.

Et je souris car, pour la première fois dans ma carrière, je me sens reconnue par quelqu'un d'autre que mon agent.

Je m'installe dans le lit avec le chapitre que j'ai apporté. Je me sens si bien, grâce à Jeremy, que je peux me laisser perturber un peu par sa femme avant de m'endormir.

Chapitre neuf

Du poulet et des boulettes.

C'était le cinquième repas que je préparais après notre installation dans la nouvelle maison, depuis quinze jours.

Le seul que Jeremy ait jamais jeté contre le mur de la salle à manger.

Je savais depuis un moment qu'il était furieux contre moi, j'ignorais juste pourquoi. On continuait de faire l'amour presque toutes les nuits, mais même là, les choses avaient changé. Comme s'il était déconnecté. Comme s'il me baisait parce que ça faisait partie de notre quotidien, non parce qu'il me désirait.

C'est pour ça que j'ai préparé ces satanées boulettes. Je voulais lui faire plaisir avec l'un de ses plats préférés. Il traversait une période difficile dans son nouveau travail. Pour tout arranger, il m'en voulait d'avoir mis les filles à la crèche sans lui demander son avis.

À New York, on avait embauché une nounou dès que mes livres avaient commencé à se vendre. Elle arrivait tous les matins, quand il partait, et je pouvais m'enfermer dans le bureau et passer ma journée à écrire. Puis elle s'en allait quand Jeremy rentrait, alors j'émergeais et on préparait le dîner ensemble.

On ne pouvait trouver meilleur arrangement, je le reconnais. Je n'avais pas besoin de m'occuper des enfants en l'absence de Jeremy. Mais ici, au

milieu de nulle part, les nounous sont plutôt rares. Au début, j'ai essayé de jouer les mères de famille, seulement ça devenait épuisant et je n'arrivais plus à rien écrire. Alors, un matin de la semaine dernière, je les ai emmenées en ville et déposées dans la première garderie venue.

Je savais que ça ne plairait pas à Jeremy, pourtant, il a vite compris qu'on devait faire quelque chose si on voulait continuer à travailler tous les deux. Je réussissais mieux que lui, donc, si quelqu'un devait rester à la maison dans la journée, ce ne serait sûrement pas moi.

Toutefois, ce n'était pas cette garderie qui le dérangeait. Il appréciait de les voir s'amuser avec d'autres enfants, mais on avait découvert, quelques mois plus tôt, que Chastin souffrait d'une allergie grave aux arachides, alors il prenait mille précautions. Il ne voulait pas que quelqu'un d'autre s'occupe d'elle. Il craignait que les puéricultrices n'y fassent pas assez attention ; en même temps, c'était l'enfant que j'aimais ; je n'étais pas idiote, je les avais bien prévenues.

Quoi qu'il en soit, j'étais certaine que ce plat de boulettes et une bonne séance de baise l'aideraient à se calmer.

J'ai préparé le dîner relativement tard afin que les filles soient au lit quand on se mettrait à table. Elles n'avaient que trois ans, si bien qu'à dix-neuf heures on a pu les coucher. Il n'était pas loin de vingt heures quand j'ai mis le couvert et appelé Jeremy.

J'essayais de rendre les choses aussi romantiques que possible, mais le poulet et les boulettes, ce n'est pas très sexy. Alors j'ai allumé des bougies et lancé ma playlist en guise d'accompagnement musical. J'étais habillée mais avec des sous-vêtements de dentelle, chose que je portais rarement.

J'ai commencé à parler de choses et d'autres au cours du repas :

— Je crois que Chastin est propre, maintenant. Ils lui ont appris à la garderie.

— Tant mieux, a répondu Jeremy en consultant son téléphone.

J’ai attendu un instant qu’il trouve ce qu’il cherchait mais, comme ça ne venait pas, je me suis adossée à ma chaise en essayant d’attirer de nouveau son attention. Je savais qu’il n’aimait rien tant que parler des filles.

— Quand je suis allée les chercher, aujourd’hui, la puéricultrice m’a dit qu’elle avait appris les sept couleurs, cette semaine.

Cette fois, il m’a enfin regardée :

— Qui ?

— Chastin.

Reposant son appareil, il a avalé une autre bouchée.

C’est quoi son problème ?

Je voyais bien qu’il essayait de dominer sa colère, et ça me rendait anxieuse. Il ne se mettait jamais en colère, du moins sans que je sache pourquoi. Là, c’était différent. Ça venait de nulle part.

Je n’en pouvais plus, alors j’ai jeté ma serviette sur la table.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— Rien du tout, a-t-il répondu trop vite.

— Tu es pathétique !

Plissant les yeux, il a penché la tête de côté :

— Excuse-moi ?

— Dis-le-moi, Jeremy. Arrête de me faire la gueule. Conduis-toi en homme et dis-moi ce qui ne va pas.

Il a serré les poings puis s’est levé d’un coup, balançant son bol à travers la pièce sur le mur d’en face. Jamais je ne l’avais vu dans cet état. Et puis il est parti.

Je l’ai entendu claquer la porte de notre chambre. Je savais que j’allais devoir tout nettoyer une fois qu’on se serait expliqués, afin de lui prouver combien je tenais à lui. *Même s’il était le dernier des connards.*

J’ai repoussé ma chaise sous la table puis j’ai gagné la chambre. Il y faisait les cent pas. Quand j’ai fermé la porte derrière moi, il s’est immobilisé en me regardant. Visiblement, il faisait un effort pour essayer de

parler calmement, d'exprimer tout ce qu'il voulait dire. Même si je lui en voulais d'avoir balancé ce dîner que je m'étais donné le mal de préparer, je n'aimais pas le voir dans cet état.

— C'est toujours pareil, Verity. Tu parles constamment d'elle. Jamais de Harper. Tu ne me dis jamais ce que Harper a appris, comment elle se débrouille sur le pot, ce qu'elle a pu raconter de mignon. Tu ne parles que de Chastin, à longueur de journée.

Merde. J'ai eu beau essayer de le cacher, il a remarqué.

— Ce n'est pas vrai.

— Si. J'ai bien essayé de la fermer, mais elles grandissent. Harper va bien voir que tu ne les traites pas de la même façon. C'est injuste.

Je ne savais trop comment me tirer de cette situation. J'aurais pu tenter de me défendre, l'accuser de quelque chose que je n'aimais pas, mais il avait raison, alors il fallait que je trouve un moyen de lui prouver qu'il avait tort. Par chance, il s'est détourné de moi, ce qui m'a laissé le temps de réfléchir. J'ai levé la tête, comme si je suppliais Dieu de m'aider. *Quelle idiote ! Comme si Dieu allait t'aider cette fois-ci !*

Je me suis rapprochée prudemment de lui.

— Chéri. Ce n'est pas que je préfère Chastin. Seulement elle… est plus intelligente que Harper. Alors elle réussit plus vite.

Il a fait volte-face, l'air encore plus furieux.

— Chastin n'est pas plus intelligente que Harper. Elles sont différentes. Mais Harper est très futée.

— Je le sais, ai-je répondu doucement. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Seulement… je réagis plus facilement avec Chastin parce qu'elle aime bien ça. Elle est vive. Comme moi. Pas Harper. Avec elle, je réagis plus discrètement, je n'en fais pas tout un cinéma. Elle te ressemble davantage.

Il me fixait toujours du même œil, cependant je voyais bien qu'il m'écoutait, alors j'ai continué :

— Je ne cherche pas à bousculer Harper, alors oui, je parle davantage de Chastin. Parfois je me concentre davantage sur elle. Mais c'est juste parce que je me rends compte que ces deux enfants ne réagissent pas de la même façon. Il faut que je me comporte comme deux mères différentes, en fonction de l'une et de l'autre.

J'étais très douée pour raconter n'importe quoi. C'est pour ça que je suis devenue écrivain.

La colère de Jeremy s'apaisait peu à peu. Il s'est passé une main dans les cheveux avant de répondre :

— Je m'inquiète pour Harper. Sans doute plus que je ne devrais. Je ne pense pas qu'il faille les traiter différemment. Harper pourrait s'en apercevoir.

Un mois auparavant, l'une des employées de la garderie m'avait fait part de son inquiétude au sujet de Harper. Maintenant que Jeremy m'en parlait, ça me revenait. Elle voulait lui faire passer des tests. J'avais complètement oublié, pourtant, maintenant j'avais la meilleure des défenses.

— Je ne voulais pas t'en parler pour ne pas t'inquiéter. Mais à la garderie, on m'a conseillé de la faire tester pour vérifier si elle n'a pas le syndrome d'Asperger.

L'inquiétude de Jeremy a paru décupler à cet instant. J'ai essayé de l'utiliser aussi vite que possible :

— J'en ai parlé à un spécialiste.

Du moins, je vais le faire dès demain.

— Ils vont nous rappeler quand ils auront du nouveau.

L'air préoccupé, il a soulevé son téléphone.

— Ils croient que Harper est autiste ?

Je lui ai pris son appareil des mains.

— Arrête. Tu vas te rendre malade jusqu'au rendez-vous avec le spécialiste. On lui en parle avant ; ce n'est pas sur Internet qu'on trouvera la

bonne réponse.

Hochant la tête, il m'a serrée dans ses bras.

— Désolé, mais tout va mal, cette semaine. Je viens de perdre un gros client au travail.

— Tu n'as pas besoin de travailler, Jeremy. Je gagne assez d'argent pour que tu puisses passer davantage de temps à la maison, avec les filles, si tu préfères.

— Je deviendrais fou si je ne travaillais pas.

— Peut-être, mais ça va commencer à coûter cher de mettre trois enfants à la garderie.

— On peut se permettre… Tu as dit… *trois* ?

J'ai acquiescé. Je mentais, bien sûr, je voulais juste que l'atmosphère se détende. Je voulais qu'il soit heureux. Et il le serait plus que jamais en apprenant que j'étais de nouveau enceinte.

— Tu es sûre ? Je croyais que tu n'en voulais plus.

— J'ai oublié de prendre la pilule il y a quinze jours. C'est encore tout récent. Un peu trop tôt. Je l'ai appris ce matin.

Je lui ai adressé un large sourire.

— Tu es contente ?

— Évidemment. Et toi ?

Il a ri, et puis il m'a embrassée *et tout est redevenu normal. Dieu merci.*

J'ai saisi sa chemise et l'ai couvert de baisers, en espérant lui faire oublier notre dispute. Et il a dû se rendre compte que j'en voulais plus car il a commencé à me déshabiller, avant de s'attaquer à ses vêtements, avant de m'emporter vers le lit en me rendant mes baisers. Là, il a vu mes sous-vêtements en dentelle.

— Tu portes ça pour moi ? a-t-il demandé d'un ton déçu. Après m'avoir préparé mon repas préféré…

Sur le coup, je n'ai pas compris, jusqu'à ce qu'il recule en écartant quelques mèches de mon visage.

— Désolé, Verity. Tu voulais m'offrir une belle soirée et j'ai tout gâché.

Il ne comprenait pas qu'il ne gâcherait jamais ma soirée tant qu'il demeurerait avec moi, tant qu'il m'aimerait, tant qu'il s'occuperait de moi.

— Pas du tout ! ai-je assuré.

— Si, je t'ai balancé mon dîner à la figure, je t'ai crié dessus. Mais on va arranger tout ça.

Et il a fait tout ce qu'il fallait, me prenant lentement, sans cesser de m'embrasser. Aimerait-il autant mes seins si j'avais allaité mes enfants ?

J'en doutais. Malgré ces jumelles, mon corps restait à peu près parfait, si l'on exceptait la cicatrice sur mon abdomen. Bien ferme. Et le sexe de Jeremy entre mes jambes était dur.

Alors que j'étais au bord de l'explosion, il s'est retiré de moi.

— Je voudrais te goûter.

Et, du bout de la langue, il s'est mis à parcourir ma peau.

Évidemment que tu veux me goûter. J'ai tout gardé intact à ton intention. Fais comme chez toi.

Il est resté entre mes jambes jusqu'à ce que je jouisse. Deux fois. Et puis, quand il a commencé à remonter, il s'est arrêté sur mon ventre pour l'embrasser. Avant de revenir en moi, de poser sa bouche sur la mienne.

— Je t'aime, a-t-il murmuré entre deux baisers. Merci.

Il me remerciait d'être enceinte.

Il m'a fait l'amour avec une telle délicatesse que ça valait presque la peine de lui avoir raconté ça. Notre relation repartait d'un bon pied.

Les filles ont apporté ce point positif dans notre vie ; Jeremy semblait m'aimer plus que jamais lorsque j'étais enceinte. Maintenant qu'il me croyait partie pour lui donner un troisième enfant, je sentais son amour décupler.

Quelque part, je m'en voulais un peu de lui jouer cette comédie, mais j'avais la solution si je ne tombais pas vraiment enceinte cette semaine. Les fausses couches étaient aussi faciles à feindre que les grossesses.

16

Je viens encore de passer une semaine sur le manuscrit de Verity, et j'en ai marre. Ça devient répétitif. Ça ne parle que de sexe avec Jeremy. Presque rien sur ses enfants. Elle a écrit deux paragraphes sur la naissance de Crew, avant d'embrayer sur la première séance qui a suivi.

Je commence à ressentir de la jalousie. Je n'aime pas trop lire les exploits de Jeremy. Ce matin, j'ai survolé plusieurs pages et j'ai fini par laisser tomber pour me mettre au travail. J'ai terminé le synopsis du premier roman et je l'ai envoyé à Corey pour lui demander ce qu'il en pense. Il m'a dit qu'il allait le soumettre à l'éditeur chez Pantem, car lui-même n'a jamais lu aucun bouquin de Verity. En attendant leur réaction, je n'ai pas trop envie de me lancer dans le tome suivant. S'ils réclament des changements, j'aurai fait tout ça pour rien.

Je suis là depuis presque deux semaines, maintenant. Corey dit qu'ils ont envoyé mon acompte. Que cela devrait arriver à la banque d'un jour à l'autre. Une fois que j'aurai la réaction de Pantem, je pourrai m'en aller. Je n'ai plus besoin d'être dans le bureau de Verity. Si je n'avais pas dû rester par manque d'argent, je serais partie depuis longtemps.

Je suis dans une impasse, aujourd'hui. Épuisée d'avoir tant travaillé ces quinze derniers jours. Je pourrais lire encore l'autobiographie de Verity, mais j'en ai par-dessus la tête de ses parties de jambes en l'air avec son mari.

J’ai envie de regarder la télévision. Je n’ai pas mis les pieds dans leur salon depuis que je suis là. Abandonnant le bureau, je me dirige vers la cuisine pour me préparer du pop-corn, puis je vais m’asseoir sur le canapé et prends la télécommande. J’ai droit à un petit moment de paresse, parce que demain, c’est mon anniversaire. Sauf que je n’ai pas l’intention d’en parler à Jeremy.

De ma place, je vois tout ce qui se passe dans l’escalier, mais Jeremy n’est pas là. Je ne l’ai pas beaucoup vu, ces deux derniers jours. Je crois qu’il sait aussi bien que moi qu’on a failli s’embrasser, l’autre soir, et à quel point ça aurait été inapproprié. Raison pour laquelle on s’évite l’un l’autre.

Je regarde une émission sur la décoration des maisons lorsque je l’entends descendre l’escalier. Il s’arrête à mi-chemin quand il m’aperçoit, puis finit par me rejoindre et s’assied au centre du canapé, assez près du pop-corn mais trop loin pour qu’on risque de se toucher.

— Vous faites de la recherche ? demande-t-il en posant les pieds sur la table basse devant lui.

— C’est ça, dis-je en riant. Toujours au travail !

Il attrape un peu de pop-corn.

— Verity se gavait de télévision quand elle était en panne d’inspiration. Elle disait que, parfois, ça lui donnait des idées.

Je n’ai pas trop envie de parler de Verity, alors je change de sujet :

— J’ai terminé un synopsis, aujourd’hui. S’il est approuvé, demain, je partirai sans doute dans deux jours.

Il s’arrête de mâcher et tourne la tête vers moi :

— Ah bon ?

Tant mieux s’il n’est pas très content.

— Oui. Et merci, de m’avoir permis de rester plus longtemps que prévu.

— Comment ça, plus longtemps que prévu ? Je trouve que ce n’était pas assez longtemps.

Je ne vois pas trop ce qu'il sous-entend par là. S'il estime que je n'ai pas assez travaillé ou s'il estime égoïstement qu'il n'a pas passé assez de temps avec moi.

Parfois, comme en ce moment, je sens à quel point je l'attire. Et puis, d'autres fois, j'ai l'impression qu'il se donne beaucoup de mal pour nier l'alchimie qui existe entre nous. Je le comprends. Mais est-ce ainsi qu'il compte passer le reste de sa vie ? Il va consacrer le plus clair de son temps à une femme qui n'est plus que l'ombre de la personne qu'il a épousée ?

Je sais bien qu'entre gens mariés on s'est fait des promesses, mais à quel prix ? Il s'agit en principe de vivre heureux et d'avoir beaucoup d'enfants. Si un des deux est fauché en pleine jeunesse, faut-il que l'autre remplisse encore ces promesses jusqu'à la fin de ses jours ?

Ça me semble injuste. Je sais qu'à leur place, jamais je n'exigerais une telle chose de mon époux. Sauf que je ne suis pas sûre d'être aussi obsédée par un homme que Verity par Jeremy.

L'émission s'arrête et une autre commence. Sans qu'on échange une parole, non pas que je n'aie rien à dire – j'ai beaucoup à dire… Mais je ne suis pas certaine que ce serait bienvenu.

— Je ne sais pas grand-chose sur vous, commence Jeremy, adossé au canapé. Vous avez été mariée ?

— Non. J'ai failli, deux fois, mais ça n'a pas abouti.

— Quel âge avez-vous ?

Comme par hasard, il me pose la question alors que je vais prendre un an dans un peu plus d'une heure.

— Vous ne me croiriez pas si je vous le disais.

— Ah bon ? demande-t-il en riant. Pourquoi ?

— Parce que j'aurai trente-deux ans. *Demain.*

— Menteuse.

— Je ne mens pas. Je peux vous le prouver.

— Bien. Parce que je ne vous crois pas.

Levant les yeux au ciel, je pars chercher mon sac dans la chambre et en rapporte mon permis de conduire.

Il le consulte en secouant la tête.

— Fichu anniversaire ! commente-t-il. Ce n'est pas drôle de le passer parmi des gens que vous connaissez à peine. À travailler toute la journée.

— Bah, si je n'étais pas là, je me serais retrouvée seule dans mon appartement.

Il passe le pouce sur ma photo, ce qui déclenche des frissons en moi. Comme s'il venait de me caresser. Lamentable.

Il me rend mon permis et se lève.

— Où allez-vous ?

— Vous préparer un gâteau.

Je le suis à la cuisine le sourire aux lèvres. Jeremy Crawford en train de faire un gâteau. Un spectacle que je ne voudrais pas manquer.

*
* *

Assise sur l'îlot central, je le regarde étaler un glaçage sur le gâteau. Depuis mon arrivée, c'est la seconde fois seulement que je m'amuse. Voilà plus d'une heure qu'on n'a pas parlé de Verity, ni de nos tragédies, ni du contrat, mais de films, de musique, de ce qu'on aime ou n'aime pas.

On en a appris un peu plus l'un sur l'autre en dehors de ce qui nous lie officiellement. À part le soir où on a dîné dehors avec Crew, je ne l'avais jamais vu aussi à l'aise.

Pour un peu, je comprendrais – presque – l'adoration de Verity.

— Retournez dans le salon, dit-il en sortant des bougies d'un tiroir.

— Pourquoi ?

— Parce que. Il faut que j'arrive avec le gâteau, en chantant « Joyeux anniversaire ». Qu'on joue le jeu à fond.

Je saute à terre et vais m'asseoir sur le canapé ; je coupe le son de la télévision car j'ai envie d'entendre Jeremy chanter dès la première note,

tout en surveillant l'heure sur l'écran. Il attend minuit pour se lancer.

À minuit pile, je vois une lueur et il se présente devant l'entrée en chantonnant doucement pour ne pas réveiller Crew.

— Joyeux anniversaire !

Il a coupé une tranche du gâteau sur laquelle il a planté une bougie. Je ris quand il s'agenouille sur le canapé pour ne rien renverser en s'asseyant près de moi.

— Joyeux anniversaire, chère Lowen.

Nous sommes face à face, afin que je puisse faire un vœu et souffler la bougie. J'ai eu la chance de me trouver un travail fabuleux, je vais gagner plus d'argent que jamais. La seule chose qui me manque encore dans la vie, c'est *lui.* Je le regarde dans les yeux puis souffle.

— Qu'avez-vous souhaité ?

— Si je vous le dis, ça ne se réalisera pas.

Son sourire est incroyablement charmeur.

— Vous pourrez peut-être me le dire une fois que vous l'aurez obtenu.

Il ne me tend pas la tranche de gâteau, mais la coupe en petites portions avec la fourchette.

— Connaissez-vous les ingrédients secrets pour fabriquer un gâteau aussi moelleux ?

Il brandit la fourchette et je la lui prends des mains.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du pudding.

J'en prends un morceau puis m'écrie la bouche pleine :

— C'est délicieux !

— Du *pudding*, répète-t-il en soulevant l'assiette.

Comme je lui rends la fourchette, il secoue la tête :

— J'en ai goûté un peu dans la cuisine.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'aurais aimé voir ça. Et aussi savoir si sa peau avait un goût de chocolat.

Le voilà qui lève une main :

— Vous avez du glaçage sur la…

Il désigne ma bouche, et je passe une main dessus.

— Là, ajoute-t-il en posant le pouce sur ma lèvre inférieure.

J'avale le morceau de gâteau.

Son pouce n'a pas quitté ma lèvre.

Merde. Je ne peux plus respirer.

J'ai mal partout de le sentir aussi près, mais je ne sais pas ce que j'ai le droit de faire ou non. Je voudrais lâcher ma fourchette, je voudrais qu'il lâche cette assiette, je voudrais qu'il m'embrasse. Sauf que ce n'est pas moi qui suis mariée, là. Je refuse de faire le premier pas, et lui ne devrait pas le faire ; en même temps, je rêve désespérément qu'il le fasse.

Il se penche dans ma direction pour placer le gâteau au bout de la table puis, dans un même mouvement fluide, il pose la main sur ma tête et ses lèvres sur les miennes. J'ai beau en avoir rêvé, c'est complètement inattendu.

Fermant les yeux, je laisse tomber la fourchette par terre et m'appuie sur l'accoudoir du canapé. Il me suit, s'allonge sur moi, sans que nos bouches se détachent un instant et, lorsque j'écarte les lèvres, il y introduit sa langue. Dès que l'on a goûté l'un à l'autre, notre baiser devient frénétique. Exactement ainsi que je l'avais rêvé. Irradiant, explosif, détonant. Avant tout, dangereux.

Nos échanges ont un goût de chocolat qu'on déguste avec une ardeur redoublée. Sa main se perd dans mes cheveux et, à chaque seconde supplémentaire que dure ce baiser, on se fond l'un dans l'autre parmi les coussins.

Lorsque sa bouche s'écarte de la mienne, c'est pour partir dans l'exploration d'autres parties de ma peau. Ma mâchoire, mon cou, la pointe de mes seins. À croire qu'il mourait de faim ; il m'embrasse avec l'avidité d'un homme qui aurait jeûné toute sa vie.

Sa main remonte sous mon tee-shirt, ses doigts tièdes ruissellent sur ma peau telles des gouttelettes d'eau chaude.

Puis il revient à ma bouche, rien qu'un instant, juste le temps de trouver ma langue avant de reculer pour ôter sa chemise. Mes mains se posent alors sur les courbes de son torse, comme si elles y avaient naturellement leur place. J'ai envie de lui dire que c'était mon vœu lorsque j'ai soufflé ma bougie, mais j'ai peur qu'en parlant je ne le ramène à ce qu'on est en train de faire, à ce qu'on ne devrait pas faire. Alors je me tais.

M'adossant de nouveau au bras du canapé, en priant pour qu'il continue d'explorer davantage chaque partie de mon corps.

Ce qu'il fait. Il retire mon haut et constate que je ne porte pas de soutien-gorge sous mon pyjama, il gémit magnifiquement, le temps d'attraper mon téton avec sa bouche.

Je relève la tête pour l'observer, mais mon sang se fige lorsque j'aperçois la silhouette en haut de l'escalier. Elle est là, en train de regarder son mari parcourir ma poitrine de ses lèvres.

Tout mon corps se fige.

Verity serre les poings avant de se précipiter vers sa chambre.

Dans un cri, je repousse Jeremy.

— Verity ! dis-je, hors d'haleine.

Il s'immobilise, et, comme il tarde à s'éloigner, je répète :

— Verity.

L'air de ne pas comprendre, il se hisse sur les bras. Alors j'insiste, plus fort :

— Verity !

Je n'arrive pas à dire autre chose. La peur s'est emparée de moi et c'est à peine si j'arrive à respirer.

C'est quoi, cette merde ?

Jeremy est à genoux, agrippé au dossier du canapé.

— Désolé.

Je ramène mes genoux contre moi et rampe à l'autre bout du canapé, une main sur la bouche.

— Oh mon Dieu ! dis-je entre mes doigts tremblants.

Il veut m'effleurer le bras d'un geste rassurant, mais je frémis.

— Désolé, répète-t-il. Je n'aurais pas dû vous embrasser.

Je secoue la tête car il ne comprend pas. Il croit que je suis bouleversée, que je me sens coupable parce qu'il est marié, mais je l'ai bien vue. Debout. Elle était debout. Je désigne l'escalier :

— Je l'ai vue, dis-je à voix basse, terrifiée de parler trop fort. Elle était debout en haut de l'escalier.

Cette fois, il ne comprend plus rien, se retourne, revient vers moi.

— Elle ne peut pas *marcher*, Lowen.

Je ne suis pas folle. Je me lève, m'éloigne du canapé, couvrant d'un bras ma poitrine nue, puis désigne de nouveau l'escalier ; cette fois, je retrouve ma voix :

— Ta femme était en haut de ce putain d'escalier, Jeremy ! Je sais ce que j'ai vu !

Il lit la réalité dans mes yeux. Deux secondes s'écoulent avant qu'il bondisse du canapé pour se précipiter à l'étage.

Il ne va pas me laisser toute seule en bas.

J'attrape mon tee-shirt, l'enfile puis cours à sa poursuite. Je refuse de rester seule une seconde de plus dans cette maison.

Arrivée en haut, je le trouve sur le seuil de la chambre de Verity. Il m'entend approcher. Et là… il s'en va, passant devant moi sans me regarder, pour redescendre l'escalier.

Je m'approche un peu, jette un coup d'œil dans la chambre. Il ne m'en faut pas davantage pour constater qu'elle est dans son lit. Sous ses couvertures. *Endormie.*

J'en reste les jambes flageolantes. *Ce n'est pas possible.* Finalement, je parviens à redescendre les marches, mais, à mi-chemin, je m'arrête pour

m’asseoir, incapable de continuer. C’est à peine si je parviens à respirer. Jamais mon cœur n’a battu aussi fort.

Jeremy m’observe depuis le rez-de-chaussée. Il doit se demander ce qu’il vient de se passer. Je me pose la même question. Il va et vient devant les marches, me jette parfois un regard, l’air de s’attendre à ce que j’éclate de rire comme si j’avais fait une plaisanterie de mauvais goût. *Sauf que ce n’était pas une plaisanterie.*

— Je l’ai vue, dis-je dans un murmure.

Il m’entend, me dévisage ; il n’est pas fâché contre moi. Il a plutôt l’air de vouloir s’excuser. Puis il me rejoint, m’aide à me lever et m’entoure d’un bras pour m’accompagner en bas, jusque dans ma chambre. Là, il ferme la porte, me serre contre lui. J’enfouis le visage dans son cou.

— Pardon, lui dis-je. J’ai juste… Je n’ai peut-être pas assez dormi… J’ai dû…

— C’est ma faute, coupe-t-il. Voilà deux semaines que tu travailles sans arrêt. Tu es épuisée. Et je… *nous*… enfin, c’est une affaire de paranoïa, de culpabilité. Je ne sais pas.

Il prend mon visage entre ses mains.

— Je crois qu’on a tous les deux besoin d’au moins douze heures de sommeil.

Je suis sûre d’avoir vu ce que j’ai vu. On peut toujours parler d’épuisement, de culpabilité, pourtant je l’ai vue. J’ai tout vu. Ses poings serrés. Son expression quand elle est partie.

— Tu veux de l’eau ?

Je fais non de la tête. Je ne veux pas qu’il s’en aille. Je ne veux pas me retrouver seule.

— S’il te plaît, ne me laisse pas cette nuit.

Son expression ne révèle en rien ce qu’il pense.

— Promis, dit-il, mais je dois éteindre la télévision et fermer les portes. Mettre le gâteau dans le réfrigérateur. Je reviens dans cinq minutes.

En attendant, je vais dans la salle de bains me passer de l'eau fraîche sur le visage, espérant que ça m'aidera à me calmer, mais ça ne change rien. Quand je regagne la chambre, Jeremy est en train de tirer le loquet.

— Je ne pourrai pas rester toute la nuit, dit-il. Je ne veux pas que Crew ait peur s'il se réveille et ne me trouve pas.

Je m'installe dans le lit, face à la fenêtre. Jeremy s'allonge près de moi, m'enveloppe de ses bras. Je sens son cœur battre, presque aussi vite que le mien. Il pose la tête sur mon oreiller, me prend la main et glisse ses doigts entre les miens.

J'essaie d'imiter sa façon de respirer afin de me calmer ; j'inspire par le nez car j'ai la mâchoire trop crispée. Jeremy dépose un baiser sur ma tempe.

— Détends-toi, souffle-t-il. Ça va aller.

J'essaie, et j'y parviens peut-être, mais c'est juste parce qu'on est allongés l'un près de l'autre et que mes muscles sont bien obligés de se relâcher au bout d'un moment.

— Jeremy ?

Il passe le pouce sur ma main pour me faire savoir qu'il a entendu.

— Il y aurait une chance pour… pour qu'elle simule ?

Il ne répond pas tout de suite. Comme s'il devait y réfléchir.

— Non, finit-il par répondre. J'ai vu les scanners.

— Mais on finit par guérir de ce genre de blessure.

— Ça arrive, seulement Verity ne pourrait pas jouer une telle comédie. Ni personne. Ce serait impossible.

Je ferme les yeux, car il tente de me rassurer, de me faire comprendre qu'il la connaît assez pour savoir qu'elle ne ferait pas une chose pareille. Seulement, s'il y a une chose que je sais et pas lui… c'est qu'il ne connaît *pas du tout* Verity.

17

Cette nuit, je me suis couchée en étant certaine d'avoir vu Verity en haut de l'escalier.

Je me suis réveillée envahie par le doute.

J'ai passé presque toute ma vie à m'inquiéter chaque fois que je m'endormais. Maintenant, je vais devoir m'inquiéter même quand je suis éveillée ? *Est-ce que je l'ai vue ? Était-ce une hallucination due au stress ? Est-ce que je culpabilisais d'avoir flirté avec son mari ?*

Je demeure longtemps dans mon lit, ce matin. Je n'ai pas envie de me lever, de quitter cette chambre. Jeremy est parti vers quatre heures du matin. Je l'ai entendu fermer la porte, après quoi, il m'a envoyé un SMS pour me dire de le prévenir si j'avais encore besoin de lui.

Un peu après le déjeuner, il a frappé à la porte du bureau. En entrant, il semblait ne pas avoir fermé l'œil de la nuit. En fait, je l'ai empêché de dormir à peu près toute la semaine. De son point de vue, je suis hystérique, dérangée, au point de me réveiller dans le lit de sa femme en pleine nuit pour dire ensuite que je l'ai vue en haut de l'escalier après qu'il m'a embrassée.

J'ai cru qu'il venait me dire de m'en aller et, franchement, je suis plus que prête. Sauf qu'il n'y a toujours pas d'argent sur mon compte. Je suis coincée là jusqu'à ce que ça arrive.

Jeremy m'annonce qu'il a posé un autre verrou. Sur la porte de *Verity*, cette fois.

— Je me suis dit que ça te permettrait de mieux dormir. Tu sais maintenant qu'elle ne peut pas sortir de sa chambre, même si elle en avait la possibilité.

Même si c'était possible.

— Je ne tirerai le loquet que la nuit, quand on dormira, continue-t-il. J'ai dit à April que cette porte s'ouvrait la nuit à cause de courants d'air. Je ne veux pas qu'elle pense à autre chose.

Je l'ai remercié mais, après son départ, je ne me suis pas sentie rassurée du tout. Quelque part, j'avais peur qu'il n'ait posé ce verrou que parce que *lui-même* s'inquiétait. Bien sûr, je voulais qu'il me croie, mais s'il me croyait, ça signifiait que ce pourrait être vrai.

Dans ce cas, je préférerais avoir tort.

À présent, je ne sais plus que faire du manuscrit de Verity. Je voudrais que Jeremy comprenne sa femme telle que je la comprends maintenant. J'estime qu'il a le droit de savoir ce qu'elle a fait à ses filles, étant donné que Crew passe beaucoup de temps là-haut avec elle. Et j'ai d'autant plus de doutes qu'il a lui-même dit que Verity lui parlait. Je sais qu'il n'a que cinq ans, il a donc très bien pu se tromper, mais s'il existe la moindre chance pour que Verity joue la comédie, Jeremy a le droit de le savoir.

Sauf que je n'ai pas encore trouvé le courage de lui donner le manuscrit, car il n'existe qu'une mince possibilité pour qu'elle joue la comédie. Il semblerait plus plausible de croire que j'ai des hallucinations dues à l'épuisement, au manque de sommeil, que d'imaginer qu'une femme puisse simuler une telle infirmité pendant des mois. *Sans aucune raison apparente.*

Sans compter le fait que je ne l'ai pas encore achevé. Je ne sais pas comment cela se termine. Je ne sais pas ce qui est arrivé à Harper ou Chastin, ou si ce manuscrit évoque seulement ces événements.

Il ne m'en reste pas beaucoup à lire. Je devrais pouvoir finir un chapitre avant de faire un break pour digérer l'horreur de ce manuscrit. Je m'assure que la porte du bureau est bien fermée et je me lance dans les pages suivantes, que je décide de passer, parmi bien d'autres. Je ne tiens pas à me taper encore la description d'un baiser ou pire, d'une séance de sexe. Je ne veux pas gâcher notre soirée de flirt en lisant comment il fait la même chose avec une autre femme.

Après avoir sauté une nouvelle scène intime, j'atteins le chapitre qui m'intéresse car il semble apporter une explication à la mort de Chastin ; je vérifie de nouveau la porte du bureau avant de m'y lancer.

Chapitre treize

Je suis tombée enceinte de Crew après avoir évoqué pendant deux semaines une prétendue grossesse auprès de Jeremy. Un signe du destin. J'ai remercié Dieu par une prière, bien que je ne croie pas qu'Il y soit pour quelque chose.

Crew a été un bon bébé (du moins je suppose). À l'époque, je gagnais tellement d'argent que je pouvais m'offrir une nounou à temps complet dans notre nouvelle maison. Jeremy ne travaillait plus en tant qu'agent immobilier, c'est lui gardait les enfants et il estimait qu'on n'avait pas trop besoin de quelqu'un, alors j'ai dit que c'était une gouvernante.

Grâce à elle, Jeremy pouvait travailler toute la journée dans le jardin. J'avais installé de nouvelles fenêtres dans mon bureau, si bien que je pouvais le voir d'à peu près partout.

La vie a été plutôt belle pendant un certain temps. Je remplissais mes tâches maternelles les plus faciles et Jeremy et la nounou se chargeaient du reste. Et je voyageais beaucoup. Entre les tournées de dédicaces et les interviews, je n'aimais pas trop quitter Jeremy, mais il préférait rester à la maison avec les enfants. En même temps, je finissais par apprécier ces escapades. Après une semaine d'absence, j'avais droit à toutes les attentions de Jeremy, un peu comme à l'époque où les enfants n'étaient pas encore nés.

Parfois, je mentais en prétendant devoir me rendre à New York, alors que je me louais un Airbnb à Chelsea pour regarder la télévision pendant une semaine. Et puis je rentrais et Jeremy me baisait comme si j'étais vierge. La vie était belle.

Jusqu'au moment où elle ne l'a plus été.

Tout s'est passé en un instant. Comme si le soleil sur nos vies s'était soudain gelé et noirci, comme si aucun rayon ne pouvait plus nous atteindre.

J'étais devant l'évier, en train de nettoyer un poulet. *Une saloperie de poulet cru.* J'aurais pu faire n'importe quoi d'autre… arroser la pelouse, écrire, tricoter, *n'importe quoi*. Mais je reverrai à jamais cette saloperie de poulet en évoquant le moment où on a appris qu'on avait perdu Chastin.

Le téléphone a sonné. *Je nettoyais le poulet.*

Jeremy a répondu. *Je nettoyais le poulet.*

Il a levé la voix. *Toujours en train de nettoyer cette saloperie de poulet.*

Et puis ce son… guttural, douloureux. Je l'ai entendu crier *non* et *comment* et *où est-elle* et *nous arrivons*. Quand il a raccroché, je voyais son reflet dans la fenêtre ; il se trouvait dans le couloir, agrippé à la porte comme s'il allait tomber. J'étais encore en train de nettoyer le poulet. Des larmes se sont mises à couler sur mes joues, mes genoux ont fléchi, mon estomac s'est retourné.

J'ai vomi sur le poulet.

C'est ainsi que je revois l'un des pires moments de ma vie.

Pendant tout le trajet jusqu'à l'hôpital, je me suis demandé comment Harper s'y était prise. L'avait-elle étouffée comme dans mon rêve ? Ou avait-elle trouvé un autre moyen, plus subtil, de tuer sa sœur ?

Elles avaient passé une soirée pyjama chez leur amie Maria. Ce n'était pas la première fois, et la mère de Maria, Kitty – *quel nom idiot !* –, était parfaitement au courant des allergies de Chastin, qui n'allait nulle part sans son auto-injecteur d'adrénaline ; pourtant, Kitty l'avait découverte inanimée

ce matin-là. Elle avait appelé les urgences, puis Jeremy dès le départ de l'ambulance.

Quand on est arrivés à l'hôpital, Jeremy espérait encore, envers et contre tout, qu'on se trompait, que Chastin allait bien. Kitty nous a accueillis dans le couloir en répétant :

— Je suis désolée. Elle ne s'est pas réveillée.

C'est tout ce qu'elle nous disait. *Elle ne s'est pas réveillée.* Elle n'a pas dit : *Elle est morte.* Juste : *Elle ne s'est pas réveillée*, comme si Chastin n'était qu'une enfant gâtée qui avait envie de faire la grasse matinée.

Jeremy a couru dans le couloir silencieux des urgences. On nous a dit d'aller patienter dans la salle d'attente familiale. Tout le monde sait que c'est là qu'on installe les membres survivants à la suite d'un décès. Alors il a compris qu'elle était morte.

Je ne l'avais jamais entendu hurler ainsi. Cet homme adulte, à genoux, en train de sangloter comme un enfant. J'en aurais été gênée pour lui si je n'étais pas dans la même situation.

Quand on a enfin pu la voir, elle était décédée depuis moins d'une journée. Mais elle n'avait plus l'odeur de Chastin et déjà celle de la mort.

Jeremy n'arrêtait pas de poser des questions. *Comment est-ce arrivé ? Ils avaient des arachides dans cette maison ? À quelle heure sont-ils allés se coucher ? Son auto-injecteur a-t-il servi ?*

Toutes les bonnes questions, bien dévastatrices. Il a fallu plus d'une semaine pour confirmer la cause de sa mort. Anaphylaxie.

Nous étions hyper vigilants avec son allergie. Les filles étaient souvent invitées à des soirées pyjama mais, où qu'elles aillent, Jeremy passait une demi-heure à expliquer à la mère de famille quelles précautions prendre, comment utiliser l'adrénaline. Je trouvais qu'il en faisait beaucoup, étant donné qu'elle n'avait dû l'utiliser qu'une seule fois dans sa vie.

Kitty était au courant et veillait à ce qu'il n'y ait pas de cacahuètes à la portée des filles. Elle ignorait que les enfants s'étaient glissés dans le cellier

et avaient pris des paquets de fruits secs à emporter dans la chambre pour la nuit. Chastin n'avait que huit ans ; il était tard et il faisait très sombre. Harper a assuré qu'elles ignoraient qu'il y avait des cacahuètes dans les petits paquets. Mais, le lendemain matin, *Chastin ne s'est pas réveillée.*

Jeremy est entré dans une période de déni, mais il n'a jamais contesté cette version des faits. Tandis que moi, si. Je savais. *Je savais.*

Chaque fois que je regardais Harper, je voyais sa culpabilité. Voilà des années que je m'y attendais. *Des années.* Je savais, depuis qu'elles avaient six mois, que Harper trouverait un moyen de la tuer. Et elle avait commis le meurtre parfait. Même son père ne la soupçonnerait jamais.

Au contraire de sa mère. J'étais un peu plus difficile à convaincre.

Chastin me manquait, sa mort m'affectait beaucoup. Mais je voyais quelque chose de déplaisant dans la tristesse de Jeremy. Il était anéanti. Sonné. Au bout de trois mois, je commençais à m'impatienter. Nous n'avions fait l'amour que deux fois depuis sa mort, et il ne m'avait plus embrassée passionnément. À croire qu'il s'était déconnecté de moi, qu'il ne m'utilisait que pour se changer les idées, pour se sentir mieux, pour oublier un court instant son chagrin. Je désirais autre chose. Je désirais retrouver le Jeremy du bon vieux temps.

J'ai essayé, une nuit. J'ai profité qu'il dormait pour caresser son sexe. Ça n'a rien donné. Il a même fini par écarter ma main.

— C'est bon, Verity. Tu n'es pas obligée.

Il disait ça comme s'il me rendait service. Comme s'il me repoussait pour *me* réconforter.

Je n'avais pas besoin de réconfort.

Pas du tout.

J'avais eu plus de huit ans pour l'accepter. Je savais que ça viendrait… j'en avais rêvé. J'avais donné à Chastin tout mon amour à chaque minute de sa vie car je savais ce qui allait arriver. Je savais que Harper lui ferait quelque chose de ce genre. C'était impossible à prouver. Même si j'avais

essayé d'en convaincre Jeremy, il ne m'aurait jamais crue. Il l'aimait trop. Il n'aurait jamais admis une chose aussi atroce : qu'une sœur puisse faire ça à sa propre jumelle.

Quelque part, je m'en voulais. Si j'avais mieux essayé de l'étouffer quand elle était bébé, ou si j'avais laissé une bouteille d'eau de Javel ouverte près d'elle quand elle apprenait à marcher, ou si j'avais encastré dans un arbre le côté passager de ma voiture alors que sa ceinture était défaite et l'airbag débranché. J'aurais pu orchestrer tellement d'accidents… J'aurais dû.

Si j'avais empêché Harper d'agir, Chastin serait toujours avec nous.

Et peut-être qu'alors Jeremy ne serait pas aussi triste à longueur de journée.

18

Verity est dans le salon. April l'a fait descendre par l'ascenseur juste avant de partir, ce soir. Je ne suis pas sûre d'apprécier cette initiative inattendue.

— Elle est encore complètement réveillée, a expliqué l'infirmière. Je me suis dit que Jeremy pourrait remonter la coucher tout à l'heure.

Elle a installé le fauteuil roulant devant la télévision, à côté du canapé.

Verity regarde *La Roue de la fortune.*

Du moins… elle regarde dans cette direction.

Et moi, je l'observe depuis la porte. Jeremy est en haut avec Crew. Dehors, il fait noir, la lumière du salon n'est pas allumée, mais l'écran en diffuse assez pour me permettre de voir le visage inexpressif de Verity.

Je n'arrive pas à croire que quelqu'un parvienne à simuler une telle infirmité aussi longtemps. Je ne sais même pas comment il faudrait s'y prendre. Est-ce qu'un grand bruit la ferait sursauter ?

À côté, dans le couloir, se trouve une vasque remplie de boules de bois et de verre multicolores. Je regarde autour de moi, puis en prends une en bois, que je lance au milieu du salon. Elle atterrit devant le fauteuil de Verity, qui ne réagit pas.

Je sais qu'elle n'est pas paralysée, alors comment se fait-il qu'elle ne tressaille même pas ? En supposant que son cerveau soit trop endommagé

pour qu'elle saisisse ce qu'on lui dit, ce genre de bruit devrait encore l'alarmer, d'une façon ou d'une autre.

Sauf si elle s'est entraînée à ne rien laisser paraître.

Je l'observe encore un peu avant de replonger dans mes pensées.

Il ne me reste que deux chapitres à lire dans son manuscrit. Je prie le ciel de ne pas découvrir un tome deux quelque part, car j'en ai par-dessus la tête. L'angoisse qui me prend après chaque chapitre est encore pire que celle de mes crises de somnambulisme.

Je suis soulagée qu'elle n'ait rien à voir dans la mort de Chastin mais je suis profondément dérangée par son processus mental dans toute l'affaire. Elle avait l'air trop détachée. Elle a perdu sa gamine, et tout ce qu'elle trouve à se dire c'est qu'elle aurait mieux fait de tuer Harper et qu'elle en a marre d'attendre que Jeremy surmonte son chagrin.

Dérangeant, c'est peu dire. Heureusement, on arrive bientôt à la fin. La plupart des événements du manuscrit se sont produits voilà des années, mais ce dernier chapitre semble plus récent. Moins d'un an. Quelques mois avant la mort de Harper.

La mort de Harper.

C'est ce que je compte lire, peut-être dès ce soir. Je ne sais pas. Je n'ai pas bien dormi ces derniers temps et j'ai peur qu'après cette lecture je ne puisse plus dormir du tout.

Je prépare des spaghetti pour Jeremy et Crew. J'essaie de me concentrer sur le dîner, de ne plus penser à l'insensibilité de Verity. Je m'y suis mise assez tard pour qu'April soit partie avant qu'on se mette à table. J'espère maintenant que Jeremy va bientôt recoucher son épouse. Mon anniversaire est presque passé et je refuse de le vivre assise à côté de Verity Crawford.

Je mélange la sauce lorsque je me rends compte qu'on n'entend plus la télévision depuis un moment ; je lâche doucement ma cuillère.

— Jeremy ?

J'espère qu'il est dans le salon, que c'est pour ça que le son a disparu.

— Je descends dans une seconde ! lance-t-il de l'étage.

Mon pouls s'accélère et je ferme les yeux. *Si cette salope a éteint elle-même la télévision, je me barre pieds nus et je ne reviens jamais ici.*

J'en ai marre de ces histoires. De cette maison. Et de cette psychopathe.

J'entre en trombe dans le salon, sans aucune discrétion.

La télévision est toujours allumée, juste silencieuse. Verity n'a pas changé de position. Je m'approche de la table voisine du fauteuil roulant, attrape la télécommande. J'en ai marre. Marre. Le son d'une télévision ne se coupe pas tout seul.

— Connasse ! dis-je entre mes dents.

Je suis moi-même choquée par mes mots, mais pas assez pour m'éloigner. Comme si tout ce que j'ai lu dans son manuscrit ranimait le feu qui brûle en moi. Je remets le son puis jette la télécommande sur le canapé, hors de sa portée. Après quoi je viens m'agenouiller devant elle, exactement dans son champ de vision. Je tremble, mais pas de peur, cette fois, plutôt de rage contre elle, contre l'épouse qu'elle a été pour Jeremy, contre la mère qu'elle a été pour Harper. Dire que je suis l'unique témoin de toutes ces merdes ! J'en ai assez de me sentir folle !

— Tu ne mérites même pas le corps dans lequel tu es emprisonnée, lui dis-je les yeux dans les yeux. J'espère que tu vas mourir étouffée par ton propre vomi, comme tu as essayé de le faire avec ton bébé.

J'attends. Si elle est là… si elle m'a entendue… si elle joue la comédie… mes paroles l'auront atteinte. Ça devrait la faire réagir ou sursauter ou quelque chose.

Elle ne bouge pas. Je cherche quoi dire d'autre pour la faire réagir. Une remarque qui altérerait son expression. Je me lève, me penche sur elle, la bouche collée à son oreille :

— Ce soir, Jeremy va me baiser dans ton lit.

J'attends encore… guettant un bruit… un mouvement.

Tout ce que je remarque, c'est cette odeur d'urine. Qui emplit l'atmosphère.

Je tourne les yeux vers son pyjama à l'instant où Jeremy descend l'escalier.

— Tu avais besoin de moi ?

Reculant d'un bond, je heurte la boule de bois que j'avais envoyée tout à l'heure. Je me penche pour la ramasser en même temps que je désigne Verity de la main :

— Elle vient de… il faut la changer, je crois.

Attrapant les poignées de son fauteuil, il la pousse vers l'ascenseur. Je ne sais pas pourquoi je ne me suis jamais demandé qui s'occupait de sa toilette, de ses couches. Je devais croire que l'infirmière s'en chargeait mais, forcément, il n'y a pas qu'elle. Je suis encore plus triste pour lui. En même temps, je suis furieuse.

Contre Verity.

Son état est forcément le résultat de la personne abominable qu'elle a pu être, pour ses enfants, pour Jeremy. À présent, il va devoir supporter son karma jusqu'à la fin de ses jours.

Ce n'est pas juste.

Et même si elle n'a pas réagi à ce que j'ai dit, son air effrayé a suffi à me convaincre de sa présence. *Quelque part.* Désormais, elle sait que je n'ai pas peur d'elle.

*
* *

J'ai dîné avec Crew qui n'a pas cessé de jouer sur son iPad. Je voulais attendre Jeremy mais je sais qu'il n'aime pas laisser son fils manger tout seul et l'heure avançait. Pendant qu'il s'occupait de Verity, j'ai couché le gamin. Le temps qu'il la douche, la change, la mette au lit, les spaghetti ont refroidi.

Lorsque Jeremy descend, je suis en train de faire la vaisselle. On n'a pas beaucoup parlé depuis notre baiser. Je ne sais pas du tout comment cela va se passer entre nous maintenant. Peut-être, une fois qu'il aura mangé, on partira chacun de son côté. Je l'entends derrière moi, en train de déguster du pain à l'ail tandis que je continue de laver un plat.

— Désolé, murmure-t-il.

— De quoi ?

— D'avoir raté le dîner.

— Tu n'as rien raté du tout. Mange.

Il prend un bol, le remplit de spaghetti, le passe au micro-ondes avant de venir s'appuyer contre l'îlot, près de moi.

— Lowen.

Je le regarde.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il.

— Rien, Jeremy. Je ne suis pas à ma place.

— C'est maintenant que tu dis ça.

Je n'ai pas envie d'en discuter avec lui. Je ne suis vraiment pas à ma place. C'est sa vie. Sa femme. Sa maison. Et je vais encore y passer deux jours, tout au plus. Je m'essuie les mains alors que le micro-ondes bipe. Jeremy ne cherche pas à l'ouvrir, trop occupé à me contempler, à essayer de lire en moi.

— Voilà, dis-je dans un soupir. Je te plains.

— Arrête.

— Je ne peux pas m'en empêcher.

— Mais si.

— Mais non.

Il ouvre le micro-ondes, en sort son bol qu'il dépose sur l'îlot avant de me faire face.

— C'est ma vie, Low, et je n'y peux rien. Inutile de me plaindre.

— Attends, bien sûr que tu y peux quelque chose ! Personne ne t'oblige à vivre ainsi. Il y a des établissements où on s'occuperait beaucoup mieux d'elle. Avec Crew, vous ne seriez plus obligés de rester ici jusqu'à la fin de vos jours.

Il crispe la mâchoire et je sais que je n'aurais rien dû dire.

— Ravi que tu penses que je vaux mieux que ça. Mais essaie de te mettre à la place de Verity.

Il ne se rend pas compte à quel point je me suis mise à sa place ces deux dernières semaines.

— Crois-moi, je l'ai fait, dis-je en essayant de cacher mon désarroi. Elle n'aurait pas voulu ça pour toi. Tu es prisonnier dans ta propre maison. Et Crew aussi. Il a le droit d'y échapper. Emmène-le en vacances. Reprends ton travail et installe-la dans un établissement où on pourra s'occuper d'elle à temps complet.

— Je ne peux pas faire ça à Crew. Il a perdu ses deux sœurs. Il ne peut pas subir une autre perte. Au moins, quand elle est là, il peut encore passer du temps avec elle.

Il n'a pas mentionné son propre désir de la garder auprès de lui. Juste celui de Crew. Alors j'insiste :

— Mais pas à plein temps. Tu peux la mettre en pension à mi-temps pour que ça n'occupe plus toute ta vie. Tu la prends chez toi pendant le week-end, quand Crew n'est pas à l'école.

Je pose les mains sur son visage afin qu'il sache à quel point je m'inquiète pour lui. S'il voit que quelqu'un se préoccupe de son bien-être, il prendra peut-être cette conversation plus au sérieux.

— Il faut que tu vives un peu pour toi-même, Jeremy. Que tu t'offres des moments égoïstes. Tu mérites de pouvoir, de temps en temps, faire autre chose que t'occuper d'elle, faire ce que tu veux.

Je sens ses dents se serrer sous mes paumes. Il se dégage, s'appuie sur le granit de l'îlot et bascule la tête en arrière.

— Ce que je veux ?

— Oui. Qu'est-ce que tu veux ?

Il part d'un bref éclat de rire, comme si j'avais posé une question idiote, puis il lâche un simple mot :

— *Toi.*

Se redressant d'un seul coup, il se rapproche de moi, m'attrape par la taille, pose son front contre le mien en me fixant droit dans les yeux.

— Je te veux, *toi*, Low.

Mon soulagement se fond dans notre baiser. Complètement différent du premier. Cette fois, il s'applique patiemment, caressant mes lèvres des siennes, tandis que sa paume parcourt ma nuque. Il me savoure, excitant mon désir à petits coups de langue. Il se penche, me soulève un peu, enroule mes jambes autour de sa taille.

On sort de la cuisine mais je n'ai pas envie d'ouvrir les yeux avant qu'on ne se retrouve seuls derrière une porte fermée. Cette fois, Verity ne va pas gâcher mon plaisir.

À présent qu'on est dans la grande chambre, il relâche son étreinte, nos lèvres se séparent. Il me laisse près du lit, le temps d'aller tourner le verrou.

— Déshabille-toi, dit-il sans me regarder.

C'est un ordre. Et je suis prête à le suivre du moment qu'on est tranquilles ici. On se regarde l'un l'autre ôter nos vêtements, lui son jean, moi mon tee-shirt, lui sa chemise, moi mon jean. Je détache mon soutien-gorge et il ne me quitte pas des yeux. Il ne me touche pas, ne m'embrasse pas, il ne fait que me regarder.

Je suis saisie d'un flot d'émotions lorsque j'enlève ma culotte : peur, excitation, irritation, désir, trépidation. Je la fais glisser le long de mes hanches, de mes jambes, puis l'envoie promener. Lorsque je me redresse, je n'ai plus rien à cacher.

Jeremy me dévore du regard tout en achevant de se dévêtir. Quelque chose frémit en moi car, malgré les descriptions de Verity, je ne m'attendais

pas à voir ainsi son corps dans toute sa splendeur.

On reste là, nus, l'un en face de l'autre, le souffle court.

Il avance d'un pas, les yeux accrochés aux miens. Ses mains tièdes glissent sur mes joues, dans mes cheveux, tandis que sa bouche se pose sur la mienne. Il m'embrasse, doucement, en m'effleurant à peine de sa langue.

Ses doigts descendent le long de ma colonne, me faisant frissonner.

— Je n'ai pas de préservatif, annonce-t-il en me plaquant contre lui, les mains sur mes fesses.

— Je ne prends pas la pilule.

Ça ne l'empêche pas de me soulever pour me déposer sur le lit. Ses lèvres sucent brièvement mon téton avant de remonter sur ma bouche et il s'allonge sur moi.

— Je me retirerai.

— Parfait.

Ça le fait sourire et il murmure « Parfait » contre mes lèvres tout en s'introduisant en moi. On est tellement concentrés qu'on ne s'embrasse même pas. On ne fait que respirer, bouche contre bouche. Je ferme les yeux tandis qu'il s'efforce de me pénétrer de toute sa longueur. Ça fait un peu mal mais, dès qu'il commence à aller et venir, la douleur s'efface, remplacée par une sensation de plénitude délicieuse qui m'arrache un gémissement.

Les lèvres de Jeremy se posent sur ma joue, avant de revenir sur les miennes. Il se retire. Lorsque j'ouvre les paupières, je vois un homme qui, pour une fois, ne pense à rien d'autre que ce qu'il a devant lui. Pas de lueur lointaine dans son regard. En ce moment, tout se passe entre lui et moi.

— Tu as une idée du nombre de fois où j'ai pu imaginer ce moment ? demande-t-il avant de m'embrasser sans attendre de réponse.

En même temps, il saisit mes seins et, au bout d'une minute, il se retire, me retourne sur le ventre. Il me pénètre par derrière, en chuchotant :

— Je vais te prendre dans toutes les positions où je nous ai imaginés.

Ses paroles me brûlent comme un fer rouge et je parviens juste à répondre :

— S'il te plaît !

Aussitôt, il place une main sur mon ventre pour m'agenouiller, le dos contre son torse, sans se retirer de moi.

Il souffle son haleine chaude contre ma nuque mais je réussis, d'une main, à plaquer sa bouche contre ma peau. Cette position dure à peu près trente secondes avant que sa main ne glisse sur ma taille. Il me retourne et on se fait face. Alors il me pénètre à nouveau.

Je me sens faible face à sa force ; il me fait constamment changer de position. Je me souviens que, d'après ce que j'ai lu de ses scènes d'intimité avec sa femme, elle cherchait toujours à exercer une sorte de contrôle sur lui.

Je renonce à tout contrôle sur lui.

Je le laisse me prendre comme il le désire.

Et il ne s'en prive pas, pendant une bonne demi-heure. Chaque fois qu'il semble au bord de l'explosion, il se retire, m'embrasse jusqu'à revenir en moi, puis m'embrasser, puis me retourner, puis m'embrasser, puis me retourner. Un cycle dont je ne voudrais jamais voir la fin.

Jusqu'à ce qu'on se retrouve dans ce que je crois être une de ses positions préférées, lui sur le dos, la tête sur l'oreiller, mes cuisses serrées autour de lui. Je ne sais plus lequel de nous deux a pris l'initiative. Je ne me suis pas encore totalement assise sur sa bouche. Je contemple les marques de dents sur le lit.

Je ferme les paupières pour ne pas les voir.

Ses paumes remontent sur mon ventre, mes seins, tandis qu'il se met à m'explorer lentement du bout de la langue. Dans un gémissement, je renverse la tête en arrière et couvre ma bouche pour ne pas faire trop de bruit.

Cela doit l'exciter car il recommence aussitôt et, ivre de plaisir, je bascule en avant, au point que je dois m'agripper au lit. Je rouvre les yeux, ma bouche à quelques centimètres du rebord, des marques laissées par Verity après tout le temps qu'elle a pu passer dans cette position.

Lorsque les doigts de Jeremy rejoignent sa langue, je ne peux plus me retenir et je me penche en avant pour étouffer mes cris de plaisir.

Je mords le bois devant moi.

Je sens les marques des dents de Verity sous les miennes. Différentes. Moins alignées. Je mords plus fort, déterminée à laisser des traces plus puissantes, déterminée à ne voir que Jeremy et moi chaque fois que je regarderai ces marques à l'avenir.

Verity reste la plupart du temps confinée dans la même chambre, mais sa présence occupe presque toutes les autres pièces dans cette maison. Je ne veux plus penser à elle lorsque je suis dans celle-ci.

Une fois que j'ai joui, je relâche le bois et rouvre les yeux, découvrant les marques que je viens de laisser derrière moi. Alors que je passe un pouce dessus pour essuyer ma salive, Jeremy m'allonge sur le dos et je me retrouve encore sous lui. Il n'a même pas besoin de me pénétrer pour jouir à son tour. Il lui suffit de s'appuyer sur mon ventre, et je sens s'écouler un flot tiède sur ma peau alors que sa bouche trouve la mienne.

À son baiser passionné, je comprends que la nuit sera longue.

19

Nous avons recommencé sous la douche une demi-heure plus tard. Nos mains parcouraient le corps de l'autre, nos bouches ne formant plus qu'une, il m'a de nouveau pénétrée sous le jet d'eau.

Il s'est retiré pour jouir contre mon dos avant de me laver des pieds à la tête.

On a regagné le lit mais il est presque trois heures du matin et je sais qu'il va bientôt retourner dans sa chambre. Je n'en ai pas envie. Ce qui vient de nous arriver correspond exactement à ce dont j'avais rêvé ; quelque part, je suis bien dans cette maison, tant que c'est entre ses bras. Avec lui, je me sens à l'abri de tous ces dangers dont il n'a même pas idée.

Je suis blottie contre lui et ses doigts vont et viennent sur mon bras. On lutte contre le sommeil, on bavarde, on se pose des questions de plus en plus personnelles, au point qu'il vient de me demander comment s'est passée ma dernière liaison.

— C'était superficiel.

— Pourquoi ?

— Ce n'était même pas une relation. On la considérait ainsi mais on se contentait de faire l'amour. En dehors de ça, on ne s'intéressait pas à la vie de l'autre.

— Et ça a duré combien de temps ?

— Un moment.

Je lève les yeux vers lui pour ajouter :

— C'était avec Corey. Mon agent.

Les doigts de Jeremy s'arrêtent.

— Celui que j'ai rencontré ?

— Oui.

— Et il est toujours ton agent ?

— Il est très doué.

Je repose la tête sur son torse et lui se remet à me caresser le bras.

— Ça me rend juste un peu jaloux, commente-t-il.

Je ris parce que je le sens rire. Après un nouveau silence, je pose la question qui m'intrigue :

— Comment ça se passait entre Verity et toi ?

Il pousse un soupir si profond que ça me soulève la tête, puis il m'installe sur l'oreiller et se tourne sur le côté.

— Je vais te répondre, mais je ne voudrais pas que tu penses du mal de moi.

— Promis.

— Je l'aimais. C'était ma femme. Pourtant, parfois, j'avais l'impression qu'on ne se connaissait pas vraiment. On vivait ensemble, seulement c'était comme si nos deux mondes n'étaient pas connectés.

Il me caresse les lèvres du bout des doigts.

— Elle m'attirait tellement. Je suis sûr que ce n'est pas ce que tu voudrais entendre, mais c'est la réalité. Nous avions une extraordinaire vie sexuelle. Pour le reste… je ne sais pas trop. Au début, j'avais l'impression qu'il nous manquait quelque chose, pourtant je suis resté, je l'ai épousée et nous avons fondé une famille car je croyais que ça nous aiderait à approfondir notre relation. Je croyais que j'allais finir par me réveiller, la regarder dans les yeux et que ce serait le déclic, comme si la dernière pièce du puzzle avait enfin trouvé sa place.

J'ai bien noté qu'il a utilisé l'imparfait pour dire qu'il l'aimait.

— Vous avez fini par approfondir votre relation ?

— Pas comme je l'espérais. Et puis j'ai ressenti quelque chose de proche – une intensité fugace qui m'a convaincu qu'une connexion plus profonde existait.

— Ça remonte à combien de temps ?

— À plusieurs semaines. Dans les toilettes d'un café, avec une femme qui n'était pas mon épouse.

Il termine sa phrase sur un baiser, comme s'il ne voulait pas que je réponde. Peut-être culpabilise-t-il d'avoir dit ça, d'avoir brièvement éprouvé un lien profond avec moi après avoir essayé si longtemps avec sa femme.

Même s'il ne veut pas que je réagisse, je sens quelque chose grandir en moi, comme si ses paroles se répandaient à travers ma poitrine. Il me serre contre lui et je ferme les yeux. On ne dit plus rien avant de s'endormir.

Sa voix me réveille deux petites heures plus tard.

— Merde ! s'écrie-t-il en s'asseyant si vite qu'il emporte toutes les couvertures avec lui. *Merde !*

Je roule sur le dos en me frottant les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne voulais pas m'endormir, dit-il en allant ramasser son jean par terre. Il ne faut pas que je sois ici si Crew se réveille.

Il m'embrasse deux fois puis se dirige vers la porte, la déverrouille, et tente de l'ouvrir.

Rien ne bouge.

Il secoue la poignée tandis que je m'assieds en ramenant le drap sur ma poitrine dénudée.

— Merde ! reprend-il. La porte est coincée.

D'un seul coup s'envole tout mon plaisir de la nuit. Je me retrouve plongée dans la réalité du présent.

— Elle n'est pas coincée, dis-je alors. Elle est verrouillée. De l'extérieur.

Il me jette un regard inquiet, puis tire des deux mains sur la poignée. Quand il se rend compte que j'ai raison, il tape dessus. Je ne bouge pas, inquiète de ce qu'il pourrait découvrir de l'autre côté.

Après diverses tentatives, il se met à appeler Crew.

Et si elle l'avait emmené ?

Je ne suis pas certaine qu'elle ait pu faire ça. Elle n'aime pas ses enfants. Mais Jeremy, si. Elle *l'adore*. En même temps, si elle savait qu'il se trouvait dans cette chambre avec moi cette nuit, elle aurait pu emmener Crew par pur esprit de vengeance.

Jeremy n'en est pas là. Pour lui, son fils nous a fait une farce. Ou alors, le loquet a tourné tout seul quand il a fermé la porte. Ce sont les seules explications plausibles à ses yeux. Pour le moment, il a surtout l'air irrité. Pas inquiet du tout.

— Crew, ouvre la porte !

Puis il appuie le front contre le battant en marmonnant :

— April va bientôt arriver. Il ne faut pas qu'elle nous trouve ici ensemble.

C'est tout ce qui le tourmente ? Je crois que sa femme a enlevé leur fils en pleine nuit, et lui, il ne songe qu'à dissimuler qu'il était en train de baiser son invitée.

— Jeremy.

— Quoi ? demande-t-il en tapant encore sur la porte.

— Je sais que pour toi c'est impossible. Mais… tu as verrouillé la chambre de Verity hier soir ?

— Je ne me le rappelle pas, répond-il doucement.

— Et si c'était elle qui nous avait enfermés ici… Crew ne doit plus être là.

Cette fois, il me jette un regard affolé. Et puis, d'un mouvement brusque, il traverse la chambre, ouvre la fenêtre. Sauf qu'il y a un double vitrage et le second ne cède pas facilement. Sans hésiter, il revient vers le lit, défait une taie d'oreiller, l'enveloppe autour de son poing puis casse la vitre et se glisse au-dehors.

Quelques secondes plus tard, je l'entends déverrouiller la porte de ma chambre, avant de grimper l'escalier. Il est déjà dans la chambre de Crew lorsque je sors à mon tour. Je l'entends traverser le couloir pour se rendre dans celle de Verity. Mon cœur se serre lorsqu'il réapparaît sur le palier.

Il secoue la tête puis se plie en deux, à bout de souffle.

— Ils dorment.

Je ne me sens pas aussi soulagée que lui.

Ma paranoïa commence à le gagner et ce n'est pas un cadeau que je lui fais.

Peu après, April fait son entrée. Elle me jette un coup d'œil puis aperçoit Jeremy toujours en haut de l'escalier.

Quand il la voit, il se lève, descend les marches sans s'occuper de nous, et sort.

April m'interroge du regard, alors je hausse les épaules :

— Crew a fait un cauchemar.

Je ne sais pas trop si elle me croit ou non, mais elle monte sans dire un mot. Quant à moi, je m'enferme dans le bureau, sors le reste du manuscrit et me mets à lire. Il faut que je l'achève aujourd'hui, que je sache comment ça se termine, si toutefois il y a une fin. Je crois que je vais devoir le montrer à Jeremy. Il avait raison en disant qu'ils n'étaient pas connectés. Car il ne la connaissait pas vraiment. Il faut qu'il le sache.

Quelque chose ne tourne pas rond dans cette maison et, tant qu'il ne se méfiera pas autant que moi de la femme d'en haut, il pourrait arriver n'importe quoi. La situation risque encore d'empirer.

Après tout, c’est une maison qui a connu bien des Chroniques. La prochaine tragédie se fait attendre depuis longtemps.

Chapitre quatorze

Je n'ai aucun mal à évoquer ce qui s'est passé le matin où Harper est morte puisque ça remonte à quelques jours. Je me rappelle ce qu'elle sentait. *Le gras. Voilà deux jours qu'elle ne s'était pas lavé les cheveux.* Ce qu'elle portait. *Un legging mauve, un tee-shirt noir et un pull.* Ce qu'elle faisait. *Du coloriage à table avec Crew.* La dernière chose que Jeremy lui a dite. *Je t'aime, Harper.*

Voilà six mois exactement que Chastin est partie. Jour pour jour. Autrement dit, je venais de passer cent quatre-vingt-deux jours et demi à ruminer ma colère contre cette petite coupable.

La nuit précédente, Jeremy a dormi à l'étage. Crew le réclamait en pleurant presque toutes les nuits, alors, depuis deux mois, il s'est installé en haut, dans la chambre d'amis. J'ai eu beau lui dire qu'il ne rendait pas service à son fils, qu'il le gâtait trop, il ne m'écoute plus. Il ne s'intéresse qu'à ses deux derniers enfants.

Bizarre comme, depuis qu'il en a perdu un, il leur consacre encore plus de temps.

On a fait l'amour quatre fois depuis la mort de Chastin. Il n'arrive plus trop à bander, même quand je le suce. Le pire étant que ça n'a pas l'air de le déranger. Il pourrait prendre du Viagra, mais il refuse. Il dit qu'il a encore besoin de temps pour s'habituer à vivre sans Chastin.

Du temps.

Et qui n'en a pas eu besoin ? Harper.

Il ne lui a même pas fallu une période d'adaptation. Elle n'a jamais pleuré. Pas versé une larme. Ce n'est pas normal. Même *moi*, j'ai pleuré.

D'un autre côté, on peut comprendre pourquoi. Dès lors qu'une personne éprouve un sentiment de culpabilité…

C'est peut-être aussi par sentiment de culpabilité que j'écris tout cela.

Car il faut que Jeremy sache la vérité. Un jour, d'une façon ou d'une autre, il l'apprendra. Et il comprendra la profondeur de mon amour pour lui.

Mais revenons-en au jour où Harper a compris ce qui allait lui arriver.

J'étais dans la cuisine et je la regardais montrer à Crew comment mettre une couleur sur une autre pour en obtenir une troisième. Ils riaient. Pour Crew, je comprenais, mais pour Harper ? Inexcusable. J'en avais marre de réprimer ma colère.

— Ça ne te fait rien que Chastin soit morte ?

Elle a levé les yeux vers moi, l'air faussement effrayée.

— Si.

— Tu n'as même pas pleuré. Pas une fois. Ta jumelle est morte et on dirait que tu t'en fiches.

Là, j'ai vu les larmes lui monter aux yeux. Étonnant comme la gamine que Jeremy croit incapable d'exprimer une émotion peut verser des larmes sur commande.

— Je m'en fiche pas. Elle me manque.

Je lui ai ri au nez, et là, elle s'est vraiment mise à pleurer puis a filé dans sa chambre.

— La voilà qui pleure, ai-je dit à Crew.

Tu m'étonnes.

Jeremy a dû l'apercevoir, car je l'entendais frapper à sa porte.

— Harper ? Ma chérie, qu'est-ce qu'il y a ?

Je l'ai imité avec une petite voix :

— *Ma chérie, qu'est-ce qu'il y a ?*

Ce qui a fait rire Crew. Au moins, j'amusais un gamin de quatre ans. Une minute plus tard, Jeremy entrait dans la cuisine.

— Qu'est-ce qui se passe, avec Harper ?

— Elle est furieuse, ai-je menti. Je n'ai pas voulu qu'elle aille jouer au bord du lac.

Il m'a embrassée sur la joue. Ça paraissait tellement spontané que je lui ai souri.

— Il fait beau, aujourd'hui, a-t-il objecté. Tu devrais les emmener se balader au bord du lac.

Il se trouvait derrière moi, si bien qu'il ne m'a pas vue lever les yeux au ciel. J'aurais dû trouver une meilleure explication pour l'attitude de Harper ; maintenant, il me demandait d'aller jouer dehors avec eux.

— Veux aller dans l'eau ! a couiné Crew.

Jeremy a sorti son portefeuille et ses clefs.

— Va dire à Harper de mettre ses chaussures. Votre maman va vous emmener. Je rentrerai avant le déjeuner.

Je me suis tournée vers lui :

— Où vas-tu ?

— Faire les courses. Je te l'ai dit, ce matin.

Effectivement.

Alors que Crew montait en courant, j'ai soupiré :

— Je préférerais me charger des courses. Tu n'as qu'à rester jouer avec eux.

Jeremy m'a prise dans ses bras, posant son front sur le mien, et ce geste m'est allé droit au cœur.

— Voilà six mois que tu n'as rien écrit. Que tu ne sors pas. Que tu ne vas pas jouer avec eux.

Là-dessus, il m'a reprise dans ses bras :

— Je m'inquiète pour toi, ma chérie. Emmène-les juste une demi-heure. Prends de la vitamine D.

— Tu crois que je suis déprimée ? ai-je dit en reculant.

Trop drôle. C'était lui, le dépressif.

Il a posé ses clefs pour prendre mon visage entre ses mains.

— Je crois qu'on est tous les deux déprimés, et que ça va durer un moment. Il faut qu'on s'occupe bien l'un de l'autre.

Je lui ai souri. J'aimais cette idée qu'il nous croie tous les deux dans la même galère. C'était sans doute le cas. Il m'a encore embrassée et, pour la première fois depuis longtemps, ça a été un vrai baiser, avec la langue et très peu de chagrin. Comme avant. Je l'ai attiré contre moi et me suis hissée sur la pointe des pieds, pour rendre notre baiser encore plus passionné. Je l'ai senti durcir contre moi, sans l'y contraindre, cette fois.

— Je voudrais que tu reviennes dormir dans notre chambre, ai-je murmuré.

Il a souri contre mes lèvres.

— D'accord. Mais on ne dormira pas beaucoup.

Le ton de sa voix, son regard brûlant, ce sourire… *Te revoilà, Jeremy Crawford. Tu m'as manqué.*

Et puis il est parti ; j'ai emmené ses maudits enfants jouer au bord de l'eau. J'ai aussi emporté mon dernier livre. C'était vrai que je n'avais rien écrit depuis six mois. Il fallait que je m'y remette, j'avais pris beaucoup de retard, mais Pantem comprenait, grâce à la tragique perte « accidentelle » de Chastin.

Ils comprendraient peut-être encore mieux pourquoi j'avais dépassé les délais s'ils savaient ce qui lui était vraiment arrivé.

Crew s'est mis à courir sur le ponton en direction de la barque. Je me suis crispée. Jeremy n'aimait pas que les enfants se baladent sur ces vieilles planches. Mais Crew ne pesait pas lourd, alors je me suis détendue. Il ne risquait pas de passer à travers.

Il s'est assis au bord de l'eau, puis il a posé les pieds dans la barque. J'étais étonnée qu'elle ne soit pas encore partie à la dérive vu l'état de la corde qui la retenait.

Crew l'ignore, et peut-être qu'il le découvrira un jour, mais il a été conçu dans cette barque. La semaine où j'ai menti à Jeremy en lui disant que j'étais enceinte s'est avérée la plus sensuelle de toute notre vie. Je suis sûre que le bateau a joué un rôle dans sa conception.

Ces moments commençaient à vraiment me manquer.

En fait, beaucoup de choses me manquaient. En premier lieu, notre vie avant d'avoir des enfants. Du moins les jumelles.

Ce jour-là, assise au bord de l'eau, à surveiller Crew, je me suis demandé à quoi ressemblerait notre vie si on n'avait que lui. Il faudrait encore nous adapter si Harper venait à disparaître, mais on s'en sortirait. Je n'ai pas beaucoup soutenu Jeremy après la mort de Chastin car, pendant un moment, j'en ai souffert moi aussi. Mais si ça devait arriver à Harper, je pourrais beaucoup mieux le réconforter, le temps qu'il s'en remette.

Cette fois-ci j'en ressentirais beaucoup moins de tristesse, je l'avais offerte à Chastin.

Et c'était peut-être le cas pour Jeremy aussi.

Ça n'avait rien d'impossible.

J'avais toujours cru qu'un parent éprouvait autant de douleur à la mort d'un enfant ou d'un autre, que c'était toujours aussi dur pour le deuxième ou pour le troisième.

Mais c'était avant que nous ne perdions Chastin. Sa disparition nous a emplis d'une incommensurable souffrance qui s'est infiltrée dans chaque partie de notre corps, de nos membres.

Si la barque devait chavirer avec les enfants à bord – si Harper devait se noyer –, Jeremy n'aurait sans doute pas autant de chagrin. Il avait déjà dû atteindre son summum.

Quand on a perdu un enfant, c'est comme si on les avait tous perdus.

Sans plus de regrets, sans la présence de Harper parmi nous, nous formerions à trois une famille parfaite.

— Harper.

Elle se trouvait à quelques pas de moi, en train de jouer dans le sable. Je me suis levée en époussetant mon jean.

— Viens, ma chérie. On va faire un tour dans la barque avec ton frère.

Elle s'est relevée en hâte, ignorant qu'en mettant les pieds sur ce ponton, elle ne sentirait jamais plus la terre sous ses semelles.

— Je vais devant ! a-t-elle lancé en se précipitant.

J'ai d'abord aidé Crew à monter, puis Harper. Ensuite, je me suis assise puis j'ai utilisé la pagaie pour nous écarter du rivage.

J'étais à l'arrière et Crew au milieu. J'ai ramé vers le centre du lac tandis qu'ils se penchaient pour mettre les doigts dans l'eau.

Tout était calme autour de nous. Nous habitions au bord d'une crique, sur une berge de six cents mètres, si bien qu'on était loin du passage d'autres bateaux. C'était un jour bien tranquille.

Harper s'est redressée, s'est essuyé les mains sur son legging. Puis, comme elle se rasseyait en nous tournant le dos, je me suis adressée à Crew :

— Mon chéri. Retiens ta respiration.

Et, m'agrippant au bord de la barque, j'ai pesé de tout mon poids vers la droite.

J'ai entendu un léger cri, sans trop savoir s'il venait de Crew ou de Harper mais, après le plongeon, je ne percevais plus que la pression contre mes oreilles alors que je me débattais pour remonter à la surface.

Là, j'ai entendu des clapotements, le cri de Harper, le cri de Crew. J'ai nagé jusqu'à lui, l'ai pris dans mes bras en espérant pouvoir l'emmener jusqu'à la maison. En fait, on se trouvait beaucoup plus loin de la berge que je ne l'aurais cru.

Je me suis mise à nager. Harper hurlait.

Se débattait.

Je continuais de nager.

Elle continuait de hurler.

Rien.

J'ai encore entendu des bruits d'eau.

Puis plus rien.

J'ai continué de nager en refusant de regarder derrière moi jusqu'à ce que je sente la boue sous mes pieds. Alors je me suis accrochée à la berge comme à un gilet de sauvetage. Crew haletait, toussait, montait et descendait en s'agrippant à moi. C'était plus dur que je ne l'aurais cru de lui maintenir la tête hors de l'eau.

Jeremy me remercierait de l'avoir sauvé.

Bien sûr, il serait anéanti, mais aussi reconnaissant.

Je me demandais si on allait dormir dans le même lit, ce soir. Il serait épuisé, mais il voudrait dormir avec moi, me tenir, s'assurer que je tenais le coup.

— Harper ! a crié Crew dès qu'il a fini de recracher l'eau de ses poumons.

Je lui ai couvert la bouche pour l'entraîner vers la berge, le déposer sur le sable, les yeux écarquillés de terreur.

— Maman ! Harper sait pas nager !

J'avais du sable partout, sur les mains, les bras, les cuisses. La poitrine en feu. Crew a essayé de retourner vers le lac, mais je lui ai pris la main pour le faire asseoir. L'eau s'agitait encore à nos pieds, cependant, il n'y avait plus rien à la surface, pas de cris, aucun mouvement.

Crew devenait complètement hystérique.

— J'ai essayé de la sauver, ai-je murmuré. Maman a essayé de la sauver.

— Va la chercher ! a-t-il crié en tendant le doigt vers le lac.

Je me demandais ce que les gens penseraient s'il leur disait que je n'étais pas retournée la chercher. La plupart des mamans ne quitteraient pas l'eau sans avoir retrouvé leur enfant. Il fallait que j'y aille.

— Crew. On doit sauver Harper. Tu te rappelles comment utiliser le téléphone de maman pour appeler papa ?

Il a hoché la tête en s'essuyant les joues.

— Va vite à la maison, appelle papa. Dis-lui que maman essaie de sauver Harper et qu'il doit prévenir la police.

— D'accord, a-t-il répondu en courant vers la maison.

C'était un si bon petit frère.

J'avais froid, j'étais à bout de souffle, pourtant j'ai replongé dans le lac.

— Harper ? ai-je lancé doucement.

Je craignais qu'en l'appelant trop fort je ne lui donne une seconde chance et qu'elle ne jaillisse de l'eau.

J'ai pris mon temps. Je ne voulais pas aller trop loin, risquer de la toucher, de la heurter. Et si elle était encore en vie et s'accrochait à mes vêtements ? Ou qu'elle essayait de m'entraîner sous la surface ?

Il fallait que je sois là lorsque Jeremy arriverait, qu'il me trouve en train de pleurer, grelottante, au bord de l'hypothermie. Et ce serait encore mieux s'il fallait m'emmener en ambulance.

La barque était renversée, plus proche de la berge que quand elle avait coulé. Avec Jeremy, on l'avait déjà renversée à plusieurs reprises, si bien que je savais qu'il y avait des poches d'air quand elle était positionnée ainsi. Et si Harper était parvenue à la rejoindre ? Si elle s'agrippait en dessous ? Prête à dire à son père ce que j'avais fait ?

J'ai nagé jusqu'au lieu du naufrage, prudemment, pour éviter de heurter Harper, et là, j'ai plongé pour me retrouver sous le petit bateau.

Ouf ! Dieu merci !

Elle n'était pas là.

Dieu merci.

J’entendais de loin Crew m’appeler. J’ai replongé pour émerger à côté de la barque.

Là, j’ai hurlé le nom de Harper, d’un ton paniqué, comme l’aurait fait n’importe quelle mère épouvantée.

— Harper !

— Papa arrive ! a crié Crew depuis le rivage.

J’ai appelé Harper encore plus fort. La police serait bientôt là. Avant Jeremy.

— Harper !

J’ai replongé à plusieurs reprises, de façon à me retrouver complètement hors d’haleine, jusqu’à ce que je parvienne à peine à me maintenir à la surface, pour ne m’arrêter que lorsqu’un agent m’a tirée de l’eau.

Et je continuais à crier son nom, à rajouter des « Ma fille ! » et des « Mon bébé ! »

Une personne s’est précipitée à sa recherche. Puis deux. Puis trois. Et puis j’ai senti quelqu’un voler au-dessus moi, sur le ponton, avant de se lancer, la tête la première. Quand il a émergé, j’ai vu que c’était Jeremy.

Impossible de décrire son expression alors qu’il l’appelait, l’air aussi déterminé qu’horrifié.

Là, j’ai versé de vraies larmes. J’étais hystérique. Au point que ça me faisait presque sourire. En même temps, je comprenais que je venais de commettre une erreur terrible. Je le voyais sur le visage de Jeremy. Il aurait encore plus de mal à s’en remettre que pour Chastin.

Je ne m’attendais pas à ça.

On a fini par la retrouver au bout d’une demi-heure, empêtrée dans un filet de pêche. De ma place sur la plage, je n’aurais su dire s’il était vert ou jaune mais je me rappelais que Jeremy en avait perdu un jaune l’année précédente. Combien de chances y avait-il pour que j’aie renversé la barque

à l'endroit exact où il était coincé sous la surface ? En l'absence du filet, Harper aurait sans doute pu rejoindre la berge.

Après l'avoir dégagée, les hommes ont aidé Jeremy à remonter son corps sur la jetée. Il a tenté de lui faire un massage cardiaque jusqu'à l'arrivée des secouristes. Et, là encore, il ne voulait pas arrêter.

Finalement, il n'a plus eu le choix. Le ponton commençait à s'affaisser. Il a basculé dans l'eau, Harper dans les bras ; trois autres hommes étaient encore là et l'ont aidé à la sortir du lac.

Je me demandais si ce moment n'allait pas le hanter à jamais : attraper le corps sans vie de sa fille alors qu'ils tombaient tous les deux dans l'eau.

Il n'a pas voulu la lâcher pour autant. Dès qu'il a repris pied, il l'a emportée jusqu'au rivage. Parvenu sur le sable, il s'est alors effondré, plongeant le visage dans ses cheveux dégoulinants, et je l'ai entendu lui murmurer :

— Je t'aime, Harper. Je t'aime, Harper. Je t'aime, Harper.

Il n'arrêtait pas de dire ça et sa tristesse me serrait le cœur. J'ai rampé vers eux, les prenant tous les deux dans mes bras :

— J'ai essayé de la sauver. J'ai essayé de la sauver.

Il ne voulait plus la lâcher. Au point que les secouristes ont dû la lui prendre des mains. Et il m'a laissée ici, avec Crew, pour grimper à l'arrière de l'ambulance.

Il ne m'a pas demandé ce qu'il s'était passé, ni dit qu'il partait. Ni même regardée.

Je ne m'attendais pas vraiment à ce genre de réaction, mais je comprenais qu'il était en état de choc. Il finirait par s'y faire. Avec le temps.

20

J'ai dû vomir dans les toilettes. J'étais malade avant de finir le chapitre. Et je tremble encore, comme si j'avais assisté à toute la scène. Comme si j'avais vu de mes yeux ce que cette femme a fait à sa fille. *À Jeremy.*

J'enfouis mon visage dans mon bras. Qu'est-ce que je vais faire ?

Faut-il que j'en parle à quelqu'un ? Que je le dise à Jeremy ? Ou que j'appelle la police ?

Que pourrait faire la police avec elle ?

L'enfermer quelque part, dans un hôpital psychiatrique. Jeremy serait débarrassé d'elle.

Je me brosse les dents en observant mon reflet dans le miroir. Puis je me redresse, m'essuie la bouche, et là, je revois la cicatrice sur ma paume. Je n'aurais jamais cru qu'elle allait devenir complètement insignifiante à mes yeux. C'est pourtant le cas. Ce que j'ai enduré avec ma mère n'a rien à voir avec ça.

Ce qui s'est passé entre nous n'était qu'un malentendu. Un lien brisé.

Là, c'était un *meurtre*.

J'attrape mon sac pour y prendre du Xanax. La pilule dans ma paume, je me dirige vers la cuisine, sors un verre à liqueur du placard et le remplis de Crown Royal, jusqu'au bord. April entre alors. Elle s'arrête devant moi.

Sans la quitter des yeux, j'avale la pilule et vide le verre.

Puis je regagne ma chambre, verrouille la porte derrière moi. Je baisse les stores pour masquer le soleil.

Je ferme les yeux, remonte les couvertures sur ma tête en me demandant quoi faire.

*
* *

Je me réveille en sentant un souffle tiède sur mon corps. Quelque chose me touche les lèvres. J'ouvre les yeux.

Jeremy.

Je soupire contre sa bouche alors qu'il se penche au-dessus de moi. Ce contact me fait du bien. Sauf qu'il ne se doute pas que toute la tristesse qu'il apaise par son baiser vient de lui. D'une situation dont il n'a même pas idée.

Je repousse les couvertures pour supprimer toute barrière entre nous. Sans cesser de m'embrasser, il roule sur le côté et m'attire contre lui.

— Il est quatorze heures, lance-t-il. Ça va, toi ?

Je mens carrément :

— Oui, je suis juste fatiguée.

— Moi aussi, dit-il en glissant ses doigts le long de mon bras avant d'attraper ma main.

Une seule chose m'intrigue : que fait-il là alors que j'avais verrouillé la porte ?

— Comment tu es entré ?

— Par la fenêtre, sourit-il. April a emmené Verity chez le médecin et Crew ne rentre que dans une heure.

Quelque part, la tension de mon corps s'évanouit. Verity ne se trouve pas dans cette maison, je me sens soudain très bien.

Jeremy pose la tête sur ma poitrine, comme pour regarder mes pieds, alors que ses doigts explorent la trace de mes sous-vêtements.

— J’ai vérifié le verrou. Il semble que, si on claque une porte assez fort, il peut se fermer tout seul.

Je ne réponds pas car je ne suis pas certaine de le croire ; il existe peut-être une chance qu’il dise vrai mais, à mon avis, l’intervention de Verity est beaucoup plus probable.

Il soulève mon tee-shirt – encore un qui lui appartient – et m’embrasse entre les seins.

— J’aime bien quand tu portes mes affaires.

— J’aime quand elles sentent ton odeur.

— Ah bon ? s’esclaffe-t-il. Et je sens quoi ?

— Le pétrichor.

— Je ne sais même pas ce que ça veut dire, marmonne-t-il contre ma peau.

— C’est un mot qui décrit l’odeur fraîche de la pluie après le beau temps.

Il rapproche sa bouche de la mienne.

— J’ignorais qu’il existait un mot pour ça.

— Il existe un mot pour tout.

Il m’embrasse brièvement puis se redresse, les sourcils froncés.

— Il existe un mot pour ce que je fais en ce moment ?

Il caresse ma mâchoire du bout du doigt et ajoute :

— Ça. Tomber amoureux d’une femme alors que c’est interdit.

Ça me serre le cœur, bien qu’il soit le premier à reconnaître la chose. Je n’aime pas qu’il se reproche ses sentiments, même si je le comprends fort bien. Où qu’en soit son couple, il couche avec une autre femme.

— Tu culpabilises ?

— Oui, avoue-t-il. Mais pas assez pour arrêter.

Et il repose la tête sur l’oreiller à côté de moi.

— Pourtant, ça va s’arrêter, dis-je alors. Il faut que je rentre à Manhattan. Et puis tu es marié.

Il reste impassible, comme s'il voulait dissimuler des sentiments inavouables. On se contemple un moment sans rien dire. Puis il m'embrasse de nouveau, avant de lâcher :

— J'ai réfléchi à ce que tu as dit hier soir dans la cuisine.

Je le laisse continuer, même si je crains ce qu'il va dire. A-t-il compris ce que je lui expliquais ? Admet-il que la qualité de sa vie est aussi importante que celle de Verity ?

— J'ai appelé une maison de repos qui va la prendre en semaine, dès lundi. Elle reviendra ici trois week-ends par mois.

Il attend ma réaction.

— Je crois que c'est la meilleure décision que tu pouvais prendre, pour vous trois.

Comme si c'était possible de le voir, la tristesse semble s'évaporer, de la maison, de lui. Le vent souffle par la fenêtre, le silence règne, Jeremy semble en paix. C'est là que je prends ma décision au sujet du manuscrit.

Je ne ferai rien.

Cela n'apaiserait en rien Jeremy d'apprendre que Verity a tué Harper. Il ne s'en sentirait que plus mal. Cela rouvrirait de multiples blessures en lui.

Je ne suis pas sûre que Verity ne présentera aucun danger à l'avenir mais nous aviserons alors. Il faudra renforcer la sécurité dans la maison. Un moniteur dans la chambre de Verity, connecté à un détecteur de mouvement, durant les week-ends qu'elle passera ici. Si vraiment elle joue la comédie, il le découvrira vite. Et, dans ce cas, il ne laissera jamais plus Crew à ses côtés.

Maintenant qu'elle va en maison de repos, elle sera beaucoup mieux surveillée.

Pour le moment, tout semble bien se passer.

— Reste encore une semaine, me demande Jeremy.

J'avais l'intention de partir demain matin mais, comme je sais maintenant que Verity va bientôt s'en aller, j'ai plutôt envie de passer la

semaine ici, avec lui, sans April, sans Verity.

— D'accord.

Il hausse un sourcil :

— Tu veux dire : parfait.

Je souris.

— Parfait.

Il pose la bouche sur mon ventre, m'embrasse, puis s'allonge sur moi. Il ne retire même pas mon tee-shirt alors qu'il se glisse en moi. Il me fait l'amour si longtemps que mon corps l'accompagne comme dans une danse. Les muscles de ses bras commencent à se crisper sous mes doigts, mais je ne voudrais pas que ça s'arrête. Je ne veux pas qu'il quitte mon corps.

Je l'enveloppe de mes jambes, rapproche mes lèvres des siennes. Il gémit, me pénètre encore plus profondément tout en m'embrassant, le souffle court, mais sans chercher à se retirer. Puis il s'effondre sur moi, toujours en moi.

On ne dit rien, car on sait bien ce qu'on vient de faire. Mais on n'en parle pas.

Une fois qu'il a repris sa respiration, il se retire puis glisse les doigts entre mes jambes et m'observe, en attendant que je jouisse. Lorsque le plaisir m'emporte, je ne retiens pas mes cris. À quoi bon ? Il n'y a personne ici. Mon bonheur est complet.

Après quoi, je me détends sur le lit et il m'embrasse une dernière fois.

— Il faut que je file avant l'arrivée des autres.

Je souris en le regardant s'habiller. J'ai encore droit à un petit baiser sur le front, puis il traverse la pièce et enjambe la fenêtre.

Je ne sais pas pourquoi il n'a pas utilisé la porte, mais ça me fait rire. J'enfouis la tête sous mon oreiller, encore secouée par le rire. Qu'est-ce qui m'arrive ? Et si cette maison me mettait la tête à l'envers ? La moitié du temps, j'ai envie de m'enfuir à toutes jambes, et le reste, je ne veux partir pour rien au monde.

C’est ce manuscrit qui me déroute complètement. J’ai l’impression de tomber amoureuse de cet homme alors que je ne le connais que depuis quelques semaines. Mais je ne tombe pas amoureuse du véritable Jeremy, celui de la vraie vie. Ce sont les paroles de Verity qui me l’ont fait aimer. Tout ce qu’elle a révélé sur son compte m’a donné une idée du genre de personne qu’il était et je trouve qu’il mérite beaucoup mieux que ce qu’elle lui a donné. Je suis prête à lui apporter mille fois plus qu’elle.

Il mérite de vivre avec quelqu’un qui fera passer son amour pour ses enfants avant tout le reste.

J’écarte l’oreiller de mon visage, le place sous mes hanches, afin de les soulever assez pour que ce qu’il a laissé en moi ne coule pas.

21

Cette nuit, j'ai rêvé de Crew. Un Crew plus âgé, dans les seize ans. Il ne s'est rien passé de marquant, dans mon rêve. Je me souviens seulement de mon impression quand je l'ai regardé dans les yeux. Comme si j'avais affaire à un démon. Comme si tout ce que Verity lui avait fait subir, tout ce qu'il avait vu était resté enfoui dans son esprit, comme s'il l'avait supporté toute son enfance.

Ça remonte maintenant à plusieurs heures et je ne peux pas m'empêcher de me demander si je fais bien de garder le silence, par rapport à Crew. Il a vu sa sœur se noyer. Il a vu que sa mère n'a rien fait pour l'aider. Comme il est très jeune, ces souvenirs pourraient lui rester. Il pourrait garder à jamais en mémoire ces instants où elle lui a dit de retenir sa respiration avant de retourner volontairement la barque.

Je suis dans la cuisine avec lui, juste Crew et moi. April est partie il y a une heure et Jeremy se trouve là-haut, en train de coucher Verity. Assise à table, je mange des crackers avec du beurre de cacahuète en le regardant jouer avec son iPad.

— À quoi tu joues ?

— Toy Blast. J'en veux un, ajoute-t-il en désignant le paquet de crackers.

Ça m'amuse de le voir ainsi se pencher vers le pot de beurre de cacahuète. Je lui tends le couteau à beurre et il en étale une énorme portion

sur un cracker avant de mordre dedans avec gourmandise.

— C'est bon ! dit-il en essuyant le couteau avec son index.

— Hé, ne mets pas les doigts dedans ! dis-je en plissant le nez.

Il pouffe de rire tandis que je me rassieds sans le quitter des yeux. Avec tout ce qui lui est arrivé, ça reste un charmant petit garçon qui ne pleurniche pas, se tient tranquille, s'amuse de tout et de rien. Je ne le trouve plus crétin du tout. Pas comme le jour où j'ai fait sa connaissance.

Je lui souris et me demande encore s'il garde une image de ce jour. Et si ses souvenirs devaient déterminer le meilleur programme thérapeutique qui lui convienne. Étant donné que son propre père ignore l'étendue de ce qu'il a vécu avec Verity, c'est peut-être à moi de m'en charger. C'est moi qui ai le manuscrit, c'est à moi que revient la responsabilité de dire à Jeremy si j'estime que son fils a plus souffert qu'il ne le pense.

— Crew, dis-je en écartant le pot. Je peux te poser une question ?

Il hoche la tête avec conviction.

— Ouais !

Je souris ; autant qu'il se sente à l'aise étant donné ce que je veux lui demander.

— Vous avez toujours eu une barque ?

Il arrête de manger son cracker.

— Oui.

Je scrute son visage, guettant un indice qui m'indiquerait que je ferais mieux d'arrêter, mais je n'en trouve aucun.

— Tu as déjà joué dedans ? En plein milieu du lac ?

— Oui.

Il se met à lécher la lame et je suis soulagée qu'il ne semble pas trop troublé par la conversation. Peut-être ne se souvient-il de rien du tout. Il n'a que cinq ans ; sa perception de la réalité est forcément différente de celle d'un adulte.

— Tu te rappelles quand tu t'es baladé dans cette barque ? Avec ta maman ? Et Harper ?

Il ne hoche pas la tête, ne dit pas oui mais me dévisage, et je suis incapable de déterminer s'il a peur de répondre ou s'il n'en a aucun souvenir. Il baisse les yeux sur la table, replonge le couteau dans le pot, le porte à sa bouche.

— Crew, dis-je en me rapprochant pour lui poser doucement une main sur le genou. Pourquoi la barque s'est retournée ?

Son regard se plante dans le mien et il sort lentement la lame de sa bouche.

— Maman a dit que je dois pas te parler si tu poses des questions sur elle.

Je me sens blêmir et m'agrippe à la table.

— Elle… ta maman te parle ?

Il me dévisage quelques secondes sans répondre, puis il fait non de la tête, l'air de regretter ses mots. Il a compris qu'il n'aurait pas dû dire ça.

— Crew, ta maman veut faire croire qu'elle ne peut pas parler ?

Il serre les dents et je vois la lame glisser vers sa gencive. Une goutte de sang lui coule sur la lèvre. Je me précipite, faisant basculer ma chaise, pour saisir la poignée du couteau et le lui sortir de la bouche.

— Jeremy !

Des yeux, je cherche une serviette mais ne vois rien. L'air épouvanté, Crew se tait. Je crie de nouveau :

— Jeremy !

J'ai vraiment besoin de son aide ; je suis terrifiée.

Il arrive en courant, devant Crew, et se penche aussitôt sur sa bouche.

— Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Il… a mordu le couteau…

Le souffle coupé, je n'arrive pas à en dire davantage.

— Il lui faut des points de suture, dit Jeremy en le soulevant dans ses bras. Va chercher mes clefs, dans le salon.

Je me précipite, puis je les rejoins dans le garage, où Jeremy installe Crew à l'arrière de sa Jeep. J'ouvre la portière avant pour grimper sur le siège passager.

— Lowen, lance alors Jeremy. Je ne peux pas laisser Verity toute seule. Il faut que tu restes.

Mon cœur se serre d'effroi. Je saisis tout de même la main qu'il me tend pour m'aider à sortir de la voiture.

— Je t'appellerai dès qu'ils l'auront vu, promet-il.

Là-dessus, il me prend les clefs et je reste figée sur place en regardant le véhicule partir en marche arrière.

Puis je vois mes mains, pleines du sang de Crew.

Je ne veux plus rester là, non, non ! Je déteste ce travail !

Quelques secondes s'écoulent, et je finis par comprendre : peu importe ce que je veux, je suis là et Verity aussi ; à moi de m'assurer qu'elle reste bien enfermée. Je me précipite dans la maison, monte jusqu'à sa chambre. Sa porte est grande ouverte, sans doute parce que Jeremy s'est précipité dans l'escalier.

Elle est dans son lit, les couvertures à peine remontées, une jambe pendante sur le côté, comme si Jeremy m'avait entendue crier avant d'achever de la border.

Ce n'est pas mon problème.

Je claque la porte et la verrouille puis réfléchis à ce que je vais pouvoir faire afin d'assurer ma propre sécurité. Je dévale l'escalier au souvenir du moniteur de surveillance vidéo pour bébé dans la cave. Je ne tiens pas du tout à me retrouver là-dedans mais je parviens à dominer ma peur en allumant la lampe de mon téléphone. Quand j'étais dans le sous-sol, avec Jeremy, je n'ai pas trop inspecté les lieux, mais je me rappelle que certains des cartons entassés contre le mur portaient un couvercle.

En promenant ma lampe, je constate que la plupart des boîtes ont été déplacées et ouvertes, comme si on avait fouillé dedans. À l'idée que ce puisse être Verity, je sens que ma mission devient de plus en plus urgente. Je ne tiens pas à rester en bas plus longtemps qu'il ne le faut. Je me dirige vers l'endroit où j'ai vu le moniteur pour bébé qui dépassait d'une des rares boîtes alors ouvertes.

Il n'est plus là.

Je suis sur le point de renoncer, lorsque j'aperçois la boîte en question à quelques pas de moi. J'attrape le moniteur et le récepteur puis regagne l'escalier le cœur battant. À mon grand soulagement, la porte de la cave s'ouvre aussitôt et je m'évade littéralement du sous-sol.

Je dénoue les câbles, branche le moniteur poussiéreux dans une prise non loin de l'ordinateur de Verity, puis je me précipite à l'étage, mais je m'arrête avant le palier et reviens sur mes pas pour prendre un couteau dans la cuisine.

Après quoi, je remonte et ouvre la porte de la chambre de Verity. Elle n'a pas bougé, la jambe toujours pendante. Le dos au mur, je m'approche de la commode où j'installe l'émetteur, que je tourne vers le lit.

En regagnant la porte, j'hésite un instant avant de m'approcher d'elle, le couteau toujours à la main ; je remonte sa jambe aussi vite que je peux, redresse ses couvertures, installe la barrière du lit puis repars en claquant la porte.

Et la ferme à clef.

Putain de merde.

Je suis hors d'haleine lorsque je reviens devant l'évier de la cuisine. Je lave le sang séché sur ma main puis passe quelques minutes à nettoyer la table et le sol.

Après quoi, je retourne au bureau et m'assieds devant le moniteur ; je vérifie que la caméra de mon téléphone est en mode vidéo, au cas où Verity bougerait. Comme ça Jeremy verrait ce qu'il se passe.

J’attends.

Une heure entière, tout en guettant un éventuel appel de Jeremy. J’ai peur de bouger, de faire autre chose qu’attendre, tout en pianotant impatiemment sur le bureau.

Une demi-heure s’écoule encore et je me rends compte que je recommence à douter. *Elle aurait dû bouger, depuis le temps.* D’autant qu’elle n’a même pas ouvert les yeux. Elle ne m’a pas vue installer l’émetteur, car elle avait les paupières closes, si bien qu’elle ne doit pas savoir qu’il est là.

À moins qu’elle ne les ait ouvertes lorsque je descendais l’escalier. Dans ce cas, elle pourrait avoir tout compris.

Je vais devenir folle.

Il reste un chapitre dans son manuscrit. Je dois me mettre à jour si je veux passer une semaine de plus dans cette maison. Je ne peux pas continuer ainsi à me demander tour à tour si je suis en danger ou si je suis folle. J’attrape les dernières pages, tourne ma chaise vers le moniteur. Je vais lire tout en gardant un œil sur elle.

Chapitre quinze

Quelques jours seulement se sont écoulés depuis la mort de Harper, pourtant j'ai l'impression que mon monde a été plus transformé que dans tout le reste de ma vie.

La police a recueilli mon témoignage. Deux fois. On peut comprendre qu'ils aient voulu vérifier chaque détail de mon récit. C'est leur boulot. Leurs questions étaient assez simples. J'ai répondu sans peine.

— Pourriez-vous nous expliquer ce qu'il s'est passé ?

— Harper s'est penchée sur le bord de la barque. Celle-ci s'est retournée. On est tous tombés à l'eau mais Harper n'est jamais remontée. J'ai essayé de la trouver, seulement je manquais de souffle et il fallait que je mette Crew à l'abri.

— Pourquoi vos enfants ne portaient-ils pas de gilets de sauvetage ?

— On ne savait pas que l'eau était si profonde. Au début, on n'était pas loin de la berge… et c'est venu ensuite.

— Où se trouvait votre mari ?

— Au supermarché. Avant de partir, il m'a dit d'emmener les enfants faire un tour en barque.

J'ai répondu à toutes leurs questions entre deux sanglots. Je me pliais parfois en deux, comme si cette mort m'affectait physiquement. Je crois avoir si bien joué mon rôle qu'ils étaient gênés de m'interroger comme ça.

J’aurais aimé pouvoir en dire autant de Jeremy.

Il s’est montré bien pire que les inspecteurs.

Depuis la mort de Harper, il ne quitte plus Crew des yeux. À partir de ce jour, on a dormi tous les trois ensemble dans la grande chambre du rez-de-chaussée – avec Crew au milieu du lit ; toujours séparés par un enfant… Ce soir, pourtant, les choses ont changé. J’ai dit à Jeremy de me prendre dans ses bras, alors il s’est installé au milieu. Je me suis accrochée à lui pendant une demi-heure, en espérant qu’on allait pouvoir s’endormir ainsi, mais il n’arrêtait pas de me poser des questions idiotes.

— Pourquoi les avoir emmenés dans cette barque ?

— C’étaient eux qui voulaient.

— Pourquoi n’avaient-ils pas de gilets de sauvetage ?

— Je croyais qu’on était tout près de la berge.

— Quelle est la dernière chose qu’elle ait dite ?

— Je ne me le rappelle pas.

— Elle était encore à la surface de l’eau quand tu as regagné la berge avec Crew ?

— Non. Je ne crois pas.

— Tu savais que la barque allait se retourner ?

— Non. C’est arrivé trop vite.

Les questions se sont arrêtées un moment mais je savais qu’il ne dormait toujours pas. Finalement, après quelques minutes de silence, il a repris :

— Ça ne tient pas debout.

— Quoi ?

Comme il s’écartait de moi pour mieux me contempler, j’ai levé la tête. Il m’a doucement caressé la joue, du revers de la main.

— Pourquoi as-tu dit à Crew de retenir sa respiration, Verity ?

À ce moment-là, j’ai su que tout était fini.

À ce moment-là, *il* a su que tout était fini.

Pour un homme qui croyait connaître sa femme… C'était la première fois qu'il comprenait vraiment ce que mon regard exprimait. Et je savais que j'aurais beau essayer de le convaincre… il ne me croirait jamais. Ce n'était pas son genre. Il fait passer ses enfants avant sa propre femme et c'est la seule chose que je déteste en lui.

Pourtant, j'ai essayé. J'ai tenté de le convaincre. Et c'est difficile lorsque les larmes vous inondent les joues, lorsque votre voix tremble.

— J'ai dit ça quand on a coulé. Pas avant.

Il m'a dévisagée un moment. Puis il m'a lâchée, s'est écarté de moi pour la dernière fois, je le savais bien. Il m'a tourné le dos en prenant Crew dans ses bras, comme pour lui servir d'armure.

De protection.

Contre *moi*.

J'ai tenté de demeurer immobile, afin qu'il me croie endormie, mais je ne faisais que pleurer en silence. Quand mes larmes sont devenues des sanglots, je suis allée m'enfermer dans mon bureau afin que Jeremy ne m'entende pas.

Là, j'ai ouvert mon manuscrit et je me suis mise à taper. J'ai maintenant l'impression de ne plus rien avoir à dire. Aucun avenir à raconter. Aucun passé à évoquer.

Suis-je à la fin de mon histoire ?

Je ne sais pas ce qui va se passer ensuite. J'ai su prédire ce qui arriverait après le meurtre de Chastin, mais j'ignore comment ma vie va s'achever.

Est-ce que ce sera des mains de Jeremy ? Ou des miennes ?

À moins qu'elle ne se termine pas là du tout. Peut-être que Jeremy va se réveiller demain et me trouver endormie auprès de lui. Peut-être qu'il se rappellera tous ces bons moments, toutes ces fellations, tout ce que j'ai avalé. Et qu'il comprendra combien il nous reste encore de temps pour les revivre, maintenant que nous n'avons qu'un enfant.

Ou bien… peut-être qu'il se réveillera convaincu que la mort de Harper n'était pas un accident. Peut-être qu'il me dénoncera à la police. Peut-être qu'il voudra me faire payer mes actes.

Dans ce cas… *ainsi soit-il.*

Je n'ai qu'à foncer dans un arbre avec ma voiture.

Fin

22

Je n'ai pas le temps de digérer cette fin que j'entends la Jeep de Jeremy entrer dans le garage. Rassemblant les feuilles en tas, je jette un coup d'œil sur le moniteur. Verity n'a toujours pas bougé.

Il la soupçonnait ?

Je me frotte la nuque pour tenter d'évacuer la tension que ce chapitre a infusée dans mes muscles. Comment pourrait-il encore s'occuper d'elle ? La baigner, la changer jusqu'à la fin de ses jours ? Comme s'il devait toujours respecter ses vœux de mariage ?

S'il la croyait coupable du meurtre de Harper, comment pouvait-il vivre sous le même toit qu'elle ?

Comme j'entends s'ouvrir la porte du garage, je traverse le couloir en direction du bureau. Jeremy arrive au pied de l'escalier, avec Crew dans ses bras.

— Six points de suture, murmure-t-il. Et beaucoup d'antalgiques. Il est dans les vapes pour la nuit.

Il monte le mettre au lit. Je ne l'entends pas ouvrir la porte de Verity pour vérifier comment elle va, avant de redescendre, et je lui propose :

— Tu veux du café ?

— S'il te plaît.

Il me suit dans la cuisine et, tandis que je commence à tout préparer, il se place derrière moi, m'entoure de ses bras en soupirant dans mes cheveux.

J’appuie la tête contre lui, sans rien dire. Je ne saurais pas par quoi commencer.

Comme l’eau commence à chauffer, je me tourne vers lui pour l’étreindre à mon tour, et on reste ainsi enlacés pendant quelques minutes. Jusqu’à ce qu’il se détache en expliquant :

— Il faut que je prenne une douche. J’ai du sang séché partout.

C’est là que je m’en rends compte. Les gouttes sur ses bras, les taches sur sa chemise. Décidément, chacun son tour. Une chance que je ne sois pas superstitieuse.

— Je vais dans le bureau.

On s’embrasse et il remonte en hâte. J’attends que le café soit prêt, afin de me servir une tasse. Je ne sais toujours pas comment m’y prendre pour lui poser toutes les questions qui me hantent mais, après la lecture de ce dernier chapitre, j’en ai encore plus. La nuit risque d’être longue.

Alors que j’entends la douche commencer à couler, je retourne dans le bureau avec ma tasse, et là, je renverse tout ; des gouttes brûlantes m’arrosent les pieds mais je suis pétrifiée.

Je fixe le moniteur.

Verity est par terre, à quatre pattes.

Je me jette sur le téléphone en hurlant le nom de Jeremy.

La tête de Verity se tourne sur le côté, comme si elle avait entendu mon cri depuis sa chambre. Je tremble tellement que je ne parviens pas à ouvrir l’appareil photo de mon téléphone. Elle regagne alors son lit, reprend sa position habituelle, et s’immobilise.

Je crie encore, en lâchant mon téléphone :

— Jeremy !

Je cours chercher un couteau dans la cuisine, puis je monte l’escalier quatre à quatre et ouvre la porte de la chambre de Verity à la volée, en hurlant :

— Debout !

Elle ne bouge pas ; ne bronche pas d'un cil. J'arrache les couvertures :

— Debout, Verity. Je t'ai vue !

Folle de rage, j'abaisse la barre de son lit.

— Tu ne vas pas t'en tirer comme ça.

Je veux que Jeremy la voie telle qu'elle est avant qu'elle s'en prenne à lui. À Crew. La saisissant par les chevilles, je tire sur ses jambes et je l'ai déjà à moitié sortie du lit quand je sens quelqu'un m'arracher à elle, me soulever pour m'entraîner vers la porte. Dans le couloir, il me repose sur mes pieds.

— Qu'est-ce que tu fous, Lowen ? lâche Jeremy d'une voix tremblante de fureur.

Je me rapproche de lui, pose les mains sur son torse. Il m'arrache le couteau des mains et me saisit par les épaules.

— Arrête !

— Elle joue la comédie. Je l'ai vue, je te le jure, elle joue la comédie.

Retournant dans la chambre, il me claque la porte au nez mais je la rouvre, pour constater qu'il remet les jambes de Verity dans le lit. Quand il me voit entrer, il balance les couvertures sur elle puis me repousse dehors, tire le verrou, et m'entraîne derrière lui.

— Jeremy, non ! dis-je en me débattant. Ne laisse pas Crew là-haut avec elle.

Je le supplie mais il ne semble pas percevoir mon angoisse. Il croit plutôt ce qu'il m'a vue en train de faire. Lorsqu'on arrive vers les escaliers, je me débats, refusant de descendre. *Il faut que Crew vienne avec nous, en bas.* M'attrapant par la taille, il me balance sur son épaule et m'emporte, droit dans ma chambre. Il me dépose sur le lit, doucement, malgré sa colère.

Puis il ouvre le placard. Sort ma valise, mes affaires.

— Je veux que tu t'en ailles.

Je me relève d'un bond et le rejoins. Il est en train d'entasser mes affaires.

— Tu dois me croire !

Mais non.

— Bon sang, Jeremy ! Elle te ment depuis le jour de votre rencontre !

Jamais je n'ai vu un regard aussi incrédule, aussi haineux. Ça me terrifie au point que je m'éloigne de lui.

— Elle ne joue pas la comédie, Lowen, s'écrie-t-il en levant les bras vers l'escalier. Elle est handicapée, presque en état de mort cérébrale. C'est toi qui te montes la tête depuis que tu es là.

Il fourre mes vêtements dans ma valise en marmonnant :

— C'est impossible.

— Absolument pas, et tu le sais. Elle a tué Harper, et tu le sais. Tu t'en doutais.

Je descends du lit pour me précipiter vers la porte.

— Je peux le prouver !

Il me suit vers le bureau de Verity. J'attrape le manuscrit, le plaque contre son torse.

— Tiens, lis.

Il le feuillette, puis relève la tête.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ?

— C'est à elle. Tout est là. Ça raconte tout ce qui s'est passé entre votre rencontre et son accident. *Lis-le.* Au moins les deux derniers chapitres. Je t'en prie !

Je suis épuisée, je ne peux rien faire d'autre.

— S'il te plaît, Jeremy. Pour tes filles.

Il me dévisage encore, comme s'il ne croyait pas une seule de mes paroles. Peu importe. Qu'il se contente de lire ces pages – qu'il constate à quoi pensait sa femme lorsqu'elle était avec lui – et il saura que ce n'est pas de moi qu'il doit se méfier.

Je sens la peur monter en moi. La peur de le perdre. Il me prend pour une folle, qui attaque sa femme. Il veut que je m'en aille. Il ne veut plus

jamais me revoir.

Les larmes me montent aux yeux puis commencent à couler sur mes joues :

— Je t'en prie ! *S'il te plaît !* Tu as le droit de savoir la vérité.

23

Il va lui falloir un moment pour lire tout ça. Alors j'attends, assise sur mon lit. Jamais la maison n'a été à ce point silencieuse. C'est inquiétant, comme le calme avant la tempête.

Je contemple ma valise en me demandant s'il voudra encore que je m'en aille après ça. Tout le temps que j'ai passé ici a tourné autour de ce manuscrit, sans que j'en dise un mot à Jeremy. Il risque de ne jamais me le pardonner.

Je sais qu'il ne pardonnera jamais à Verity.

Un bruit attire mes yeux au plafond. Ce n'était pas très fort, mais ça semblait provenir de la chambre où se trouve Jeremy. Il n'est pas monté depuis très longtemps, tout de même assez pour avoir pu feuilleter les pages et comprendre que Verity n'était pas la femme qu'il croyait.

J'entends un cri, une sorte de gémissement. C'est lui.

Je me laisse tomber sur le côté, les yeux clos, un oreiller entre mes bras. Ça me tue de savoir combien il souffre alors qu'il découvre une réalité tellement épouvantable qu'elle n'aurait jamais dû être couchée sur du papier.

Des pas vont et viennent au-dessus de ma tête. Il n'a pas commencé depuis assez longtemps pour avoir pu tout lire, mais je le comprends. À sa place, j'aurais foncé vers la fin pour savoir ce qui était arrivé à Harper.

Comme j'entends une porte s'ouvrir, je file vers le bureau pour regarder le moniteur.

Jeremy se tient sur le seuil de la chambre et regarde sa femme. Je les aperçois tous les deux sur l'écran.

— Verity.

Évidemment, elle ne lui répond pas. Elle ne veut pas qu'il sache à quel point elle est dangereuse. À moins qu'elle ne joue cette comédie de peur qu'il ne la dénonce à la police. Je suis certaine que Jeremy ne va pas sortir de cette pièce avant d'obtenir une réponse.

— Verity, répète-t-il en s'approchant d'elle. Si tu ne dis rien, j'appelle la police.

De nouveau le silence. Il se penche sur elle, lui soulève une paupière, la dévisage un instant puis retourne vers la porte. *Il ne me croit pas.*

Pourtant, il marque une pause, l'air songeur, puis se retourne vers elle :

— Je vais immédiatement déposer ton manuscrit au commissariat. Ils vont t'emmener et tu ne me reverras plus jamais, ni moi ni Crew, sauf si tu ouvres les yeux et me dis ce qui se passe dans cette maison.

Quelques secondes s'écoulent. Je retiens mon souffle en attendant qu'elle remue. En espérant qu'elle bouge, afin que Jeremy sache que j'ai dit la vérité.

Un petit cri inarticulé m'échappe lorsqu'elle ouvre les yeux. Je plaque ma main sur la bouche avant qu'il ne se transforme en hurlement. J'ai peur de réveiller Crew, et Dieu sait qu'il n'a pas besoin de ça.

Jeremy reste figé, puis il se prend la tête dans les mains et s'écarte du lit, jusqu'à heurter le mur.

— C'est quoi, ce bordel, Verity ?

Elle se met à secouer la tête avec vigueur.

— Il le fallait, Jeremy, dit-elle en s'asseyant.

Elle paraît sur la défensive, terrifiée par ce qu'il pourrait faire.

Mais lui semble encore abasourdi, autant fou de rage qu'incrédule.

— Et tout ce temps-là… tu étais…

Il essaie de garder une voix calme mais on le sent au bord de l'explosion. Il se retourne, balance un coup de poing dans la porte, et cela fait sursauter Verity. Elle joint les mains.

— Je t'en prie, ne me fais pas de mal ! Je vais tout t'expliquer.

— M'expliquer quoi ? Tu l'as *tuée*, Verity !

Cette fois, il est fou de rage, et il se trouve juste devant le moniteur. Mais Verity est aux premières loges. Elle se lève d'un bond, essayant de lui échapper, mais il l'attrape par la jambe pour la ramener sur le lit. Et quand elle se met à crier, il lui plaque la main sur la bouche.

Ils luttent un instant. Elle lui balance des coups de pied tandis qu'il essaie de l'immobiliser.

Il lui plaque alors une main sur la gorge.

Non, Jeremy.

Je fonce vers la chambre mais m'arrête net sur le seuil. Jeremy est à califourchon sur elle, et elle, totalement impuissante, même si elle tente encore de se libérer.

— Jeremy !

Je me précipite pour qu'il la lâche. Je ne pense qu'à son avenir et à celui de Crew. Il ne va pas tout ruiner simplement parce qu'il a perdu son sang-froid.

— Jeremy !

Il ne m'écoute pas, refusant de la lâcher. J'essaie de me planter face à lui, de le calmer, de lui parler posément :

— Arrête, maintenant ! Ils sauront que c'est toi.

— Elle a tué notre fille, Low, dit-il le visage baigné de larmes.

— Pense à Crew, dis-je en lui prenant le visage. Ton fils n'aura plus de père si tu fais ça.

Son expression change peu à peu et il finit par la lâcher. Je pousse un soupir presque aussi profond que celui de Verity. Elle inspire profondément

en toussant, tente de respirer, de parler, ou de crier. Mais il lui couvre la bouche en me regardant, l'air implorant. Non pas comme s'il me demandait d'appeler les secours, mais plutôt de trouver un bon moyen d'en finir avec elle.

Je ne cherche même pas à discuter. Elle ne mérite pas de vivre une seconde de plus après ce qu'elle a fait. Je recule pour réfléchir.

S'il l'étrangle, ça se saura. Il laissera ses empreintes sur elle. S'il l'étouffe, on retrouvera des particules d'oreiller dans ses poumons. *Pourtant, il faut qu'on fasse quelque chose.* Sinon, elle va s'en tirer, car c'est une manipulatrice. Elle finira par lui faire du mal, à lui ou à Crew. Elle le tuera comme elle a tué leur fille. Comme elle a essayé de tuer Harper encore bébé.

Comme elle a essayé de tuer Harper encore bébé.

— Il faut que ça ait l'air d'un accident, dis-je tranquillement.

Mais assez fort pour qu'elle m'entende par-dessus ses cris.

— Fais-la vomir. Couvre-lui le nez et la bouche. Cela ressemblera à une asphyxie naturelle.

Il m'écoute, les yeux écarquillés, mais il m'a comprise et retire les mains de sa bouche, il lui fourre les doigts dans la gorge. Je détourne les yeux. Je ne peux pas voir ça.

J'entends tout : la suffocation, l'asphyxie, ça semble durer une éternité.

Je m'écroule au sol, tremblant de tous mes membres, puis je plaque mes paumes sur mes oreilles pour ne plus entendre les derniers spasmes de Verity. Ses derniers mouvements. Quelques minutes plus tard, il n'y a plus que deux souffles dans la pièce.

Seuls Jeremy et moi respirons encore.

— *Oh mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu…*

Je commence à me rendre compte de l'énormité que nous venons de commettre.

Jeremy a l'air calme, s'efforce de souffler posément. Je n'ai pas envie de la regarder mais il faut que je sache si tout est fini.

Je me tourne vers elle. Elle me regarde. Cette fois, pourtant, je sais qu'elle n'est plus là, cachée derrière un regard vide.

À genoux devant elle, Jeremy lui prend le pouls. Puis il renverse la tête en arrière. Il s'assied, adossé au lit, le souffle encore court, et prend son visage entre ses mains. Je ne sais pas s'il va pleurer, mais je pourrais le comprendre. Il vient d'apprendre que la mort de sa fille n'était pas un accident, que son épouse – la femme qu'il a si longtemps révérée – n'était pas du tout la personne qu'il croyait. Qu'elle n'a fait que le manipuler depuis le début.

Tous les bons souvenirs qu'il conservait d'elle viennent de disparaître. Ses aveux l'ont détruit, et je vois à sa posture qu'il essaie d'assimiler tout ce qui est arrivé au cours de cette dernière heure. La dernière de Verity.

Une main sur la bouche, je me mets à pleurer. Je n'arrive pas à croire que je l'ai aidé à la tuer. *Nous venons de la tuer.*

Je ne parviens pas à détourner le regard d'elle.

Il se relève et me prend dans ses bras. Il m'entraîne hors de la chambre, me fait descendre l'escalier. Quand il m'allonge sur le lit, j'ai envie qu'il vienne à côté de moi, qu'il m'enveloppe de ses bras. Mais non. Il se met à faire les cent pas en secouant la tête et en marmonnant.

On est tous les deux en état de choc. J'ai envie de le rassurer, mais j'ai trop peur pour parler, remuer, me dire que tout cela est bien réel.

— Merde, lâche-t-il. *Merde !*

Il revient vers moi, écarte les cheveux de mon visage d'une main tremblante.

— Elle est morte dans son sommeil, lâche-t-il d'une voix sèche. D'accord ?

Je hoche la tête.

— Demain matin… reprend-il entre deux souffles. Demain matin, je vais appeler la police pour dire que je l'ai trouvée comme ça en allant la réveiller. Ça aura l'air d'une mort naturelle.

Je hoche la tête à plusieurs reprises ; il me contemple l'air inquiet, presque comme s'il s'excusait.

— Pardon, souffle-t-il. Pardon.

Il se penche pour m'embrasser la tête.

— Je vais revenir, Low. Il faut que j'aille ranger la chambre. Et que je cache le manuscrit.

Il s'agenouille pour se mettre à hauteur de mes yeux, pour s'assurer que je le comprends.

— On s'est couchés normalement. Tous les deux, vers minuit. Je lui avais donné ses médicaments. Et puis je me suis réveillé à sept heures afin de préparer Crew pour l'école, et là je l'ai retrouvée, inanimée.

— D'accord.

— Verity est morte dans son sommeil, répète-t-il. Et on n'en parlera plus jamais après ce soir. Après cet instant… maintenant.

— Parfait.

— Parfait, répète-t-il dans un souffle.

Après qu'il a quitté la chambre, je l'entends aller et venir en haut, remuer des affaires, puis se rendre chez Crew, chez Verity, ensuite dans la salle de bains.

Enfin, il va dans le bureau, et dans la cuisine.

Il me rejoint, après, dans le lit, me prend dans ses bras, me serre plus fort que jamais. On ne dort pas. On redoute la matinée qui arrive et ce qu'elle va nous apporter.

24

Sept mois plus tard

Verity est morte dans son sommeil il y a sept mois.

Ça a été dur pour Crew. Mais aussi pour Jeremy, officiellement. Je suis partie le matin même pour regagner Manhattan. Jeremy a eu beaucoup à faire, cette semaine-là, et je suis sûre qu'il aurait été encore plus suspect que je reste chez lui après la mort de sa femme.

Mon synopsis a été approuvé, ainsi que les deux suivants. J'ai rendu une ébauche du premier roman voilà quinze jours. J'ai demandé une prolongation pour les deux autres. J'aurai du mal à travailler avec un bébé.

Elle n'est pas encore née. La naissance est prévue dans deux mois et demi. Mais je suis certaine que, grâce à Jeremy, je pourrai rattraper tout mon retard. Il est génial avec Crew, autant qu'il l'était avec les jumelles, alors je sais qu'il le sera aussi avec notre fille quand elle arrivera.

Au début, la nouvelle nous a choqués, mais pas vraiment surpris. Ce sont des choses qui arrivent quand on ne prend pas de précautions. J'étais inquiète à l'idée de ce qu'il en penserait ; devenir père après avoir perdu deux enfants l'une après l'autre. Et puis je me suis rendu compte qu'il était heureux de constater l'erreur de Verity : ce n'est pas parce qu'on a perdu un enfant, ou même deux, qu'on les a tous perdus. Il sépare très bien son chagrin de la joie d'accueillir un nouveau-né.

Malgré tout ce qu'il a enduré, il reste le meilleur homme qui soit jamais entré dans ma vie, patient, attentif, un amant formidable, bien mieux que tout ce que Verity a pu raconter sur lui. Après sa mort, quand j'ai dû retourner à Manhattan, il m'appelait tous les jours. Je suis restée là-bas quinze jours, jusqu'à ce que tout se mette en place. Quand il m'a demandé de revenir, j'ai rappliqué le soir même. Depuis, on ne se quitte plus. On savait qu'on précipitait un peu les choses, mais c'était dur de rester séparés. Ma présence lui a fait du bien, alors on ne s'est pas préoccupés du fait que c'était trop tôt ou si c'était bien ou pas. En fait, on n'en a même pas parlé, comme si on avait un accord tacite. On était amoureux l'un de l'autre et le reste ne comptait pas.

Il a décidé de vendre la maison peu après avoir appris ma grossesse. Il ne voulait pas demeurer dans la ville où il avait vécu avec Verity. Et, franchement, je ne tenais pas non plus à vivre entourée de tous ces affreux souvenirs. Voilà trois mois qu'on est installés en Caroline du Nord. Avec mon avance et l'assurance-vie de Verity, on a pu payer cash une demeure sur la plage de Southport. Chaque soir, on s'assied tous les trois sur la jetée pour regarder les vagues s'écraser sur la plage.

À présent, on forme une famille, pas vraiment celle dans laquelle est né Crew, mais je sais que Jeremy est content de me voir m'occuper de lui. Et puis, bientôt, il deviendra un grand frère.

En attendant, le petit garçon semble bien s'adapter. On lui a fait suivre une thérapie et son père s'inquiète parfois à l'idée que ça puisse plus lui nuire qu'autre chose, mais je le rassure en lui racontant à quel point ça m'a été bénéfique à son âge. Je suis sûre que Crew oubliera facilement ses mauvais souvenirs si on lui donne l'occasion de s'en faire de meilleurs.

Aujourd'hui, pour la première fois, on a remis les pieds dans leur ancienne maison. C'est bizarre mais nécessaire. J'approche de la date à laquelle je ne pourrai plus voyager, alors on en profite pour finir de vider les

lieux. Jeremy a déjà reçu deux propositions d'achat et on ne veut pas revenir ici pendant mon dernier mois de grossesse.

Le plus difficile a été de vider le bureau. Il y avait sans doute beaucoup de choses à récupérer, mais on a passé la moitié de la journée à tout mettre dans un destructeur de documents. Je crois qu'on aimerait oublier à jamais cette partie de notre vie.

— Comment ça va ? me demande-t-il.

Il entre dans le bureau et pose une main sur mon ventre.

— Très bien, dis-je en souriant. Tu as presque fini ?

— Oui. Encore quelques cartons sur la terrasse et ce sera terminé.

Il m'embrasse alors que Crew entre en trombe.

— Ne cours pas ! lui crie son père.

Je me lève et suis Jeremy vers la porte en poussant la chaise du bureau. Il s'empare d'un des dix cartons alignés sur la véranda pour l'emporter vers la voiture. Crew passe devant moi en courant, mais s'arrête soudain et revient sur ses pas.

— J'ai failli oublier ! dit-il en se précipitant vers l'escalier. Il faut que je prenne mes affaires sous le parquet de maman.

Je le suis des yeux alors qu'il fonce vers l'ancienne chambre de Verity. Elle était vide la dernière fois que j'ai vérifié. Pourtant, voilà Crew qui revient, les bras chargés de papiers.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des dessins que j'ai faits pour elle, dit-il en me les donnant. J'avais oublié qu'elle les gardait sous le parquet.

Et il repart en courant dans le jardin. Je jette un coup d'œil sur les papiers qu'il m'a laissés. Ma compagne, si familière dans cette maison, est revenue. *La peur.* Tout me revient en tête. Le couteau par terre dans sa chambre. La nuit où j'ai vu Verity sur le moniteur, à quatre pattes, comme si elle fouillait sous le sol. Et les paroles de Crew, maintenant.

J'avais oublié qu'elle les gardait sous le parquet.

Je me rue dans l'escalier. J'ai beau savoir qu'elle est morte, que je ne la verrai pas, je traverse le couloir terrifiée. En regardant par terre, j'aperçois effectivement une planche que Crew a omis de remettre à sa place après avoir sorti les dessins. Je m'agenouille et ramasse la lame de parquet.

Il y a un trou dans le sol. Obscur. Si bien que j'y plonge la main et en sors quelque chose de plus petit. *Une photo des jumelles.* Et autre chose de froid. *Le couteau.* Je recommence et tombe sur une enveloppe, que j'ouvre pour en tirer une lettre.

Rien sur la première page. Je pousse un petit soupir de soulagement puis regarde la deuxième page.

C'est une lettre manuscrite adressée à Jeremy. Saisie d'effroi, je commence à la lire.

Cher Jeremy,

J'espère que c'est toi qui trouveras cette lettre. Si ce n'est pas toi, j'espère qu'elle te parviendra d'une façon ou d'une autre car j'ai beaucoup de choses à te dire.

Je voudrais commencer par des excuses. Je suis sûre que le temps que tu lises ceci, je t'aurai quitté en pleine nuit avec Crew. À l'idée de te laisser seul dans la maison où nous avons partagé tant de choses, j'en ai mal pour toi. On avait une si belle vie avec nos enfants. L'un avec l'autre. Mais nous sommes Chroniques. Nous aurions dû savoir que notre calvaire ne s'arrêterait pas avec la mort de Harper.

Après avoir été une épouse parfaite pendant des années, je n'aurais pas cru que cette carrière que j'aime et à laquelle je consacre le plus clair de mon temps allait finir par nous détruire.

Nos vies étaient parfaites jusqu'à ce qu'on plonge dans une sorte de quatrième dimension le jour où Chastin est morte. J'ai beau essayer d'oublier ce moment où tout est parti en vrille, ma mémoire m'en empêche.

Nous étions à Manhattan, en train de dîner avec mon éditrice, Amanda. Tu portais ce pull gris que j'aimais tant, celui que ta mère t'avait offert pour Noël. Mon premier roman venait de sortir et je signais mon nouveau contrat de deux livres avec Pantem, la cause

de ce dîner. Je discutais de mon prochain roman avec Amanda. Je ne sais pas si tu écoutais, mais je ne crois pas, ce type de conversation t'a toujours ennuyé.

J'exprimais mon inquiétude à Amanda car je ne savais pas trop quel angle prendre avec ce nouveau tome. Devrais-je raconter quelque chose de totalement différent ? Ou conserver la même façon d'écrire du point de vue du méchant qui m'avait si bien réussi dans le premier ?

Elle m'a conseillé de m'y tenir. En même temps, elle voulait que je prenne davantage de risques. Je lui ai dit que c'était difficile de donner un ton authentique à une voix qui ne ressemblait en rien à la mienne. J'avais peur de ne pas pouvoir faire évoluer mon style.

C'est là qu'elle m'a conseillé un exercice qu'elle a appris à l'université et qu'on appelle « le journal de l'anti-héros ».

Tu aurais beaucoup gagné à entendre ce qu'on disait, mais tu étais devant ton téléphone, sans doute en train de lire un livre électronique pas de moi. Tu as dû sentir mon regard, car tu as levé les yeux dans ma direction, mais je t'ai juste souri. Je ne t'en voulais pas. J'étais contente que tu sois là et attendes patiemment que ma nouvelle éditrice ait fini de me donner des conseils. Tu as serré ma cuisse sous la table et j'ai reporté mon attention sur Amanda, mais je sentais trop bien tes doigts en train de tracer des cercles sur mon genou. J'avais hâte de rentrer chez nous, ce soir-là, car c'était notre première nuit loin des filles, en même temps, j'écoutais avec attention les conseils d'Amanda.

Elle m'expliquait qu'écrire ce journal du point de vue du méchant serait le meilleur moyen de développer mon style, qu'il fallait que je me mette dans l'esprit d'un personnage maléfique en écrivant un journal qui corresponde aux événements de ma vraie vie… à des choses qui se sont vraiment produites… tout en les

présentant sous une forme opposée de ce que je pensais à l'époque. Elle m'a conseillé de commencer par le jour où nous nous sommes rencontrés, toi et moi ; en décrivant d'abord ce que je portais, l'endroit où on se trouvait, nos conversations, tout en présentant mes pensées sous un angle beaucoup plus sinistre que dans la réalité.

Ça semblait simple. Sans danger.

Je vais te donner un exemple, tiré d'un paragraphe que je viens d'écrire.

« Je regarde Jeremy en espérant qu'il écoute. Mais non. Il contemple encore son putain de téléphone. Ce dîner est très important pour moi. Je me rends compte que ce n'est pas son truc – ces dîner élégants et ces réunions à Manhattan –, en même temps, ce n'est pas comme si je le forçais constamment à faire ça. À la place, il lit un ebook de quelqu'un d'autre, et il se fiche éperdument de toute la conversation.

Il n'arrête pas de lire, alors que ça l'ennuie de lire MES livres ? La pire des insultes.

Je suis trop gênée par son culot, mais je sais que je dois le cacher. Si Amanda repère la moindre irritation sur mon visage, elle pourrait remarquer le mépris de Jeremy.

Comme il me jette un coup d'œil, je lui décoche un sourire. On réglera nos comptes plus tard. Je reporte mon attention sur Amanda en espérant qu'elle n'a pas remarqué l'attitude de Jeremy.

Quelques secondes plus tard, il me serre la jambe, juste au-dessus du genou, et je me crispe à son contact. La plupart du temps, j'en meurs d'envie. Mais, en ce moment, je voudrais plutôt sentir que mon mari me soutient dans ma carrière. »

Il est si facile pour un auteur de se faire passer pour ce qu'il n'est pas.

De retour à la maison, j'ai filé vers mon ordinateur pour faire le récit du soir de notre rencontre. Dans mon autre version, j'ai prétendu avoir volé ma robe rouge. J'ai prétendu n'être là que pour baiser des hommes riches, ce qui était absolument faux. Tu devrais me connaître mieux que ça, Jeremy.

La première fois, je n'ai pas trop réussi à me faire passer pour une méchante, alors j'ai pris l'habitude de rédiger nos moments les plus importants.

J'ai raconté la nuit où tu m'as fait ta demande, la nuit où j'ai découvert que j'étais enceinte, la nuit où j'ai mis les filles au monde. Chaque fois que je reprenais un nouvel événement, je pénétrais mieux dans l'esprit du méchant. C'était jubilatoire.

Et ça m'a aidée.

Énormément, raison pour laquelle j'ai pu créer des personnages si réalistes, si terrifiants dans mes romans. C'est la raison de mon succès. J'étais douée pour ce genre d'exercice.

À l'époque où j'ai achevé mon troisième roman, je maîtrisais l'art de l'écriture d'un point de vue totalement étranger au mien. Mes exercices m'avaient si bien aidée que j'ai décidé de reprendre mon journal sous une forme d'autobiographie qui pourrait enseigner à d'autres auteurs comment maîtriser cet art. Il fallait que je relie ces chapitres par une ligne narrative générale afin de rendre l'autobiographie plus cohérente, alors j'ai repoussé les limites de chaque scène afin de la rendre plus détonante. Plus dérangeante.

Je ne regrette pas un mot de ce que j'ai écrit car ma seule intention consistait à éventuellement aider d'autres auteurs, mais je regrette d'avoir ainsi repris la mort de Harper juste quelques jours après qu'elle s'est produite. J'avais l'esprit plongé dans une telle obscurité que, parfois, en tant qu'autrice, le seul moyen de

m'éclaircir les idées consistait à laisser cette noirceur envahir mon clavier. C'était ma thérapie, même si ça paraît difficile à comprendre.

Et puis, je n'ai jamais pensé que tu allais lire ça. À part mon premier manuscrit, tu n'as plus rien lu de ce que j'ai écrit.

Alors… pourquoi as-tu choisi de te pencher sur celui-là ?

Il n'était pas destiné à être lu, encore moins à être pris au pied de la lettre. C'était un exercice. Voilà tout. Une façon de toucher le chagrin abyssal qui m'habitait et de l'éliminer avec les touches de mon clavier. En rejetant tout sur cette méchante de fiction que j'ai créée dans mon autobiographie, j'essayais de mieux le surmonter.

Je sais combien ce peut être difficile pour toi de lire une telle lettre, mais sans doute pas plus que le manuscrit sur lequel tu es tombé l'autre soir. Et, si jamais nous parvenons à une forme de pardon, il faut que tu continues à lire, afin de connaître la réalité absolue sur cette soirée. Et non la version que tu as découverte quelques jours après la mort de Harper.

Lorsque je l'ai emmenée se promener en barque, avec Crew, je voulais leur faire plaisir. Ce matin-là, tu m'avais fait remarquer que je ne jouais plus avec eux, et tu avais raison. C'était difficile car Chastin me manquait, mais il me restait deux beaux enfants qui avaient besoin de moi. Et puis Harper avait vraiment envie d'aller sur le lac, ce jour-là. C'est pourquoi elle est montée en pleurant, parce que je lui avais dit non. Jamais je ne l'ai grondée pour son manque d'émotion comme je le mentionne dans le manuscrit. J'ai utilisé ma liberté artistique pour renforcer l'intrigue. Tu m'insultes en croyant que je pourrais parler ainsi à mes enfants. D'ailleurs, tu m'insultes en croyant que ce récit puisse être vrai, que j'aie pu leur faire du mal.

La mort de Harper était un accident. Sa mort était un accident, Jeremy. Ils voulaient se balader dans cette barque, et il faisait beau, ce jour-là. Alors oui, j'aurais dû leur mettre des gilets de sauvetage, je m'en rends bien compte. Mais combien de fois avons-nous fait des tours sur le lac sans en mettre ? L'eau n'était pas si profonde. J'ignorais qu'il y avait ce filet de pêche sous la surface. Sans cette saloperie, je l'aurais retrouvée à temps et aidée à regagner la berge et, aujourd'hui, on rirait de cet incident.

Impossible de te dire à quel point je suis désolée de ne pas avoir réagi différemment, ce jour-là. Si je pouvais revenir en arrière, tu sais bien que je le ferais.

Quand tu es arrivé, quand tu l'as sortie de l'eau, j'avais envie de m'arracher le cœur et de te le donner, car je savais que tu venais de perdre le tien ; je ne voulais pas vivre une seconde de plus après avoir vu ton chagrin. Mon Dieu, Jeremy ! Dire qu'on les a perdues toutes les deux. Toutes les deux.

Quelques jours plus tard, j'ai vu à quel point tu as commencé à avoir des soupçons. On venait de se coucher quand tu t'es mis à me poser toutes ces questions. Je n'arrivais même pas à croire que tu me penses capable d'une telle action. Et, même si cette idée n'a fait que t'effleurer, j'ai bien vu que ton amour pour moi avait disparu. Tout notre passé… tous ces moments fabuleux que nous avions partagés. Finis.

Parce que, oui, j'ai bien dit à Crew de retenir sa respiration. Alors que la barque chavirait. Je voulais l'aider. Je croyais que Harper s'en tirerait sans difficulté car nous avions souvent joué sur ce lac auparavant, si bien que je me suis concentrée d'abord sur Crew quand on est tombés dans l'eau. Je l'ai attrapé car il paniquait, et j'ai essayé de le ramener sur le ponton aussi vite que possible, avant qu'il ne finisse par nous noyer tous les deux. Une

trentaine de secondes à peine se sont écoulées quand je me suis rendu compte que Harper ne nous suivait pas.

Aujourd'hui encore, je m'en veux. J'étais sa mère, sa protectrice. Et je croyais qu'elle saurait s'en tirer seule, alors je me suis occupée de Crew trente secondes de trop. J'ai aussitôt tenté de partir la rejoindre à la nage, mais la barque avait dérivé à cause des mouvements de l'eau. Je ne savais même pas où Harper avait coulé, et Crew continuait de se débattre, terrifié. Je savais que si je ne le déposais pas sur la berge le plus vite possible, nous allions nous noyer tous les trois.

Je l'ai cherchée de toutes mes forces, Jeremy. Tu dois me croire. Tout en moi a coulé avec elle dans ce lac.

Je ne pouvais t'en vouloir de me soupçonner. À ta place, j'aurais sans doute examiné toutes les possibilités. C'est normal d'envisager le pire de la part de quelqu'un, ne serait-ce qu'une seconde.

Je pensais qu'à ton réveil, le lendemain matin dans notre lit, tu te rendrais compte à quel point cette accusation indirecte était injuste. Je n'ai même pas essayé de te faire changer d'avis, car j'avais trop de chagrin pour discuter. Tout ça ne remontait qu'à quelques jours et, franchement, j'avais envie de mourir, d'aller la rejoindre dans le lac, car elle était morte par ma faute. Certes, c'était un accident. Mais si je lui avais dit de mettre un gilet, si j'avais été capable de la ramener en même temps que Crew, elle serait toujours vivante.

Je ne pouvais pas dormir, alors je suis allée dans mon bureau et j'ai ouvert mon ordinateur pour la première fois depuis six mois.

Imagine cela un instant. Une mère pleurant la perte de ses deux jumelles, et qui se mettait à rédiger une œuvre imaginaire dans laquelle elle accusait l'une d'avoir assassiné l'autre.

C'était plus que dérangeant. Je m'en rends compte, j'ai d'ailleurs pleuré pendant tout le temps où j'ai écrit. Mais je me disais que, peut-être, si je chargeais la méchante fictive que j'avais créée de mon chagrin et de mes remords, cela pourrait m'aider.

Alors j'ai complètement repris la mort de Chastin, et puis celle de Harper. J'ai même corrigé le début de mon manuscrit pour y ajouter un présage laissant entendre que toute l'histoire allait tourner autour de cette nouvelle réalité. Dans un sens, ça m'a permis d'évacuer une partie de mes remords ; je pouvais accuser de tous les torts cette version fictive de moi-même au lieu d'accepter les erreurs de ma vraie vie.

Je ne peux pas t'expliquer comment fonctionne l'esprit d'un auteur, Jeremy. Particulièrement quand il a encaissé tant de malheurs, bien plus que la plupart de ses confrères. Nous sommes tellement capables de séparer notre réalité de la fiction que cela nous donne l'impression de vivre dans deux mondes séparés. Cependant, mon vrai monde à moi était devenu si sombre que je ne voulais plus y vivre. C'est pourquoi je m'en suis échappée et que j'ai passé la nuit à en écrire un autre encore plus noir. Car, chaque fois que je travaillais sur cette autobiographie, j'éprouvais un certain soulagement à éteindre mon ordinateur, à sortir de mon bureau, à pouvoir fermer la porte sur le démon que j'avais créé.

Voilà tout. Il fallait que la version imaginaire de mon monde soit pire que mon monde réel. Sinon, j'aurais voulu les quitter tous les deux.

Après avoir passé la nuit entière et une partie de la matinée à travailler sur ce manuscrit, j'en suis arrivée à la dernière page. Je sentais que je n'irais pas plus loin. Qu'aurais-je pu ajouter ? C'était comme si notre monde s'achevait là. Fin.

J'ai tout imprimé et j'ai rangé les feuillets dans une boîte en me disant que j'y reviendrais peut-être plus tard, peut-être pour ajouter un épilogue. Ou alors, je brûlerais le tout. Quoi qu'il en soit, je ne m'attendais pas à ce que tu le lises, ni que tu y croies.

Après avoir passé cette nuit-là à écrire, j'ai dormi presque toute la journée. Quand je me suis réveillée, je ne t'ai pas vu. Crew était déjà couché, mais tu ne te trouvais pas auprès de lui non plus. J'étais dans le couloir à me demander où tu avais pu disparaître lorsque j'ai entendu du bruit dans mon bureau.

C'était toi. Je ne sais pas trop comment décrire le bruit que tu as émis, c'était encore pire que les jours où l'on a appris la mort de nos filles. J'allais entrer pour te consoler, et là, je me suis arrêtée net, car tu poussais maintenant des cris de rage. Quelque chose s'est écrasé contre le mur. J'ai bondi en arrière en me demandant ce qu'il se passait.

C'est là que je me suis souvenue de l'ordinateur. Le dernier fichier que j'avais ouvert était l'autobiographie.

J'ai poussé la porte pour t'expliquer ce que tu venais de lire. Jamais je n'oublierai ton regard quand tu t'es levé. Il exprimait… une totale détresse.

Rien de comparable avec la tristesse d'un père apprenant la mort d'un de ses enfants. C'était quelque chose de dévorant, comme si tous les bons souvenirs que nous gardions de notre famille s'étaient effacés, mot après mot. Disparus. Il ne restait rien en toi que haine et destruction.

J'ai essayé de te parler. Je voulais dire :

— Non. Ce n'est pas vrai, Jeremy. Rassure-toi, ce n'est pas vrai.

Mais je n'ai réussi qu'à émettre un « Non » pathétique.

Et là, tu m'as prise par le cou pour me traîner dans la chambre. Je ne pouvais rien contre toi, tu me bloquais les bras de tes genoux

et tu m'étranglais.

Si tu m'avais accordé cinq secondes. Juste cinq secondes pour t'expliquer… J'aurais pu nous sauver. J'essayais en vain de le dire :

— Laisse-moi t'expliquer…

Mais je ne pouvais pas respirer.

Je ne sais plus trop ce qu'il s'est passé ensuite. J'ai fini par m'évanouir. Tu as peut-être paniqué en te rendant compte que tu avais failli me tuer. Si j'étais morte sur ce lit, tu aurais été mis en prison et Crew n'aurait plus eu de père.

Je me suis réveillée sur le siège passager de ma Range Rover, et tu étais au volant. J'étais bâillonnée, les mains et les pieds ligotés. Encore une fois, j'aurais voulu te dire que ce que tu avais lu n'était pas vrai… mais je ne pouvais pas parler. Et puis je me suis rendu compte que je n'avais pas ma ceinture de sécurité. Alors j'ai compris ce que tu faisais.

C'était une simple phrase dans mon manuscrit expliquant que je devrais couper l'airbag passager et balancer ma voiture dans un arbre avec Harper sans ceinture pour que sa mort passe pour un accident.

Tu allais me tuer et faire passer ma mort pour un accident. Sans le savoir, j'avais décrit ma propre mort dans les deux dernières phrases de mon manuscrit. « Ainsi soit-il. Je n'ai qu'à foncer dans un arbre. »

Là, j'ai compris que si on t'accusait de ma mort, tu n'aurais qu'à montrer le manuscrit. Si j'étais morte, ce serait une parfaite lettre de suicide.

Bien sûr, on sait tous les deux comment cette partie de l'histoire s'est terminée. Je suppose que tu as enlevé mes liens, tu m'as m'installée à la place du conducteur et tu es rentré à la maison, où tu as attendu que la police vienne t'annoncer ma mort.

Sauf que ton plan n'a pas fonctionné, et je ne suis pas certaine d'en être soulagée. Tout aurait été plus facile si j'avais perdu la vie dans cette collision, car j'ai eu du mal à jouer les grandes blessées. Je suis sûre que tu te demandes pourquoi je t'ai si longtemps trompé.

Je ne garde que très peu de souvenirs du mois qui a suivi la mort de Harper. Je suppose que j'étais dans un coma artificiel à cause de mon œdème au cerveau. En revanche, je me souviens parfaitement du jour où j'en suis sortie. J'étais seule dans la chambre, Dieu merci, ce qui m'a permis d'envisager la marche à suivre.

Comment te faire comprendre que toutes les mauvaises nouvelles que tu as lues n'étaient que des mensonges ? Tu ne me croirais pas si je reniais ce manuscrit, puisque je l'ai écrit. Ces paroles venaient de moi, aussi fausses qu'elles aient pu être. Qui croirait que c'était un mensonge ? Certainement pas quelqu'un qui n'a rien compris au processus de l'écriture. Et si tu savais que j'étais en train de guérir, tu me dénoncerais à la police, si ce n'était déjà fait. Je suis sûre que la mort de Harper aurait mené à une enquête si je n'avais pas eu cet accident. Et, avec mon propre époux contre moi, j'aurais forcément été condamnée pour le meurtre de ma fille, puisque je semblais l'avouer moi-même.

Durant trois jours, j'ai fait semblant d'être encore dans le coma dès que quelqu'un entrait dans ma chambre. Médecins, infirmières, toi, Crew. Cependant, je me suis montrée imprudente une fois et tu m'as surprise les yeux ouverts, alors que tu entrais dans la chambre d'hôpital. Tu m'as regardée. Je t'ai regardé. J'ai vu tes poings se serrer, comme si tu étais furieux que je me réveille. Comme si tu allais recommencer à m'étrangler.

Tu t'es approché de quelques pas mais j'ai préféré détourner les yeux, car ta colère me terrifiait. Si je faisais semblant de ne pas

remarquer ce qui m'arrivait à ce moment-là, il y avait une chance pour que tu ne t'en prennes pas de nouveau à moi. Une chance pour que tu n'ailles pas déclarer à la police que j'étais sur le chemin du rétablissement.

Alors j'ai joué la comédie pendant des semaines, car je sentais que c'était ma seule chance de survie. J'allais simuler l'étendue de mes lésions cérébrales jusqu'à ce que je trouve le moyen de me sortir de cette situation.

Ne pense pas que c'était facile ; parfois, c'en devenait humiliant. Au point que j'ai voulu abandonner. Me tuer. Te tuer. J'étais trop furieuse de voir le tour qu'avaient pris nos vies, qu'après toutes ces années de mariage tu puisses, ne serait-ce qu'une seconde, croire qu'il y avait quelque chose de vrai dans ce manuscrit. Franchement, Jeremy. Les hommes croient-ils vraiment que les femmes sont obsédées par le sexe ? C'était de la fiction ! Bien sûr que j'aimais faire l'amour avec toi mais, la plupart du temps, c'était pour te faire plaisir, car ça se passe ainsi dans les couples. Non parce que je ne pouvais pas vivre sans toi.

Tu étais un bon mari, pour moi, et, crois-le ou non, j'étais une bonne épouse pour toi. Tu es toujours un bon mari. Tu crois sincèrement que j'ai tué notre fille et, pourtant, tu veilles à ce que je sois bien soignée. Peut-être est-ce parce que tu crois que je ne suis plus là, que tous mes démons sont morts dans cet accident et que, quelque part, tu me plains. Je pense que c'est pour cela que tu m'as ramenée à la maison, car, avec tout ce que Crew a traversé, tu as trop bon cœur pour le tenir éloigné de moi. Tu savais qu'après avoir perdu ses deux sœurs la perte totale de sa mère lui ferait encore plus de mal.

Malgré ce que racontait mon manuscrit, ton amour pour nos enfants est la chose que j'ai toujours le plus chérie en toi.

Il m'est arrivé à plusieurs reprises, ces derniers mois, de vouloir te dire que j'étais là, que j'allais bien. Mais ç'aurait été une perte de temps. On ne peut surmonter deux tentatives de meurtre, Jeremy. Et si tu découvres avant mon départ que je te joue la comédie, je sais que ta troisième tentative sera la bonne.

Je ne me donne pas tout ce mal dans l'espoir d'arriver enfin à te faire changer d'avis et de te prouver à quel point tu t'es trompé. Jamais plus tu ne pourras me faire confiance.

Je fais tout cela pour Crew. Je ne songe qu'à mon petit garçon. Tout ce que j'ai fait depuis mon réveil dans cet hôpital, c'était pour lui. Bien que je ne veuille pas te retirer ton fils, je n'ai pas le choix. C'est aussi mon enfant, il a besoin de moi. Lui seul sait que je suis toujours là, que je pense toujours, que j'ai un objectif. Je me sens à l'abri avec lui, car il n'a que cinq ans. S'il te disait que je lui parlais, je sais que tu l'attribuerais à son imagination fertile, ou aux traumatismes qu'il a subis.

C'est la raison pour laquelle j'ai tant cherché à récupérer ce manuscrit. Je sais que si tu nous retrouves après mon départ, tu voudras l'utiliser contre moi. Tu voudras qu'il y croie, autant que tu y as cru.

Le soir où tu m'as ramenée à la maison, je me suis glissée dans le bureau pour effacer le manuscrit de l'ordinateur, mais tu l'avais déjà fait. J'ai cherché la version que j'avais imprimée, sans pouvoir me rappeler où elle se trouvait. Je gardais quelques trous noirs de mon accident. Mais je savais qu'il me fallait détruire ces feuillets afin que tu ne puisses pas les utiliser contre moi.

J'ai cherché partout, aussi calmement que possible. Dans mon bureau, à la cave, au grenier. J'ai même fouillé du côté de la chambre à plusieurs reprises quand tu dormais. Je savais que je ne

pourrais pas partir avec Crew tant que je n'aurais pas détruit la preuve que tu détenais contre moi.

Je devais également attendre de pouvoir mettre la main sur mon argent bien que je ne sache comment m'y prendre puisque je ne pouvais me rendre à la banque.

Lorsque j'ai entendu ta conversation avec Pantem Press sur leur brillante idée de poursuivre la série avec un nouvel auteur, j'ai compris que ce serait ma porte de sortie.

Alors tu as engagé une infirmière et tu es parti pour Manhattan ; c'est là que je suis retournée dans le bureau pour m'ouvrir un nouveau compte bancaire en ligne.

Quelques jours plus tard, la nouvelle autrice arrivait à la maison pour se lancer dans la série. Autrement dit, l'argent des trois derniers livres allait arriver à la banque et je pourrais le transférer sur mon nouveau compte puis partir avec Crew.

Il ne me restait qu'à attendre mon heure. Mais la nouvelle autrice m'a compliqué la vie en mettant, je ne sais comment, la main sur le manuscrit imprimé que j'ai tant cherché. Je suis sûre que tu t'en croyais débarrassé depuis que tu l'avais effacé de l'ordinateur, mais ce n'était pas le cas. Maintenant, vous êtes à deux contre une. Au point où j'en suis, je me moque de détruire ce manuscrit. Je ne songe plus qu'à partir d'ici.

Je reconnais que c'est ma faute si elle s'est mise à soupçonner quelque chose. Je sais que ça l'épouvante quand elle me surprend à la regarder, mais tu ne peux pas me le reprocher. Cette femme est entrée dans ta vie, elle reprend ma carrière, tombe amoureuse de toi. Et, apparemment, tu tombes amoureux d'elle, toi aussi.

Je t'ai entendu la baiser dans notre chambre il y a deux heures. Ça me fait mal, mais ça me met aussi en rage. Tu es tellement occupé en ce moment avec elle que ça me laisse l'occasion de

t'écrire cette lettre. J'ai verrouillé la porte de la grande chambre, ainsi je t'entendrai si tu en sors. Ça me laissera le temps de cacher cette lettre et de regagner mon lit avant que tu puisses monter.

C'était dur, Jeremy. Je ne vais pas te mentir. Tout était dur : savoir que tu croyais plus mes paroles que mes actions tout le temps de notre mariage. Savoir que je devais recourir à ce degré de tromperie pour ne pas me retrouver accusée d'un des actes les plus atroces qu'une mère pouvait commettre. Savoir que tu tombes amoureux d'une autre femme alors que je passe mes journées à faire semblant de ne pas me rendre compte de ce que sont devenues nos vies.

Pourtant, je tiens le coup, car je suis sûre de pouvoir partir dès que l'argent sera là, raison pour laquelle je te laisse cette lettre.

Peut-être la trouveras-tu. Ou pas.

J'espère que oui. Vraiment.

Car, bien que tu aies tenté de m'étrangler et de crasher ma voiture contre un arbre, je ne parviens toujours pas à te détester. Tu as toujours farouchement protégé nos enfants, ainsi que devrait le faire tout parent. Quitte à supprimer le conjoint qui pourrait les menacer. Tu crois sincèrement que je représente une menace pour Crew et, bien que cette idée me brise, je suis rassurée à l'idée que tu aimes tant cet enfant.

Lorsque nous serons partis d'ici, je t'appellerai pour te dire où trouver cette lettre. Une fois que tu l'auras lue, j'espère que tu pourras me pardonner, à moi, mais aussi à toi-même.

Je ne te reproche pas ce que tu as pu me faire. Tu as été un mari merveilleux, jusqu'au moment où tu n'as pu le rester. Et tu étais le meilleur père du monde. Et de loin.

Je t'aime. Encore et toujours.

Verity

25

Je laisse tomber la lettre par terre.

La douleur, terrassante, me plie en deux.

Ce n'était pas elle la coupable ?

Je ne veux rien croire de ce que j'ai lu. Je m'accroche à l'idée que Verity est cruelle, qu'elle mérite ce que nous lui avons fait, sauf que je ne suis plus sûre de rien.

Oh, non ! Et si ce n'était pas vrai ? Cette femme a perdu ses filles, et puis son mari a tenté de la tuer, et puis… *nous* l'avons tuée.

Je me rassieds, les yeux sur cette lettre qui a tout d'une arme susceptible de détruire la vie que nous venons d'entamer avec Jeremy.

Tant de pensées me traversent l'esprit que je me prends la tête entre les deux mains, le cœur battant à tout rompre. *Jeremy savait déjà pour le manuscrit ?*

L'avait-il vraiment lu avant que je le lui donne ? M'a-t-il *menti ?*

Non. Il n'a jamais nié connaître son existence. En fait, maintenant que j'y pense, il a dit exactement ceci :

— Où est-ce que tu as trouvé ça ?

C'est trop dur à encaisser. Je n'arrive pas à comprendre tout ce qu'elle a dit, tout ce qui s'est produit. Je contemple cette lettre si longtemps que j'en oublie où je me trouve, mais aussi que Jeremy et Crew sont en bas, qu'il peut monter à ma recherche à tout instant.

Je me penche pour ramasser les feuillets, remets les dessins sous le parquet, avec le couteau, puis je repose la planche à sa place, avant d'emporter les feuillets dans la salle de bains. Je boucle la porte derrière moi, avant de m'agenouiller devant les toilettes et de me mettre à déchiqueter page après page en fins lambeaux. Je tire la chasse sur une partie, fais disparaître tous les morceaux qui contiennent le nom de Jeremy. Pour être certaine que personne n'en trouve un mot.

Jamais il ne se le pardonnerait. *Jamais.* S'il découvrait que le manuscrit ne raconte pas la réalité, que Verity n'a jamais fait de mal à Harper, il n'y survivrait pas. La réalité, c'est qu'il a tué son épouse innocente. Que *nous* avons tué son épouse innocente.

Si toutefois c'est la réalité.

— Lowen ?

Je vide le reste des papiers, tire une deuxième fois la chasse pour être plus tranquille, alors que Jeremy frappe à la porte.

— Ça va ? demande-t-il.

— Oui, dis-je d'une voix aussi calme que possible.

Puis j'avale une gorgée d'eau car j'ai la bouche sèche. En me regardant dans la glace, je lis une terreur pure dans mes yeux et préfère les fermer un instant, me calmer. Apaiser toutes les horreurs que j'ai traversées en trente-deux ans.

La nuit où je me suis tenue droite sur une rampe.

Le jour où j'ai vu cet homme se faire écraser sous une roue.

Le manuscrit.

Le soir où j'ai vu Verity en haut de l'escalier.

Le soir où elle est morte dans son sommeil.

Je repousse tout cela. L'engloutis comme j'ai englouti sa lettre.

Puis, dans un soupir, je vais ouvrir la porte, souris à Jeremy. Il caresse ma tête.

— Ça va bien ?

Je ravale ma peur, mes remords, ma tristesse. Cache le tout sous un hochement de la tête.

— C'est parfait.

— Parfait, répond-il en souriant. Viens, on s'en va et on ne reviendra jamais.

Il m'entraîne à travers la maison et ne me lâche que devant la portière de la Jeep. Il m'aide à monter et on s'en va. Dans le rétroviseur, je regarde la maison rapetisser à mesure qu'on s'éloigne, pour finir par disparaître.

Jeremy tend la main pour me caresser le ventre.

— Encore dix semaines.

Une lueur de joie illumine son regard et je sais que c'est moi qui l'y ai mise, après tout ce qu'il a enduré. J'ai apporté de la lumière dans sa nuit et je continuerai de l'éclairer, afin qu'il ne se perde pas dans l'ombre de son passé.

Il ne saura jamais ce que je sais. Je vais m'en assurer. J'emporterai ce secret dans ma tombe, pour l'épargner.

Je ne sais absolument pas que croire, alors pourquoi le torturer davantage ? Verity peut avoir écrit cette lettre histoire de brouiller les pistes. Il peut s'agir d'une autre manœuvre pour retourner la situation et manipuler les personnes impliquées.

Et, même si Jeremy est à l'origine de son accident, je ne lui reproche pas. Il croyait que Verity avait assassiné leur enfant. Comment même lui reprocher de l'avoir supprimée après avoir découvert qu'elle le manipulait en se faisant passer pour gravement handicapée ? N'importe quel parent à sa place en aurait fait autant. *Aurait dû* en faire autant. On croyait sincèrement tous les deux qu'elle représentait une menace pour Crew. Pour *nous*.

Peu importe comment je vois les choses, il est clair que Verity avait l'art de manipuler la réalité. Une seule question demeure : de quelle réalité au juste s'agissait-il ?

Remerciements

Merci de vous être lancé dans la lecture de ce livre. Je fais un écart par rapport aux romans d'amour que j'écris d'habitude, aussi j'apprécie vraiment que vous m'ayez accompagnée dans ce voyage.

La plupart de mes livres sont traditionnellement publiés par Atria Books, un département de Simon & Schuster. J'apprécie tout ce qu'ils ont fait et vont encore faire avec moi.

Cependant, *Verity* est un projet indépendant personnel auquel je me suis attelée seule, et je suis très reconnaissante à Atria Books de m'avoir donné cette opportunité.

Voilà un moment que je n'ai plus entrepris ce processus sans les interventions discrètes d'un éditeur, c'est pourquoi j'ai beaucoup de personnes à remercier.

1) Ma mère. Toujours. À mesure que j'écris des livres, il devient plus difficile de trouver le même enthousiasme qu'au premier. Immanquablement, ma mère le réveille chaque fois. Elle me convainc que je possède un esprit brillant, alors qu'il est médiocre. Elle me fait croire que le livre que j'écris est le meilleur de ma vie, bien qu'elle l'ait déjà dit pour tous les précédents. Parfois, je l'appelle en pleine nuit pour lui demander :

— S'il te plaît, tu pourrais lire ce chapitre ?

Et elle le fait. Du moins l'assure-t-elle. De toute façon, ça me permet de progresser et c'est la raison qui explique pourquoi je suis toujours parvenue à terminer mes romans. Merci, maman. Tu crois en moi et ça me donne envie de croire en moi.

2) Mon groupe préféré sur Facebook, les Colleen Hoover's CoHorts. Nous sommes près de cinquante mille membres, maintenant, et ça ressemble toujours à une communauté bien soudée. Lorsque l'un de nous passe un mauvais moment, vous l'encouragez. Lorsque l'un de nous ne peut se payer un bouquin, vous l'aidez. Lorsque l'un de nous a quelque chose à fêter, vous le fêtez avec lui. Rien ne vaut l'amour absolu, le soutien de ce groupe, et je le défendrai jusqu'au bout. Nous n'accordons pas de place au pessimisme ni aux cons (métaphoriques). Mais nous avons plein de place pour les nouveaux lecteurs si vous voulez nous rejoindre pour vérifier.

JE VOUS AIME, MES COHORTS !

3) Lauren Levine. Mon éternelle reconnaissance pour avoir fait partie de l'équipe qui a donné vie à Confess. Et, si j'ai vécu une expérience phénoménale en regardant l'un de mes livres devenir une authentique série télévisée, ce n'était rien en comparaison de ton amitié. Rien ne vaut ton soutien.

Un jour, je te rendrai la pareille.

4) Tarryn Fisher. Je ne sais par où commencer. J'ai beaucoup de chance d'avoir des gens qui me soutiennent, mais je ne suis pas sûre que tous veuillent autant que toi me voir réussir. Tu sais féliciter comme personne. Tu es Tarryn pour ma Colleen. Purement et simplement.

5) Lin Reynolds. Tu es ma sœur préférée.

6) Murphy Fennell. Tu es aussi ma sœur préférée.

7) À ma grand-mère, Vannoy Gentles. Tu es si gentille de lire un livre comme ça. C'est exactement pour ça que je t'en offrirai le premier exemplaire édité sur papier. ;)

8) À vous tous qui êtes entrés dans ma vie grâce au monde du livre, mais y resterez même en dehors. Chelle Lagoski Northcutt, Kristin Phillips Delcambre, Pamela Carrion, Laurie Darter, Kay Miles, Marion Archer, Jenn Benando, Karen Lawson, Vilma Gonzalez, Susan Gilbert Rossman, Tasara Vega, Anjanette Guerrero, Maria Blalock, Talon Smith, Melinda Knight et encore deux cents autres. MERCI de toujours accepter de tester en première lecture des paragraphes, des chapitres et des romans entiers. Et à vous tous de soutenir ma carrière. Je vous aime chacun en particulier.

9) E. L. James. Ta brillante carrière m'impressionne mais beaucoup moins que ton âme. Tu es extraordinaire à tous les points de vue, mais ce que je préfère en toi, c'est l'amour et le respect que tu as pour chacun de tes lecteurs. Tu es un exemple pour tous les autres auteurs dans le monde.

10) Kim Holden. Je voulais juste te remercier d'être toi. Continue comme ça. #DoEpic

11) Caroline Kepnes. Une fois, il y a des années, j'ai écrit la moitié d'un livre à la deuxième personne, pour m'entendre dire par mon éditeur qu'un autre de leurs auteurs allait bientôt sortir un roman à la deuxième personne et que je ferais mieux d'y réfléchir. Je t'ai maudite mentalement car il allait falloir que je recommence. Quand mon agent m'a envoyé un exemplaire du tien, je ne t'en ai que plus maudite car c'était fantastique. Jusqu'au jour où on est devenues amies après que je t'ai envoyé un message dans lequel je menaçais de te tuer. Ça a commencé bizarrement entre nous mais notre amitié est parfaite, je suis trop contente que tu existes dans ma vie. Même si ta tournure d'esprit me fait parfois un peu peur. Félicitations pour ta nouvelle et magnifique série télé. Quand TU arriveras sur Netflix, ça explosera encore plus. Je suis ravie pour toi.

12) Shanna Crawford et Susan Gilbert Rossman. À vous deux, vous avez rendu ma vie beaucoup plus supportable que je n'aurais pu l'imaginer. Le travail et le soin que vous avez apportés dans Book Bonanza et The Bookworm Box est incomparable. Jamais je n'aurais trouvé deux personnes

mieux qualifiées que vous pour gérer cette moitié de ma vie. Merci, merci, merci.

13) Johanna Castillo. Nous avons passé sept magnifiques années ensemble. Ça me brise le cœur que tu ne sois plus mon éditrice, mais je suis ravie que tu vives de nouvelles aventures. En tout cas, ça ne changera rien à notre amitié. Tu me manques et j'ai hâte de voir où vont t'emmener tes prochains voyages !

14) Jane Dystel. Au début de ma carrière, j'étais perdue, incapable de rien comprendre au monde de l'édition. Cela remonte à sept ans, maintenant, et je suis TOUJOURS aussi perdue. Mais avec toi à mes côtés, je ne m'inquiète jamais. Merci de te charger des aspects stressants de ce métier, je ne saurais pas m'en occuper avec une telle maîtrise. Je t'en suis plus que reconnaissante.

15) Lauren Abramo. Tu es une machine. J'espère que tu prendras une bonne semaine de vacances en éteignant ton téléphone. Jamais je n'ai rencontré quelqu'un d'aussi dévoué et organisé que toi. Ta patience devant mon manque d'organisation ne connaît pas de limites. Merci pour tout ce que tu fais !

16) Elissa Down. Merci d'avoir donné vie à Owen et Auburn dans *Confess*. Tu es une réalisatrice, un être humain phénoménal. J'ai vécu une fantastique expérience en travaillant avec toi, j'espère qu'on recommencera.

17) Joy et Holly Nichols. Vous faites partie de mes personnes préférées. Je suis tellement heureuse que vous soyez entrées dans ma vie !

18) Stephanie Cohen. Je te dois à peu près tout. Tu es si extraordinaire dans ce que tu fais, j'ai trop de chance que nos chemins se soient croisés ! Je ne peux plus imaginer ma vie sans toi. Jamais je n'aurais pu faire une telle carrière si tu n'étais pas intervenue. Tu es la quintessence de ce que devraient viser les humains. Je sais combien il peut être compliqué de diriger ma vie, car je rends tout plus difficile. Mais, grâce à toi, je n'ai pas besoin de changer. Merci.

20) Erica Ramirez et Brenda Perez. Mon duo de sœurs préférées, deux des personnes les plus charmantes que j'ai le plaisir de connaître. J'ai beaucoup de chance de vous avoir dans ma vie.

21) Book Club. Je sais que je suis le pire membre de ce club de lecture, mais merci à tous pour cette soirée mensuelle, où on se rencontre pour parler bouquins et manger des gâteaux. C'est ma soirée préférée du mois.

22) Melinda Knight. Je vous suis tellement reconnaissante, à vous et toute votre famille. Ce que vous avez fait pour notre œuvre de charité est inestimable. Je suis si contente que Cale et Emma se soient rencontrés. Partez maintenant pour le comté de Hopkins.

23) Tiffanie DeBartolo. Merci pour vos livres et votre goût pour la musique. C'est vers vous que je me tourne quand j'ai besoin d'art.

24) Kim Jones. Merci pour… enfin… peut-être que je m'en souviendrai la prochaine fois que je rédigerai des remerciements.

25) Social Butterfly, Murphy Rae, Marion Making Manuscripts, Karen Lawson, Elaine York. Merci à chacun pour l'édition, le marketing, la couverture, le formatage, et tout le travail que vous avez consacré à ce livre.

26) Shannon O'Neill. Merci de tout ce que vous avez fait pour The Bookworm Box et la communauté du livre en général, vous êtes la star de ce métier.

27) K. A. Tucker. J'aimerais toujours collaborer à un livre avec toi, alors je te remercie d'avance d'accepter. On m'a raconté tout ce que tu avais apporté à ce monde, alors me voilà, qui demande une collaboration.

28) Tillie Cole. Je sais qu'on ne se connaît pas bien, mais je voulais juste vous remercier pour vos insta stories. Ça me fait un bien fou de vous regarder parler. Vous devriez sans doute me facturer les séances de thérapie que j'ai ainsi économisées.

29) Jenn Sterling. Il me faut de nouvelles cartes pour mon ordinateur, Jenn. Ton visage me manque. Je suis trop heureuse de voir combien tu es heureuse.

30) Abbi Glines. Merci de tout ce que tu as fait pour moi cette année. Je sais qu'il t'est difficile de t'éloigner de ta magnifique famille, mais je te serai toujours reconnaissante de ton amitié et du temps que tu nous consacres. Tu es une rock star.

31) Ariele Fredman Stewart. Merci de m'avoir laissé te voler un nom. Tu ne devrais pas posséder un si bon goût avec les noms et un si mauvais goût avec les amis. Je t'aime.

32) Kathryn Perez. Ta façon de gérer l'année passée a été absolument impressionnante. Merci d'être toi, d'être là pour moi, et de te montrer si positive dans un monde qui ne facilite pas toujours les choses.

33) B. B. Easton. Pourriez-vous dire bonjour à Ken pour moi ?

34) Dina Silver. Ton chat est idiot.

35) Kendall Ryan. Merci d'avoir pris du temps dans ton planning surchargé pour me prodiguer conseils et encouragements. J'apprécie plus que vous ne pouvez l'imaginer !

36) Levi, Cale et Beckham. Je vous adore. Vous faites ma fierté jour après jour. S'il vous plaît, ne lisez pas ce livre.

37) Heath Hoover. Tu n'as pas le droit de livre ce livre non plus. Je t'aime et veux rester mariée avec toi.

38) Merci aux blogueurs. Votre travail dès que vous aimez un livre est des plus inspirants. Désolée que les exemplaires avant publication de ce livre aient été un tel gâchis. Ça arrive quand on ne finit de l'écrire que quatre jours avant sa sortie. Je ne recommencerai pas, promis. Merci pour TOUT ce que vous faites.

39) À tous ceux d'entre vous qui lisez ces remerciements. Que vous en soyez là parce que vous détestez ce livre ou parce que vous l'aimez, l'important c'est que vous le lisiez. Merci pour ça. À présent que vous avez terminé celui-ci, remettez-vous à en dévorer un autre. <3

40) À Vance Fite, l'homme qui m'a élevée depuis mes quatre ans. Tu as été et tu restes une immense inspiration pour moi. Tu me manques. À moi et

à nous tous.

« Avec toutes ses perfidies, ses besognes fastidieuses et ses rêves brisés, le monde est pourtant beau. » – « Desiderata », de Max Ehrmann

COLLECTION HUGO THRILLER

FABRICE BARBEAU
Itinéraire d'une mort annoncée

DARCEY BELL
L'Ombre d'Emily (Disparue)

ROY BRAVERMAN
Hunter
Crow
Freeman

TOM CHATFIELD
Bienvenue à Gomorrhe

SANDRINE DESTOMBES
Les jumeaux de Piolenc
Le prieuré de Crest
Madame B

FRANCESCO DIMITRI
Le livre des choses cachées

LEE MATTHEW GOLDBERG
Mentor

ELLY GRIFFITHS
Le journal de Claire Cassidy

BEAR GRYLLS
Le tombeau d'acier
Les anges de feu

VINCENT HAUUY
Le tricycle rouge
Le brasier
Dans la toile
Survivre

JENNIFER HILLIER
Wonderland

MARTIN HOLMEN
Corps-à-corps
Compte à rebours

OLIVIA KIERNAN
Irrespirable
Les liens du sang

MICKAËL KOUDERO
La faim et la soif

CHRISTINA KOVAC
La journaliste

AMY LLOYD
Innocente

T.M. LOGAN
Holiday

LAURENT LOISON
Cyanure

JOHN MARRS
Âmes sœurs
Les passagers

ROZ NAY
Notre petit secret

B.A. PARIS
Derrière les portes
Défaillances
Dix petites poupées
Le dilemme

JACQUES PONS
Organigramme

ADRIAN J WALKER
The End of the World
Running Club

DENIS ZOTT
Maudite

COLLECTION HUGO POCHE
SUSPENSE

ALEXIS AUBENQUE
La fille de la plage
La fille de l'océan

MARION CABROL
La lionne rouge

SÉBASTIEN DIDIER
Je ne t'oublie pas
Les yeux bleus

LEE MATTHEW GOLDBERG
Mentor

OLIVIA KIERNAN
Irrespirable

LUDOVIC LANCIEN
Le singe d'Harlow

ROZ NAY
Notre petit secret